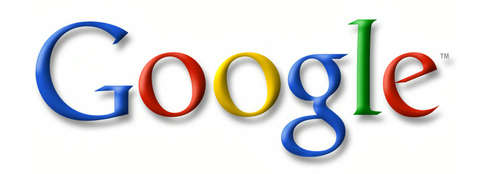


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

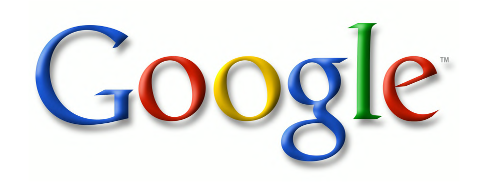
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

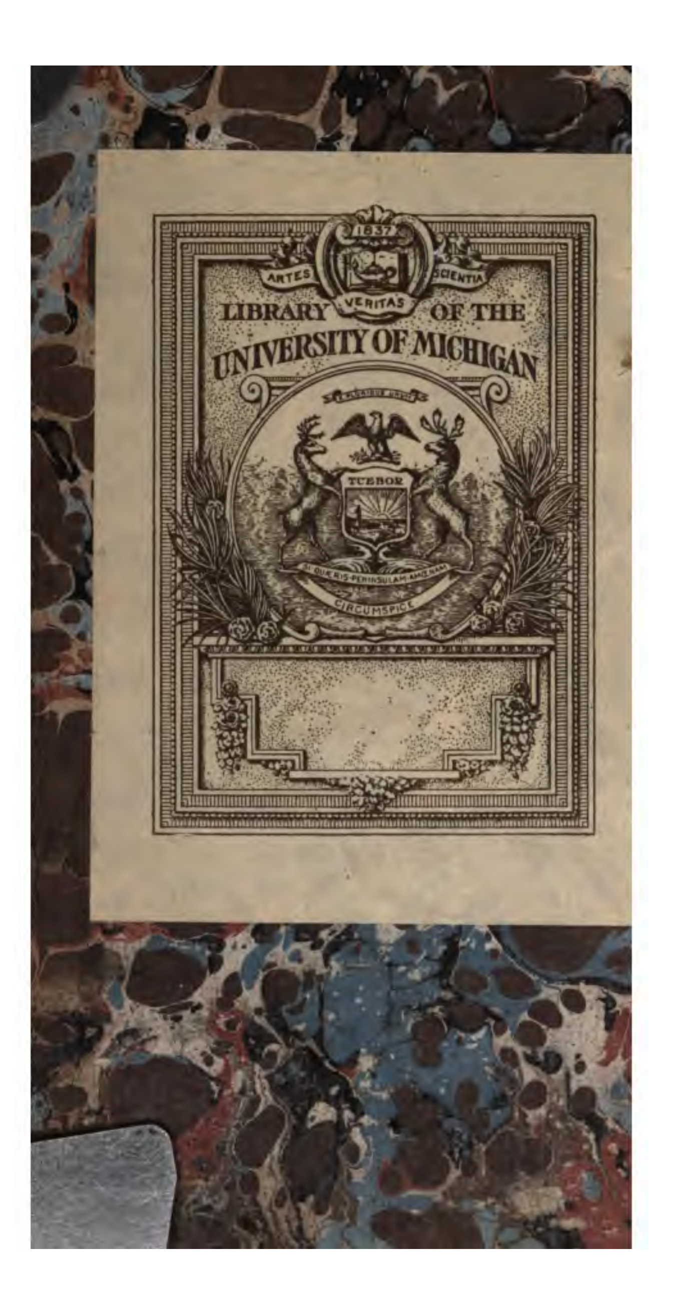
Nous vous demandons également de:

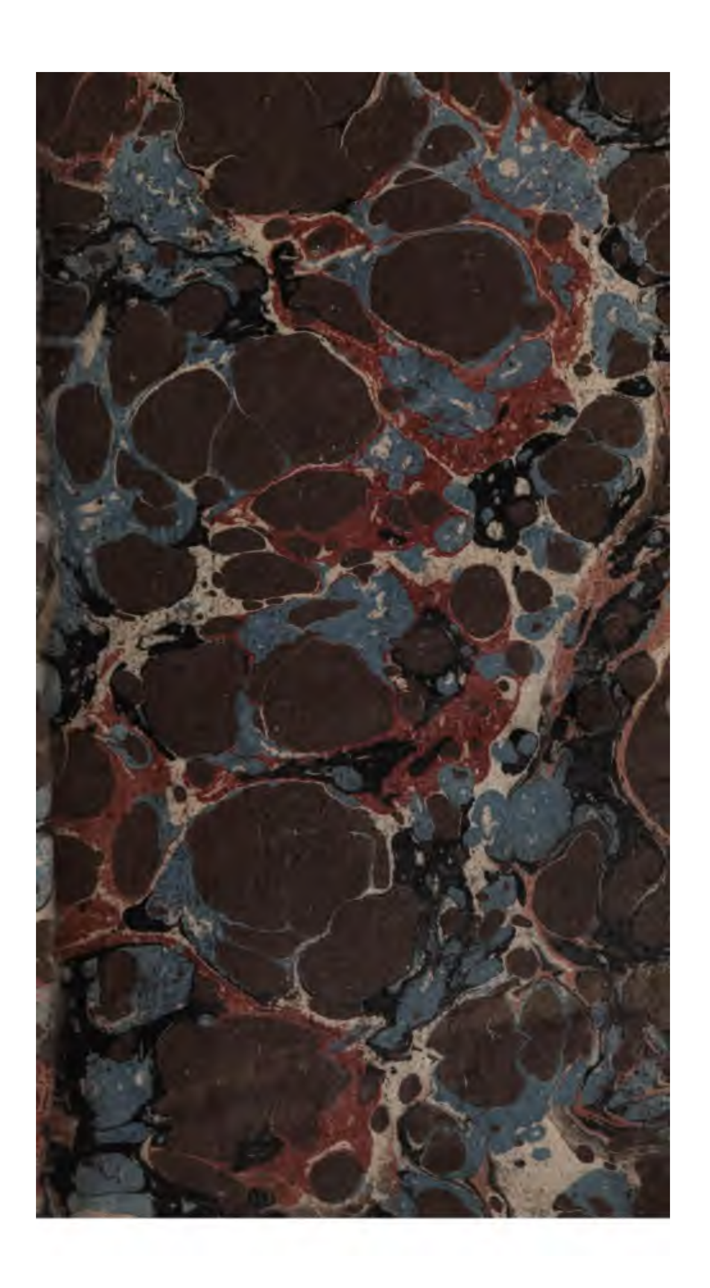
+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`




1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



801
B335pr.
1755

COURS
DE
BELLES LETTRES.

TOME SECOND.

PRINCIPES

DE

LITTERATURE.

NOUVELLE EDITION.

TOME TROISIÈME

Contenant le

COURS DE BELLES LETTRES.

TOME SECOND.

GÖTTINGUE & LEIDE,

Chez ELIE LUZAC, FILS. 1755.

Avec Privilége pour les Electorats de Saxe *&* *de* Hanovre.



COURS DE BELLES LETTRES.

PREMIERE PARTIE.

TROISIÈME SECTION.

SUR LA POE'SIE LYRIQUE.

I.

La Poésie lyrique est soumise au principe de l'imitation

QUAND on n'examine que superficiellement la Poésie lyrique, elle paroit se prêter moins que les autres espèces au principe général qui ramène tout à l'imitation.

QUOI! s'écrie-t-on d'abord; les cantiques des Prophètes, les pseaumes de David, les odes de Pindare & d'Horace ne se-

398541

ront point de vrais poèmes? Ce ſont les plus parfaits. Remontez à l'origine. La poéſie n'eſt-elle pas un chant, qu'inſpire la joie, l'admiration, la reconnoiſſance? N'eſt-ce pas un cri du cœur, un élan, où la nature fait tout, & l'art rien? Je n'y vois pourtant point de tableau, de peinture. Tout y eſt feu, ſentiment, ivreſſe. Ainſi deux choſes ſont vraies: la prémière, que les poéſies lyriques ſont de vrais poèmes: la ſeconde, que ces poéſies n'ont point le caractère de l'imitation. Voilà l'objection propoſée dans toute ſa force.

AVANT que d'y répondre, je demande à ceux qui la font, ſi la Muſique, les Opéra, où tout eſt lyrique, contiennent des paſſions réelles, ou des paſſions imitées? ſi les chœurs des Anciens, qui retenoient la nature originaire de la poéſie, ces chœurs qui étoient l'expreſſion du ſeul ſentiment, s'ils étoient la nature elle-même, ou ſeulement la nature imitée? Si Rouſſeau dans ſes pſeaumes étoit pénétré auſſi réellement que David? Enfin, ſi nos acteurs, qui montrent ſur le théatre des paſſions ſi vives, les éprouvent ſans le ſecours de l'art, & par la réalité de leur ſituation? Si tout cela eſt feint, artificiel, imité; la matière de la poéſie lyrique, pour être dans les ſentimens, n'en doit donc pas être moins ſoumiſe à l'imitation.

L'ORIGINE de la Poéſie ne prouve pas plus contre ce principe. Chercher la poé-

ſie

COURS
DE
BELLES LETTRES.

TOME SECOND.

rer à conſéquence contre les Poètes imitateurs.

D'AILLEURS, pourquoi les cantiques ſacrés nous paroiſſent-ils, à nous, ſi beaux? N'eſt-ce point parce que nous y trouvons parfaitement exprimés les ſentimens qu'il nous ſemble que nous aurions éprouvés dans la même ſituation où étoient les Prophètes? Et ſi ces ſentimens n'étoient que vrais, & non pas vraiſemblables, nous devrions les reſpecter; mais ils ne pourroient nous faire l'impreſſion du plaiſir. Deſorte que, pour plaire aux hommes, il faut, lors même qu'on n'imite point, faire comme ſi l'on imitoit, & donner à la vérité les traits de la vraiſemblance.

LA Poéſie lyrique pourroit être regardée comme une eſpèce à part; ſans faire tort au principe où les autres ſe réduiſent. Mais il n'eſt pas beſoin de la ſéparer: elle entre naturellement & même néceſſairement dans l'imitation; avec une ſeule différence, qui la caractériſe & la diſtingue: c'eſt ſon objet particulier.

LES autres eſpèces de poéſie ont pour objet principal les actions: la Poéſie lyrique eſt toute conſacrée aux ſentimens, c'eſt ſa matière, ſon objet eſſentiel. Qu'elle s'élève comme un trait de flamme en frémiſſant, qu'elle s'inſinuë peu-à-peu, & nous échauffe ſans bruit, que ce ſoit un aigle, un papillon, une abeille; c'eſt toujours le ſentiment qui la guide ou qui l'emporte.

II.

II.

La nature & les règles de la Poésie lyrique.

LA Poésie lyrique, en général, est destinée à être mise en chant. C'est pour cela qu'on l'a appellée lyrique, & parce qu'autrefois, quand on la chantoit, la lyre accompagnoit la voix. Le mot *ode* a la même origine: il signifie *chant*, *chanson*, *hymne*, *cantique*.

IL suit de-là que la Poésie lyrique & la Musique doivent avoir entre elles un rapport intime, fondé dans les choses-mêmes; puisqu'elles ont l'une & l'autre les mêmes objets à exprimer. Et si cela est, la Musique étant une expression des sentimens du cœur par les sons inarticulés; la Poésie musicale, ou lyrique, sera l'expression des sentimens par les sons articulés, ou, ce qui est la même chose, par les mots. Il ne s'agit que de développer cette idée.

LES hommes ont en eux une intelligence & une volonté, deux facultés dont les opérations sont des connoissances & des mouvemens. Ces opérations ne se séparent guères plus les unes des autres, que les facultés-mêmes qui les produisent ne se séparent dans notre ame. Quand nous pensons, nos goûts se mêlent dans nos pensées. Quand nous sentons, nos pensées se mêlent dans nos goûts. Ainsi, soit que nous parlions, ou que nous écrivions, il y a ordi-

nairement dans ce que nous disons, de la lumière & de la chaleur: de la lumière, elle tient à l'intelligence & à la pensée: de la chaleur, elle tient à la volonté, au sentiment, au goût.

J'AI dit *ordinairement*, parce qu'il y a des genres, où la lumière est seule: par exemple, la Géométrie; & qu'il y en a d'autres où la chaleur est seule aussi, comme la Musique. Mais ici nous ne parlons que des ouvrages en vers ou en prose, qui ont pour objet de plaire & d'instruire en même tems; des ouvrages qu'on appelle ouvrages de goût. Il y a nécessairement dans ces sortes d'ouvrages, lumière & chaleur; parce que sans l'une le lecteur pourroit s'égarer, & que sans l'autre il s'ennuiroit.

CES deux qualités ne doivent être unies l'une à l'autre que dans des dégrés proportionnés, & à la matière qu'on traite, & à la fin qu'on se propose.

SI c'est la vérité qu'il s'agit de présenter à l'esprit, ce sera la lumière qui dominera. Si c'est le cœur qu'on entreprend de toucher, ce sera la chaleur.

L'HISTOIRE, les Dissertations, les Argumentations demandent sur-tout à être claires & lumineuses. L'Oraison, l'Epopée, les Drames feront le mélange des deux qualités, en proportion tantôt égale, tantôt inégale, selon le ton & le caractère des différentes parties du sujet qui sera traité.

Mais

COURS
DE
BELLES LETTRES.

TOME SECOND.

Ce sentiment n'a pas proprement le nom d'enthousiasme, quand il est naturel, c'est-à-dire, qu'il existe dans un homme qui l'éprouve par la réalité même de son état; mais seulement quand il se trouve dans un artiste, poète, peintre, musicien; & qu'il est l'effet d'une imagination échauffée artificiellement par les objets qu'elle se représente dans la composition.

Ainsi l'enthousiasme des artistes n'est qu'un sentiment vif, produit par une idée vive, dont l'artiste se frappe lui-même.

Comme les objets que représentent les idées sont plus ou moins grands, beaux, bons, importans, intéressans; qu'ils sont petits, difformes, mauvais, plus ou moins; ils peuvent produire des sentimens différens & d'espèce & de dégrés, & par conséquent différentes sortes d'enthousiasmes. Chaque artiste, s'il a véritablement droit à ce nom, a le sien, & dans chaque sujet.

Celui du poète lyrique est tantôt sublime, tantôt doux & paisible, mais le plus souvent, dans un certain milieu qui est entre le sublime & le doux; & il est tel, soit par la nature même du sujet, soit par le sentiment du poète, soit par l'un & par l'autre. Car si le sujet a sa couleur, le poète a aussi la sienne. Quelquefois celle du poète gâte celle du sujet; quelquefois aussi le sujet doit presque tout au poète.

Le Sublime.

LE Sublime, en général, eſt tout ce qui nous élève au-deſſus de ce que nous étions, & qui nous fait ſentir en même tems cette élévation.

IL ne s'agit point ici de ce qu'on appelle ſtyle ſublime, lequel ne conſiſte que dans une ſuite d'idées nobles, exprimées noblement. Le ſublime dont nous parlons, eſt un trait qui éclaire, ou qui brûle.

IL y en a de deux ſortes, le ſublime des images & le ſublime des ſentimens.

LES images ſont ſublimes, quand elles élèvent notre eſprit au-deſſus de toutes les idées de grandeur qu'il pouvoit avoir.

LES ſentimens ſont ſublimes, quand ils paroiſſent être preſque au-deſſus de la condition humaine, & qu'ils font voir, comme l'a dit Sénèque, dans la foibleſſe de l'humanité la conſtance d'un Dieu. L'Univers tomberoit ſur la tête du juſte, ſon ame ſeroit tranquille dans le tems même de la chûte. L'idée de cette tranquillité comparée avec le fracas d'un monde entier qui ſe briſe, eſt une image ſublime; & la tranquillité du juſte eſt un ſentiment ſublime.

IL faut bien diſtinguer entre le ſublime du ſentiment & la vivacité du ſentiment. Le ſentiment peut être d'une vivacité extrême, ſans être ſublime: la colère qui va juſqu'à la fureur, eſt dans le plus haut dégré de vivacité, & cependant elle n'eſt pas

ſublime. Au contraire le ſentiment qui eſt ſublime, eſt ſans vivacité: il conſiſte dans le mouvement moins que dans le repos; & une grande ame eſt plutôt celle qui voit tout ce qui affecte les ames ordinaires, qui le ſent même, ſans en être émuë, que celle qui ſuit aiſément les impreſſions des objets. Et peut-être qu'on pourroit dire en général, que le ſentiment ſublime n'eſt pas vif, & que le ſentiment vif n'eſt pas ſublime. Régulus s'en retourne paiſiblement à Carthage, pour y ſouffrir les plus cruëls ſupplices, qu'il ſait qu'on lui apprête: ce ſentiment eſt ſublime, ſans être vif. Le poète Horace ſe repréſente la tranquillité de Régulus dans l'affreuſe ſituation où il eſt: ce ſpectacle le frappe, l'emporte, il fait une ode magnifique; ſon ſentiment eſt vif, mais il n'eſt point ſublime.

Cette diſtinction ſuppoſée, voici la génération du ſublime lyrique. Un grand objet frappe le poète: ſon imagination s'élève, & s'allume: elle produit des ſentimens vifs, qui agiſſent à leur tour ſur l'imagination, & augmentent encore ſon feu. De-là les plus grands efforts pour exprimer l'état de l'ame: de-là les termes riches, forts, hardis, les figures extraordinaires, les tours ſinguliers. C'eſt alors que les Prophètes voient les collines du monde qui s'abbaiſſent ſous les pas de l'éternité; que la mer fuit; que les montagnes treſſaillent. C'eſt alors qu'Homère voit le ſigne de tête

que

que Jupiter fait à Thétis, & le mouvement de son front immortel qui fait balancer l'Univers.

VOILA' le sublime qui appartient à l'Ode, le sublime des images, celui qui produit le sentiment vif, & que le sentiment vif reproduit & augmente aussi à son tour.

LE sublime des sentimens n'a ni passions, ni emportemens, ni images fortes, ni expressions hardies. Tout est tranquille chez lui & simple. L'ame pleinement maîtresse d'elle-même, ne voit les choses que comme elles sont, & ne se met point en peine d'y rien changer. Une raison éclairée & affermie sur elle-même la guide dans tous ses mouvemens; & la solidité de ses motifs lui fournit un appui que rien ne peut ébranler. Quand elle parle, c'est toujours simplement & sans chaleur: Arie se donne un coup de poignard, pour donner à son mari l'exemple d'une mort héroïque: elle retire le poignard, & le lui présente en disant: *Pætus, cela ne fait point de mal.*

ON disoit à Horace fils, allant combattre contre les Curiaces, que peut-être il faudroit le pleurer: il répond:

Quoi, vous me pleureriez mourant pour mon païs?

ET à Médée: *Que vous reste-t-il contre tant d'ennemis?* Elle répond froidement: *Moi.*

CETTE espèce de sublime ne se trouve point dans l'Ode, parce qu'il tient ordinai-

ment à quelque action, & que dans l'ode il n'y a point d'action. C'est dans le dramatique qu'on le trouve principalement: Corneille en est rempli.

D'APRE'S ces idées on pourroit donc définir l'ame foible ou basse, celle qui est abbatuë, ou emportée par une secousse médiocre de quelque passion, colère, crainte, joie, tristesse, &c.

L'AME commune, celle qui résiste à cette secousse médiocre, mais qui ne peut y résister, quand il y a quelques dégrés de force de plus.

L'AME vraiment sublime, celle qui a en soi un ressort qui la met non seulement au-dessus de cette ame foible, qu'une seule secousse médiocre terrasse, ou déplace; mais encore au-dessus de cette vertu qui résiste jusqu'à un certain point. C'est le rocher tant vanté dans les allégories des poètes, aux piés duquel les vagues viennent se briser inutilement.

IL y a dans cette sphère sublime des dégrés dont une ame médiocre ne peut se former aucune idée, quand même on les lui montreroit dans des exemples.

LA vérité de ces notions semble être prouvée suffisamment par les traits sublimes que nous avons déjà cités. En voici quelques autres encore qui acheveront de les mettre dans le jour dont elles ont besoin.

LA Reine Henriette d'Angleterre dans un vaisseau, au milieu d'un orage furieux, rassu-

rassuroit ceux qui l'accompagnoient, en leur disant d'un air tranquille: *Que les Reines ne se noyoient pas.*

CURIACE allant combattre pour sa patrie, disoit à Camille, sa maîtresse, qui, pour le retenir, faisoit valoir son amour:

Avant que d'être à vous, je suis à mon païs.

AUGUSTE aïant découvert la conjuration que Cinna avoit formée contre sa vie, & l'aïant convaincu, lui dit:

Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie.

VOILA' des sentimens sublimes: la Reine étoit au-dessus de la crainte; Curiace au-dessus de l'amour; Auguste au-dessus de la vengeance; & tous trois ils étoient au-dessus des passions, & des vertus communes. Il en est de même des autres traits de sentimens sublimes.

MAIS pour que le sentiment soit vraiment sublime, il faut qu'il soit fondé sur une vraie vertu, sans quoi il n'est que férocité, ou stupidité. Celui qui ne craint pas Dieu, n'a pas pour cela l'ame sublime. Catilina ne sauroit être un héros, quoiqu'il eût une certaine force dans l'ame. Par la même raison une pensée ne sauroit être vraiment sublime, si elle n'est fondée sur la vérité. Et quand Lucain met d'un côté tous les Dieux dans la balance, & de l'autre Caton seulement, à qui il donne cependant l'avantage,

Victrix causa Diis placuit, SED victa Catoni.

Il fait presque rire ceux qui savent distinguer l'or d'avec le clinquant. Sa pensée est d'un sublime qui retombe dans le puéril.

REVENONS au sublime de l'ode. Nous avons dit qu'il consistoit dans l'éclat des images & dans la vivacité des sentimens. C'est cette vivacité qui produit la hardiesse des débuts, les écarts, &c. dont nous parlerons dans un moment, après avoir donné l'idée de l'enthousiasme doux, & du médiocre.

L'ENTHOUSIASME doux est celui qu'on éprouve quand on travaille sur des sujets gracieux, délicats, & qui ne produisent que des sentimens paisibles.

IL est aisé de se former une idée de l'enthousiasme qui tient le milieu entre le sublime & le doux. C'est celui qui produit ce qu'on appelle le style sublime, c'est-à-dire, la continuïté des pensées relevées, les expressions fortes, riches, les sons harmonieux, les tours serrés, hardis, les figures brillantes : la verve est soutenuë & toujours pleine. Dans le sublime ce ne sont que des transports, des élans, des fureurs, des traits. Dans le doux, ce ne sont que des jeux, des ris folâtres, une molle paresse, une indolence où l'ame n'a d'action que ce qu'il lui en faut pour sentir. Du mélange de ces deux genres il resulte une force mêlée de graces,

ces, qui fait la troisième espèce d'enthousiasme dont nous parlons.

Début de l'Ode.

LE début de l'Ode est hardi, parce que quand le poète saisit sa lyre, on le suppose fortement frappé des objets qu'il se représente. Son sentiment éclate, part comme un torrent qui rompt la digue; & en conséquence il n'est guères possible que l'ode monte plus haut que son début; mais aussi le poéte, s'il a du goût, doit s'arrêter précisément à l'endroit où il commence à descendre.

Ecarts de l'Ode.

LES Ecarts sont une espèce de vuide entre deux idées, qui n'ont point de liaisons immédiates. On sait quelle est la vîtesse de l'esprit. Quand l'ame est échauffée par la passion, cette vîtesse est incomparablement plus grande encore. La fougue presse les pensées & les précipite. Et comme il n'est pas possible de les exprimer toutes, le poète saisit seulement les plus remarquables, & les exprimant dans le même ordre qu'elles avoient dans son esprit, sans exprimer celles qui leur servoient de liaison, elles ont l'air disparates & décousuës. Elles ne se tiennent que de loin, & laissent par conséquent entre elles quelques vuides, qu'un lecteur remplit aisément, quand il a de l'ame, &

qu'il

qu'il a ſaiſi l'eſprit du poète. Par exemple, Moïſe fait dire à Dieu : J'ai parlé, *Dixi*: où ſont-ils; *Ubinam ſunt?* „ *J'ai* „ *parlé* à mes ennemis dans ma colère : „ ma ſeule-parole les a fait diſparoitre : „ vous qui êtes témoins de ma victoire, „ répondez :" *Où ſont-ils?* Les deux penſées du poète ſacré ſont, *J'ai parlé, où ſont-ils?* Toutes les autres idées qui ſont entre ces deux mots, ſe ſont trouvées dans ſon eſprit; mais n'aïant pas jugé à propos de les exprimer il a laiſſé ce vuide qu'on appelle écart.

LES Ecarts ne doivent ſe trouver que dans les ſujets qui peuvent admettre des paſſions vives, parce qu'ils ſont l'effet d'une ame troublée, & que le trouble ne peut être cauſé que par des objets importans.

Digreſſions.

LES Digreſſions ſont des ſorties que l'eſprit du poète fait ſur d'autres ſujets voiſins de celui qu'il traite, ſoit que la beauté de la matière l'ait tenté, ou que la ſterilité de ſon ſujet l'ait obligé d'aller chercher ailleurs de quoi l'enrichir.

IL y a des digreſſions de deux ſortes, les unes qui ſont des lieux communs, des vérités générales, ſouvent ſuſceptibles des plus grandes beautés poétiques : comme dans l'ode où Horace, à propos d'un voyage que Virgile fait par mer, ſe dé-

déchaîne contre la témérité facrilége du genre humain que rien ne peut arrêter. L'autre efpèce eft des traits d'hiftoire ou de la fable que le poète emploie pour prouver ce qu'il a en vuë. Telle eft l'hiftoire de Régulus, & celle d'Europe dans le même poète. Ces digreffions font plus permifes aux lyriques qu'aux autres, pour la raifon que nous avons dîte.

Defordre de l'Ode.

LE defordre poétique confifte à préfenter les chofes brufquement & fans préparation; ou à les placer dans un ordre qu'elles n'ont point naturellement : c'eft le defordre des chofes. Il y a celui des mots, d'où refultent des tours qui, fans être forcés, paroiffent extraordinaires & irréguliers.

EN général les écarts, les digreffions, le defordre, ne doivent fervir qu'à varier, animer, enrichir le fujet. S'ils l'obfcurciffent, le chargent, l'embarraffent, ils font mauvais. La raifon ne guidant pas le poète, il faut au moins qu'elle puiffe le fuivre : fans cela, l'enthoufiafme n'eft qu'un délire, & les égaremens qu'une folie.

DES obfervations précedentes, on peut tirer deux conféquences.

LA prémière eft que l'ode ne doit avoir qu'une étenduë médiocre. Car fi elle eft toute dans le fentiment & dans le fen-

ſentiment produit à la vuë d'un objet, il n'eſt pas poſſible qu'elle ſe ſoutienne longtems : *Animorum incendia*, dit Ciceron, *celeriter reſtinguuntur.* Auſſi voit-on que les meilleurs Lyriques ſe contentent de préſenter leur objet ſous les différentes faces qui peuvent produire, ou entretenir la même impreſſion, après quoi ils l'abandonnent preſque auſſi bruſquement qu'ils l'avoient ſaiſi.

La ſeconde conſéquence eſt, qu'il doit y avoir dans une ode unité de ſentiment, de même qu'il y a unité d'action dans l'épopée & dans le drame. On peut, on doit même varier les images, les penſées, les tours, mais de manière qu'ils ſoient toujours analogues à la paſſion qui regne. Cette paſſion peut ſe replier ſur elle-même, ſe développer plus ou moins, ſe retourner ; mais elle ne doit ni changer de nature, ni céder ſa place à une autre. Si c'eſt la joie qui a fait prendre la lyre, elle pourra bien s'égarer dans ſes tranſports, & aborder au hazard, mais ce ne ſera jamais à la triſteſſe : ce ſeroit un défaut impardonnable. Si c'eſt par un ſentiment de haine qu'on débute, on ne finira point par l'amour, ou bien ce ſera un amour de la choſe oppoſée à celle qu'on haïſſoit; & alors c'eſt toujours le prémier ſentiment, qui eſt ſeulement déguiſé, Il en eſt de même des autres ſentimens.

III.

III.

Différentes espèces d'Odes.

IL y a des Odes de quatre espèces. L'ode sacrée qui s'addresse à Dieu, & qui s'appelle hymne, ou cantique. C'est l'expression d'une ame qui admire avec transport la grandeur, la toute-puissance, la sagesse de l'Etre suprême, & qui lui témoigne son ravissement. Tels sont les cantiques de Moïse, ceux des Prophètes, & les pseaumes de David.

LA seconde espèce est des odes héroïques, ainsi nommées parce qu'elles sont consacrées à la gloire des héros. Telles sont celles de Pindare sur-tout, quelques-unes d'Horace, de Malherbe, de Rousseau.

LA troisième espèce peut porter le nom d'ode morale ou philosophique. Le poète frappé des charmes de la vertu, ou de la laideur du vice, s'abandonne aux sentimens d'amour ou de haine que ces objets produisent en lui.

LA quatrième espèce naît au milieu des plaisirs, c'est l'expression d'un moment de joie. Telles sont les odes Anacréontiques, & la plupart des chansons françoises.

IV.

IV.

La forme de l'Ode.

LA forme de l'Ode est différente suivant le goût des peuples où elle est en usage. Chez les Grecs elle étoit ordinairement partagée en stances, qu'ils appelloient *formes*, ᾠδαι. Ces stances avoient différens noms. Il y avoit la strophe, l'antistrophe, & l'épode. Les strophes symmétrisoient avec les antistrophes, & les épodes symmétrisoient entre elles. La strophe commençoit, l'antistrophe suivoit, ensuite venoit l'épode, puis c'étoit à recommencer sur la même forme. Le chant de ces vers étoit accompagné de danses. Les danseurs tournoient dans un sens pendant la strophe; στρέφω, signifie *tourner*. Et pendant l'antistrophe, ils tournoient dans un sens contraire, en revenant sur eux-mêmes. Pendant le chant de l'épode, qui étoit toujours plus courte, les danseurs faisoient leurs mouvemens sans tourner ni d'un côté, ni de l'autre. C'est dans cette forme que sont faites les odes de Pindare & la plupart des chœurs dramatiques.

ALCÉE, Sappho, & d'autres Lyriques avoient inventé avant Pindare d'autres formes, où ils mêloient des vers de différentes espéces, avec une symmétrie qui revenoit beaucoup plus souvent. Ce sont

ces

ces formes qu'Horace a ſuivies. Il eſt aiſé de s'en faire une idée d'après ſes poéſies lyriques.

LES François ont des odes de deux ſortes; les unes qui retiennent le nom générique, & les autres qu'on nomme *Cantates*, parce qu'elles ſont faites pour être chantées, & que les autres ne ſe chantent pas.

DANS la prémière eſpèce l'aſſortiment & le nombre des vers eſt à-peu-près au choix & à la diſpoſition du poète. Mais la prémère ſtrophe une fois aſſortie, elle ſert de règle à toutes les autres.

DANS les Cantates on diſtingue deux parties: le récitatif, & l'air. Le récitatif commence, l'air ſuit. Puis un autre récitatif, puis encore un autre air. Le récitatif préſente l'objet à l'eſprit, l'air exprime le ſentiment qu'a dû produire la vuë de l'objet. Ce qui produit deux ſortes de muſique, & auſſi deux ſortes de poéſie. Le récitatif eſt plus doux, plus ſimple; l'air eſt plus vif, plus animé.

CES deux eſpèces de muſique & de poéſie dans la même pièce lyrique, préſentent l'occaſion d'examiner une ſorte de problême, qui eſt de ſavoir pourquoi la muſique, étant toute dans le ſentiment, il y a une eſpèce de poéſie lyrique qui eſt fondante par ſa douceur, & une autre eſpèce qui demande au contraire toute la force & toute l'énergie imaginable.

Il eſt certain, en général, que plus la poéſie eſt douce, molle, foible même, pourvu qu'elle ne ſoit point lâche, mieux elle ſe prête à la muſique. Il ſemble alors que les inflexions & les intervalles du chant ſont à demi formés dans les mots; & qu'il ne faut qu'un peu d'art pour les développer. Telle eſt, par exemple, la poéſie de Quinault, qui eſt le poète peut-être le plus chantant & le plus lyrique qui fut jamais.

Cependant les odes qui ſont deſtinées à être chantées, admettent, exigent même des images fortes, foncées, des métaphores hardies: Pindare en eſt rempli. Il y a des odes entières d'Horace qui ne ſont qu'un tiſſu d'allégories: les chœurs de Sophocle, d'Euripide, de Sénèque, ſont d'une force extraordinaire. C'eſt la plus forte poéſie qu'il y ait. Les Pſeaumes de David, les Cantiques des Prophètes, ont le même caractère. D'où vient cette différence?

Pour réduire la difficulté en un mot: Tout ce qui eſt fait pour être chanté doit être plein de ſentiment: tout ce qui eſt l'ouvrage du ſentiment eſt aiſé, libre, naïf. Cependant les odes & les cantiques ſont forts, ſerrés, travaillés, & ont l'air de l'avoir été.

Il ne s'agit, pour expliquer cette difficulté, que de regarder les choſes de près, & de ſe rappeller ce que nous avons déjà dit.

Il

IL eſt vrai que la Muſique n'exprime que le ſentiment. Il eſt vrai auſſi que le ſentiment eſt toujours libre & naïf. Mais cette liberté, ce naïf, n'excluent point la force de l'expreſſion, au contraire ils y mènent. Quand le ſentiment eſt dans ſa plus grande vivacité, il s'affranchit de l'expreſſion vulgaire : il parle par des choſes, plutôt que par des mots, parce que les mots ſont trop foibles pour lui. Il ne dit point: *Mon mal eſt cruel*, mais, *c'eſt un tigre impitoyable.* De-là naiſſent les métaphores, les allégories, les comparaiſons. La naïveté n'exclut que ce qui eſt trop penſé, trop réfléchi, ou qui n'a qu'une ſechereſſe hiſtorique, les pointes d'eſprit, les épigrammes, les tranſitions ſubtiles, les expoſitions ſyſtématiques. Auſſi n'en trouve-t-on point dans aucune pièce vraiment lyrique. Mais les expreſſions les plus énergiques peuvent s'y trouver. C'eſt même là qu'on doit les trouver plus qu'ailleurs; puiſque c'eſt là ſur-tout que l'imagination montre toute ſa force, & que voyant les choſes d'une manière paſſionnée, elle porte l'ame toute entière vers l'expreſſion.

D'OU' vient donc que la poéſie de Quinault eſt ſi molle & ſi douce ?

C'EST 1°. que Quinault n'a chanté que les jeux, les plaiſirs, l'amour, dont le fonds eſt la pareſſe & l'indolence.

2°. C'EST que dans les ouvrages de Quinault

nault la plus grande partie eſt en récitatif : ce ſont des Tragédies. Or la poéſie en pareil cas, quelque lyrique qu'elle ſoit, n'eſt point toute entière à la paſſion. Les idées arrivant continuellement donnent à l'ame une occupation qui l'empêche de s'abandonner au ſentiment. Elle eſt obligée d'être attentive. Et dès-lors point d'emportemens, point de fougue ; & par conſéquent point de ces expreſſions qui annoncent l'ivreſſe, ou la fureur : en un mot les ſentimens ſuivent les idées. Au-lieu que dans les airs, ce ſont les idées qui ſuivent les ſentimens. Il y a un ſentiment fondamental qui remplit l'ame, & qui en fait jouër toutes les facultés à ſon gré, & comme alors l'ame ne raiſonne point, elle s'occupe beaucoup plus de la force que de la juſteſſe des mots ; ce ne ſont que des ſecouſſes à exprimer : par conſéquent on peut, on doit même, admettre tout ce qui contribuë à la force & à l'énergie.

V.

Origine de la Poéſie lyrique.

LA prémière exclamation de l'homme ſortant du néant, fut une expreſſion lyrique. Quand il ouvrit les yeux ſur l'univers, qu'il ſentit ſa propre exiſtence par les impreſſions agréables qu'il recevoit par tous ſes ſens, il ne put s'empêcher d'élever la voix ; & ce cri fut à la fois un cri de

de-joie, d'admiration, d'étonnement, de reconnoiſſance, cauſé par une multitude d'idées auſſi frappantes par elles-mêmes que par leur nouveauté. Aïant enſuite reconnu avec plus de loiſir & moins de confuſion, les bienfaits dont il étoit comblé, & les merveilles qui l'environnoient, il voulut que tout l'univers l'aidât à païer le tribut de gloire qu'il devoit au ſouverain Bienfaiteur. Il anima le ſoleil, les aſtres, les fleuves, les montagnes, les vents. Il n'y eut pas un ſeul être qui ne parlât, pour s'unir à l'hommage que l'homme rendoit: voilà l'origine des cantiques, des hymnes, des odes, en un mot de la poéſie lyrique.

LE genre humain ſe multiplie; Dieu fait éclater ſa puiſſance en faveur du juſte contre l'injuſte; les peuples reconnoiſſans immortaliſent le bienfait par des chants qu'une religieuſe tradition fait paſſer à la poſtérité. De-là les cantiques de Moïſe, de Debora, de Judith, ceux des Prophètes.

DAVID rempli de l'eſprit de Dieu, embraſſe dans ſes vuës ſublimes non-ſeulement les merveilles de la Nature, mais encore les prodiges de la Grace. Il ſe repréſente tantôt la main du Créateur qui tire des tréſors de ſa puiſſance tout l'univers, qui règle, qui ordonne, qui diſpoſe toutes choſes avec une force & une ſageſſe infinie: tantôt la bonté ineffable de ce même Dieu qui ſe revêt d'une chair

mortelle, pour rétablir l'ordre & ramener l'homme à sa fin légitime; & il donne l'exemple d'une élévation proportionnée aux sujets qu'il traite, & à l'esprit qui l'anime.

Les Païens se trompoient dans l'objet de leur culte; cependant ils avoient dans le fond de leurs fêtes le même principe que les adorateurs du vrai Dieu. Ce fut la joie & la reconnoissance qui leur fit instituër des jours solemnels pour célébrer les Dieux auxquels il se croyoient redevables de leur récolte. De-là vinrent ces chants de joie qu'ils consacroient au Diéu des vendanges. Ces fêtes qui arrivoient dans l'automne, lorsque tout les travaux champêtres étoient finis, dans un tems fait pour jouïr, furent beaucoup plus célèbres que celles des autres Dieux, parce que lé plaisir des adorateurs se trouvoit lié avec la gloire du Dieu qu'on adoroit.

Aprè's avoir chanté le Dieu du vin, on chanta bientôt celui de l'amour. Ces deux Divinités avoient trop de liaison pour être séparées longtems par des cœurs corrompus.

Si les Dieux bienfaisans étoient l'objet naturel de la poésie lyrique, les héros enfans des Dieux devoient naturellement avoir part à cette espèce de tribut. Sans compter que leur vertu, leur courage, leurs services rendus, soit à quelque peuple particulier, soit à tout le genre humain, étoient

toient des traits de ressemblance avec la Divinité. C'est ce qui a produit les poèmes d'Orphée, de Linus, d'Alcée, de Pindare, & de quelques autres, dont nous allons marquer les caractères.

V I.

Caractères des principaux Poètes lyriques.

PINDARE.

LE nom de Pindare n'est guères plus le nom d'un poète, que celui de l'enthousiasme-même. Il porte avec lui l'idée de transports, d'écarts, de desordre, de digressions lyriques. Cependant il sort beaucoup moins de ses sujets qu'on ne le croit communément. La gloire des héros qu'il a célébrés n'étoit point une gloire propre au héros vainqueur. Elle appartenoit de plein droit à sa famille, & plus encore à la ville dont il étoit citoyen. On disoit une telle ville a remporté tous les prix aux jeux olympiques. Ainsi lorsque Pindare rappelloit des traits anciens, soit des aïeux du vainqueur, soit de la ville à laquelle il appartenoit, c'étoit moins un égarement du poète, qu'un effet de son art.

HORACE parle de Pindare avec un enthousiasme d'admiration, qui prouve bien qu'il le trouvoit sublime. Il prétend qu'il est téméraire d'entreprendre de l'imiter. Il le compare à un fleuve grossi par les tor-

rens, & qui précipite ſes eaux bruyantes du haut des rochers. Il ne méritoit pas ſeulement les lauriers d'Apollon par ſes dithyrambes, & par ſes chants de victoire; il ſavoit encore pleurer le jeune époux enlevé à ſa jeune épouſe, peindre l'innocence de l'âge d'or, & ſauver de l'oubli les noms qui avoient mérités d'être immortels. Malheureuſement il ne nous reſte de ce poète admirable que la moindre partie de ſes ouvrages, ceux qu'il a faits à la gloire des vainqueurs. Les autres dont la matière étoit plus riche & plus intéreſſante pour les hommes en général, ne ſont point parvenus juſqu'à nous.

SES poéſies nous paroiſſent difficiles pour pluſieurs raiſons: la prémière eſt la grandeur même des idées qu'elles renferment: la ſeconde, la hardieſſe des tours: la troiſième, la nouveauté des mots, qu'il fabrique ſouvent pour l'endroit même où il les place. Enfin il eſt rempli d'une érudition détournée, tirée de l'hiſtoire particulière de certaines familles & de certaines villes qui ont eu peu de part dans les révolutions connuës de l'Hiſtoire ancienne.

M. Perrault a voulu tourner en ridicule la prémière ſtrophe de ſa prémière ode olympique: en voici la traduction.

„ L'eau eſt le plus excellent de tous les
„ élémens: l'or brille parmi les richeſſes
„ des Rois, comme le feu dans les ténè-
„ bres. Muſe, ſi tu veux chanter les vic-

„ toi-

„ toires, ne cherche point d'astre plus
„ brillant que le soleil, qui éclate seul dans
„ le vuide des airs, ni de combats plus il-
„ lustres que ceux d'Olympie (*a*), d'où
„ naissent ces chants glorieux que les plus
„ beaux génies consacrent au fils de Satur-
„ ne, en entrant dans le superbe palais du
„ Roi de Syracuse (*b*).

IL ne s'agit point ici de s'arrêter ni aux tours, ni aux figures, soit des pensées, soit des mots. Vouloir reprocher à Pindare ce que les Grecs ne lui ont pas reproché du côté du style, c'est prouver qu'on n'est pas juge compétent. Nous n'avons droit de prononcer que sur le fonds & les choses: encore ne devons-nous le faire qu'avec timidité.

EST-IL rien de plus grand, de plus noble, de plus lyrique que ce morceau. Qui croiroit que M. Perrault auroit pu traduire ainsi le prémier vers: *L'eau est bonne à la vérité*? Cette traduction est plate & ne fait point de sens; & dans le poète grec elle con-

(*a*) Olympie ville du Péloponnèse, auprès de laquelle on célébroit tous les quatre ans les jeux Olympiques. Ils avoient été institués par Hercules, à l'honneur de Jupiter. Ils servirent à fixer les dattes dans l'histoire de la Grèce, comme les Consulats dans celle de la République Romaine.

(*b*) C'étoit Hiéron, celui qui vainquit les Carthaginois auprès d'Himète. Il mourut dans la 78 Olympiade.

contient la base d'un système philosophique, qui étoit celui de Thalès, lequel regardoit l'eau comme le prémier principe, le prémier élément dont se formoient tous les autres êtres dans la nature. Qu'on réunisse cette idée avec celles qui l'acompagnent: *Le prémier des élémens*, *le plus précieux des métaux*, *le plus brillant des astres*, voilà les symboles de la victoire que le poète veut célébrer. L'or brille entre les autres métaux, comme le feu dans la nuit: le soleil seul efface tous les autres astres, & fait de tout le ciel un désert quand il y est: on ne voit que lui. Ainsi une victoire olympique est au-dessus de toutes les victoires: elle efface toutes les autres. Ce n'est qu'aux plus grands génies qu'il appartient de chanter des hymnes en action de graces, & d'entrer ainsi dans le palais du Prince vainqueur. On n'a pas besoin d'efforts, ni de préjugés favorables aux Grecs pour sentir la hardiesse, l'élévation & la richesse de ces pensées. Et on doit supposer qu'elles ont été mises en œuvre comme elles le méritoient, & dans le goût de la nation pour laquelle l'auteur travailloit.

Mais comment est loué le Prince dont il s'agit?

„ Ce Prince qui porte le sceptre de la
„ Justice dans son Empire, qui cueille la
„ fleur de toutes les vertus, qui n'excelle
„ pas moins dans les arts que les plus chers
„ favoris des Muses, lorsqu'ils chantent
„ dans

„ dans les feſtins: Prends ta lyre ſavante,
„ livre toi aux plus doux tranſports que
„ t'inſpire le généreux Courſier, qui vo-
„ loit ſur les bords de l'Alphée, & qui
„ ſans être preſſé de l'aiguillon, plaça ſon
„ maître dans le ſein de la victoire. Sa
„ gloire brille dans les contrées de Pe-
„ lops (*a*), &c.

ON peut remarquer l'art avec lequel le poète propoſe ſon ſujet. On voit Hiéron, ſon courſier, ſa victoire, tout cela paroit comme environné de gloire. Le ſceptre du héros eſt celui de Thémis. Il préſente les vertus comme des tiges qui portent une fleur, & c'eſt cette fleur que moiſſonne Hiéron: ſon courſier vole ſur les bords de l'Alphée (*b*): le voilà dans le ſein de la victoire.

PINDARE naquit à Thèbes en Bœotie la 65. Olympiade; 500. ans avant Jéſus-Chriſt. Quand Alexandre ruïna cette ville, il voulut que la maiſon où ce poète avoit demeuré fût conſervée.

AVANT Pindare la Grèce avoit eu pluſieurs Lyriques, dont les noms ſont encore fameux, quoique les ouvrages de la plûpart ne ſubſiſtent plus. Alcman fut célèbre à Lacédémone: Stéſichore en Sicile: Sappho fit

(*a*) C'eſt le Péloponnèſe, aujourd'hui la Morée.

(*b*) Alphée, rivière qui paſſe dans le Péloponnéſe auprès du lieu où ſe célébroient les Jeux.

fit honneur à ſon ſexe, & donna ſon nom au vers ſapphique, qu'elle inventa. Elle étoit de l'île de Lesbos, auſſi bien qu'Alcée, qui fleurit dans le même tems, & qui fut l'inventeur du vers alcaïque, celui de tous les vers lyriques qui a le plus de majeſté.

ANACRÉON.

ANACRÉON de Téos, ville d'Iönie, s'étoit rendu célèbre pluſieurs ſiècles auparavant. Il fut contemporain de Cyrus, & mourut la 6. Olympiade, agé de quatre-vingt trois ans. Il nous reſte encore un aſſez grand nombre de ſes pièces, qui ne reſpirent toutes que le plaiſir & l'amuſement. Elles ſont courtes. Ce n'eſt le plus ſouvent qu'un ſentiment gracieux, une idée douce, un compliment délicat tourné en allégorie: ce ſont des graces ſimples, naïves, demi-vêtues.

SA Colombe eſt un chef-d'œuvre de délicateſſe. M. le Febvre diſoit qu'il ne ſembloit pas que ce fût l'ouvrage d'un homme, mais celui des Muſes-mêmes & des Graces.

„ D'où viens-tu, aimable Colombe? „ D'où viens-tu? D'où viennent ces o- „ deurs dont tu es parfumée? Pourquoi „ fends-tu les airs? Je déſire de l'appren- „ dre.

„ Anacréon m'envoie vers Bathylle ſon „ ami. J'étois à Venus. Cette Déeſſe me „ don-

„ donna à ce poëte pour avoir un de ses
„ hymnes. Maintenant c'est lui que je
„ sers. Ce sont ses lettres que je porte. Il
„ veut bientôt me mettre en liberté. Mais
„ quand il me renverroit, je resterois tou-
„ jours pour le servir. Irois-je voler sur
„ les montagnes, me percher sur les ar-
„ bres,. manger quelque graine sauvage?
„ Avec lui, je mange du pain, que je lui
„ prends dans les doigts: je bois son vin,
„ dans sa coupe. Quand j'ai bu, je danse,
„ je le couvre de mes aîles, puis je m'en-
„ dors sur sa lyre. Voilà tout. Adieu, vous
„ m'avez fait causer plus qu'une corneille.

Autrefois on se servoit d'oiseaux pour porter les lettres. La colombe qui parle dans cette pièce, est un de ces couriers aîlés. Quelle naïveté dans son discours! que de graces! Quel agrément dans l'image qu'elle présente de sa vie, & de celle de son maître, de la douce liberté qui règne chez lui! Mais ces beautés ne se démontrent point, il faut être né pour les sentir.

Quelquefois ses chansons ne présentent qu'une scène gracieuse, que l'image d'un gazon qui invite à se reposer.

„ Mon cher Bathylle, asseyez-vous à
„ l'ombre de ces beaux arbres. Les zé-
„ phirs agitent mollement leurs feuilles.
„ Voyez cette claire fontaine qui coule &
„ qui semble nous inviter. Hé qui pour-
„ roit, en voyant un si beau lieu, ne point
„ s'y reposer?

QUELQUEFOIS c'eſt un petit récit allégorique:

„ Un jour les Muſes firent l'Amour pri-
„ ſonnier. Elles le lièrent auſſitôt avec des
„ guirlandes de fleurs, & le mirent ſous la
„ garde de la Beauté. La Déeſſe de Cythè-
„ re vint pour racheter ſon fils; mais les
„ chaînes qu'il porte ne ſont plus des chaî-
„ nes pour lui; il veut reſter dans ſa capti-
„ vité.

RIEN n'eſt plus ingénieux, & en même tems plus délicat, que cette fiction. L'Amour apparemment avoit dreſſé des embuches aux Muſes: l'ennemi eſt pris, lié, mis en priſon. C'eſt la beauté qui eſt chargée d'en répondre. On veut lui rendre la liberté, il n'en veut plus, il aime mieux être priſonnier. On ſent combien il y a de choſes vraies, douces & fines dans cette image. Rien n'eſt ſi galant.

HORACE.

HORACE, le prémier & le ſeul des Latins qui ait réuſſi parfaitement dans l'ode, s'étoit rempli de la lecture de tous ces Lyriques grecs. Il a, ſelon les ſujets, la gravité & la nobleſſe d'Alcée & de Stéſichore, l'élévation & la fougue de Pindare, le feu, la vivacité de Sappho, la molleſſe & la douceur d'Anacréon. Néanmoins on ſent quelquefois qu'il y a de l'art chez lui, & qu'il ſonge à égaler des modèles. Anacréon eſt plus doux, Pindare plus hardi, Sappho dans

les

les deux morceaux qui nous restent, montre plus de feu, & probablement Alcée avec sa lyre d'or, étoit plus grand encore & plus majestueux. Il semble même qu'en tout genre de littérature & de goût, les Grecs aient eu une sorte de droit d'aînesse. Ils sont chez eux, quand ils sont sur le Parnasse. Virgile n'est pas si riche, si abondant, si aisé qu'Homère. Térence, selon toutes les apparences, ne vaut pas tout ce que valoit Ménandre. En un mot, s'il m'étoit permis de m'exprimer ainsi, je dirois que les Grecs paroissent nés riches, & que les autres au contraire ressemblent un peu à des gens de fortune.

On peut appliquer au lyrique d'Horace ce qu'il a dit lui-même du destin: qu'il ressemble à un fleuve qui tantôt paisible au milieu de ses rives, marche sans bruit vers la mer; & tantôt, quand les torrens ont grossi son cours, emporte avec lui les rochers qu'il a minés, les arbres qu'il déracine, les troupeaux & les maisons des laboureurs, en faisant retentir au loin les forêts & les montagnes (a).

Quoi

(a) . . . . . nunc medio alveo
Cum pace delabentis Etruscum
In mare, nunc lapides adesos
Stirpesque raptas, & pecus, & domos,
Voluentis unà; non sine montium
Clamore, vicinæque sylvæ
Cum fera diluvies quietos
Irritat amnes.

QUOI de plus doux que son ode sur la mort de Quintilius!

JULES Scaliger admiroit tellement cette pièce, qu'il disoit qu'il aimeroit mieux l'avoir faite que d'être Roi d'Arragon.

LE sentiment qui y domine est l'*amitié compatissante*. Virgile avoit perdu un excellent ami. Pour le consoler, Horace commence par pleurer avec lui; & ensuite il lui insinuë qu'il faut mettre fin à ses larmes. Il y a des réflexions très-délicates à faire sur ce tour adroit du poète consolateur.

LE ton de la pièce est celui de la douleur, mais d'une douleur qui fait pleurer; c'est-à-dire, qu'elle doit être mêlée de foiblesse, de langueur, d'abattement. Tout sera triste, négligé. Les idées s'arrangeront selon qu'elles arriveront.

„ Peut-on rougir de pleurer, & de pleu-
„ rer longtems une tête si chère? O vous,
„ à

(a) Nous avons traduit *Flebilis* dans le même sens qu'il a, ode II. liv. 4. *Flebili sponsæ juvenemve raptum:* le jeune époux enlevé à l'épouse qui pleure. On ne dira pas à l'épou-

QUIS desiderio sit pudor, aut modus
Tam cari capitis? præcipe lugubres
Cantus, Melpomene, cui liquidam pater
Vocem cum cithara dedit.
Ergo Quintilium perpetuus sopor
Urget! cui Pudor, & Justitiæ soror
Incorrupta Fides, nudaque Veritas,
Quando ullum invenient parem?

„ à qui Jupiter accorda les charmes de la
„ voix & les accords de la lyre, Melpo-
„ mène, inſpirez-moi des ſons de dou-
„ leurs. C'en eſt donc fait : Quintilius eſt en-
„ ſeveli dans un ſommeil qui ne finira point.
„ La Pudeur, la Bonne foi, ſœur incorru-
„ ptible de la Juſtice, la Candeur retrou-
„ veront-elles jamais un mortel qui lui res-
„ ſemble ? Tous les gens de bien l'ont
„ pleuré (*a*). Mais, cher Virgile, il n'y
„ en a point qui le pleure plus amère-
„ ment que vous. Hélas ! c'eſt en vain
„ que votre tendreſſe le redemande aux
„ Dieux. Ils ne l'ont pas voulu ainſi.
„ Vous tireriez de votre lyre des ac-
„ cords plus touchans que ceux d'Or-
„ phée, dont les arbres entendirent la
„ voix ; vous ne rappellerez pas à la vie
„ l'ombre vaine que Mercure a une fois
„ remiſe avec ſa verge fatale, dans le
„ noir

pouſe qui mérite d'ê-tre pleurée. Il a paru d'ailleurs que cette manière de traduire faiſoit un ſens plus naturel & plus convenable à la douleur.

Multis ille bonis flebilis occidit :
Nulli flebilior, quàm tibi, Virgili.
Tu fruſtrà pius, heu ! non ita creditum,
Poſcis Quintilium Deos.
Quòd ſi Threicio blandiùs Orpheo
Auditam moderere arboribus fidem :
Non vanæ redeat ſanguis imagini,
Quam virgâ ſemel horridâ

„ noir troupeau. Ce Dieu exécute les
„ destins, sans écouter nos vœux. Destins
„ cruels! Mais la patience adoucit les
„ maux qu'on ne sauroit guérir.

TOUTE cette ode se réduit à ces deux mots: *Vous avez raison de pleurer un ami aussi parfait que l'étoit Quintilius; mais après tout, vos larmes ne lui rendront point la vie:* en voilà l'analyse.

Ne rougissons point.... C'étoit précisément le contraire qu'Horace vouloit faire entendre à son ami, *specie excusantis exprobrat.* La douleur d'un homme sensé a ses bornes, *flagrantior æquo non debet dolor esse viri.* Horace veut le faire sentir indirectement à Virgile. Cependant il pleure avec lui.

Muse, inspirez-moi des sons de douleur. Elle lui en inspire. Il voit le tombeau de Quintilius: il gémit: il regrette ses vertus, en peu de mots. La vraie douleur parle peu. Ensuite il se tourne doucement vers son ami, & lui représente la volonté suprème des Dieux: *Ils ne l'ont point voulu ainsi, non ita creditum.* La phrase latine enveloppe l'idée. La douleur est si tendre, que les expressions les plus douces doivent être adoucies encore, de peur de l'irri-

Non lenis precibus fata recludere,
Nigro compulerit Mercurius gregi.
Durum, sed levius fit patientiâ,
Quicquid corrigere est nefas.

riter. Et ce feroit mal traduire que de développer la penfée, comme la plûpart des traducteurs l'ont fait. Elle ne doit être qu'apperçuë.

Le Confolateur cite un exemple d'un malheur pareil à celui de fon ami. C'eft une diftraction adroite. Virgile ne voit plus alors fon malheur, ou s'il le voit, c'eft dans le malheur d'Orphée. Peu-à-peu on l'apprivoife, & on le mène à une vérité, qu'on a généralifée exprès, de peur que l'application qu'on lui en eût faite à lui-même n'eût été trop fenfible.

Il faut remarquer que les articulations & les jointures qui uniffent les différentes parties de cette ode, ne font que dans les chofes, & point du tout dans les mots. Cette liaifon fuffit.

Il prend un ton bien différent, lorsqu'il fait parler Nerée, & que dans l'enthoufiasme des oracles il voit les bataillons innombrables qui viennent brifer le fceptre antique de Priam:

„ Dieux! de quelles fueurs font cou-
„ verts les guerriers & les chevaux! Que
„ de morts parmi les enfans de Dardanus!
„ Déjà Pallas apprête fon casque, fon égi-
„ de, fon char & toute fa fureur.

Ou

Eheu quantus equis, quantus adeft viris
Sudor! quanta moves funera Dardanæ
Genti! Jam galeam Pallas, & ægida,
Currusque & rabiem parat.

Ou lorsqu'il se déchaîne contre le prémier qui osa franchir les mers.

„ Il n'est point de forfaits, où la race humaine ne se précipite hardiment.
„ Le fils de Japet (a) osa dérober le
„ feu dont il fit présent aux nations. Mais
„ aussi, après ce funeste larcin, fait dans
„ les demeures des Dieux, la maigreur,
„ la fièvre, tous les maux vinrent désoler la terre. Et la mort qui auparavant s'approchoit avec lenteur, hâta
„ ses pas. Dédale (b) essaya de fendre
„ les airs avec des aîles que la nature
„ n'a point données à l'homme. Hercule (c) a forcé l'Acheron. Rien
„ n'est difficile aux mortels. Nous esca-
„ la-

(a) Prométhée qui aïant figuré un homme de limon, alla dérober le feu du ciel pour l'animer.

(b) Dédale enfermé dans le labyrinthe de Crète, dont il avoit été

Audax omnia perpeti
Gens humana ruit per vetitum nefas.
Audax japeti genus
Ignem fraude mala gentibus intulit.
Post ignem ætheriâ domo
Subductum, macies, & nova febrium
Terris incubuit cohors:
Semotique prius tarda necessitas
Leti corripuit gradum.
Expertus vacuum Dædalus aëra
Pennis non homini datis.
Perrupit Acheronta Herculeus labor.

„ ladons les cieux mêmes dans notre fo-
„ lie, & nos crimes ne permettent point
„ à Jupiter de quitter un inſtant ſa foudre
„ vengereſſe.

ET quand il donne des leçons à l'ambitieux pour le ramener à la modération:

„ Souvenez-vous, Dellius, de con-
„ ſerver l'égalité d'ame dans les disgra-
„ ces: & de même, dans les ſuccès,
„ de ne pas vous livrer aux tranſports
„ d'une joie exceſſive, parce que vous
„ mourrez. Vous mourrez; ſoit que
„ vous paſſiez tout le tems de votre
„ vie dans la triſteſſe; ou que, dans
„ les jours de fêtes, vous alliez quel-
„ quefois à l'écart, ſur le gazon, vous
„ égayer

été lui-même l'architecte, ſe fit des aîles de cire avec leſquelles il ſe ſauva.

(*c*) Hercule deſcendit aux enfers pour en tirer Alceſte, & la rendre à ſon mari; Admète, Roi de Theſſalie.

Nil mortalibus arduum eſt.
Cœlum ipſum petimus ſtultitia: neque
Per noſtrum patimur ſcelus
Iracunda Jovem ponere fulmina.

AD DELLIUM.

ÆQUAM memento rebus in arduis
Servare mentem: non ſecus ac bonis
Ab inſolenti temperatam
Lætitia, moriture Delli:
Seu mœſtus omni tempore vixeris;
Seu te in remoto gramine per dies
Feſtos reclinatum beâris

„ égayer avec une excellente bouteille de „ Falerne. Faites apporter du vin, des „ parfums & des roses, qui durent, hé- „ las! si peu, dans cet endroit charmant, „ où de hauts pins & des peupliers blancs „ aiment à entrelacer leurs rameaux, pour „ vous faire un ombrage, & où les petits „ flots d'un ruisseau font mille circuits „ pour s'échapper: votre fortune, votre „ âge, vous le permettent encore, & les „ sœurs noires qui filent vos jours (a). Il „ faudra quitter ces parcs immenses, que „ vous avez achetés, cette maison, cette „ métairie, que le Tibre baigne de ses „ eaux: il faudra les quitter; & un héri- „ tier jouïra des biens que vous aurez en- „ tassés.

(a) Les Parques. | (b) Le plus ancien Roi

Interiore nota * Falerni.
Quà pinus ingens, albaque populus,
Umbram hospitalem consociare amant
Ramis, & obliquo laborat
Lympha fugax trepidare rivo,
Huc vina, & unguenta, & nimium breves
Flores amœnæ ferre jube rosæ;
Dum res, & ætas, & sororum
Fila trium patiuntur atra.
Cedes coëmptis saltibus, & domo,
Villaque, flavus quam Tiberis lavit:

* *Nota interior:* chaque bouteille portoit sur une sorte d'écriteau, la date & la qualité du vin. *Interior:* le tas le plus enfoncé dans

„ taſſés. Riche, pauvre, ſoyez du ſang
„ d'Inachus (*b*), ou ſorti d'un vil mortel,
„ qui n'a pas de toit pour ſe retirer, il
„ n'importe, vous ſerez la victime du Dieu
„ ſans pitié (*c*). Nous allons tous au
„ même terme. Le ſort de tous tant que
„ nous ſommes, s'agite dans l'urne fatale,
„ pour en ſortir tôt ou tard, & nous faire
„ paſſer dans la barque (*d*), & de-là dans
„ un exil qui ne finira point.

MALHERBE.

MALHERBE eſt le prémier en France qui ait montré l'Ode dans ſa perfection. Avant lui, nos Lyriques faiſoient paroitre aſſez

Roi d'Argos.
(*c*) Pluton.
(*d*) De Caron.

Cedes ; & exſtructis in altum
Divitiis potietur heres.
Divesne priſco natus ab Inacho
Nil intereſt, an pauper, & infima
De gente ſub Dio * moreris,
Victima nil miſerantis Orci.
Omnes eodem cogimur ; omnium
Verſatur urna ſerius ocyùs
Sors exitura, & nos in æternum
Exilium impoſitura cymbæ.

dans le cellier, eſt celui du vin le plus vieux.
* *Sub Dio*, c'eſt la même choſe que *ſub Jove*, expoſé aux injures de l'air.

aſſez de génie & de feu. La tête remplie des plus belles expreſſions des poètes anciens, ils faiſoient un galimathias pompeux de latinismes & d'hellénismes cruds & durs, qu'ils lardoient de pointes, de jeux de mots, de rodomontades. Auſſi vains & auſſi romanesques ſur leurs pégaſes que nos preux chevaliers l'étoient dans leur jouſtes & dans leurs tournois, *ils décocboient leurs tempêtes poétiques deſſus la longue infinité; & vainqueurs des ſiècles, monſtres à cent têtes, ils gravoient les conquêtes ſur le front de l'éternité.*

MALHERBE réduiſit ces Muſes effrenées aux règles du devoir. Il voulut qu'on parlât avec netteté, juſteſſe, décence; que les vers tombaſſent avec grace. Il fut en quelque ſorte le père du bon goût dans notre poéſie; & ſes loix, priſes dans le bon ſens & dans la nature, ſervent encore de règles, comme l'a dit M. Deſpréaux, même aux Auteurs d'aujourd'hui. Malherbe avoit beaucoup de feu; mais de ce feu qui eſt chaud, & qui dure. Il travailloit ſes vers avec un ſoin infini, & ménageoit la chûte des ſtances, de manière que leur éclat fût à demi envelopé dans le tiſſu même de la période. Ce n'eſt point un trait épigrammatique qui eſt tout en ſaillie. C'eſt une penſée ſolide qui ne ſe montre à la fin de la ſtance, qu'autant qu'il le faut pour l'appuyer & empêcher qu'elle ne ſoit traînante.

POUR trouver Malherbe ce qu'il eſt, il faut

ıt avoir la force de digerer quelques :ux mots, & d'aller à l'idée, plutôt que s'arrêter à l'expression. Ce poète est :nd, noble, hardi, plein de choses; ten-:, gracieux, quand la matière le deman-. Est-il rien de plus hardi & de plus har-›nieux que ces deux stances où il compa-Henri le grand à un fleuve débordé?

Tel qu'à vagues épandues
Marche un fleuve impérieux
De qui les neiges fondues
Rendent le cours furieux.
Rien n'est sûr en son rivage,
Ce qu'il trouve il le ravage;
Et traînant comme buissons
Les chesnes & leurs racines,
Oste aux campagnes voisines
L'espérance des moissons:
Tel & plus épouvantable
S'en alloit ce Conquérant,
A son pouvoir indomptable
Sa colère mesurant.
Son front avoit une audace
Telle que Mars en la Thrace;
Et les éclairs de ses yeux
Etoient comme d'un tonnerre
Qui gronde contre la Terrè
Quand elle a fâché les Cieux.

QUELLE différence entre ce ton super-& celui qu'il emploie pour consoler Du rrier de la mort de sa fille?

TA douleur, Du Perrier, sera donc éternelle?
Et tes tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle
L'augmenteront toujours?

CETTE strophe est tendre, & paroit a-voir

voir cette négligence que demande la douleur.

Le malheur de ta fille au tombeau descendue
Par un commun trépas,
Est-ce quelque Dédale où ta raison perdue
Ne se retrouve pas ?

L'IDÉE de Dédale ou de labyrinthe, car l'un est pris pour l'autre, est vive & peint fortement les égaremens d'une raison qui ne peut se retrouver. *Commun trépas*, est latinisme ; il n'est plus d'usage. Il nous faut à présent une circonlocution, & dire, *le trépas dont personne n'est exemt.*

Mais elle étoit du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin.
Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

C'EST à la fin de cette pièce que se trouvent ces stances fameuses où la mort personifiée est représentée comme un Tyran qui n'épargne personne.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles :
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est, se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses loix ;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos Rois.

De murmurer contre elle & perdre patience
Il est mal à propos.
Vouloir ce que Dieu veut, est la seule science
Qui nous met en repos.

C'EST

C'EST la penſée d'Horace: ***durum**: **ſed levius fit patientia quidquid corrigere eſt nefas.***

NOUS n'avons point de pièce lyrique où il y ait plus de beauté, de force, de feu & d'eſprit, que dans celle qu'il addreſſe à Louïs XIII. partant pour aller ſoumettre les Rochellois. Le début ſeul l'annonce.

Donc, un nouveau labeur à tes armes s'apprête,
Prens ta foudre, Louïs, & va comme un lion,
Donner le dernier coup à la dernière tête
De la rébellion.

CE début eſt d'une grande beauté. On peut lui appliquer ce que Pindare diſoit des ſiens: c'eſt un frontiſpice auguſte qui annonce un palais magnifique. ***Donc*** eſt latinisme, mais il eſt ſi beau, ſi vif, qu'on feroit fâché de le perdre. On l'aime avec ſon air étranger; & peut-être même que cela ajoute à ſon mérite. ***Labeur*** ne ſe dit plus en proſe; mais en vers il eſt fort bon, & ne ſauroit être remplacé par ***travail***. ***Prens ta foudre***, ***Louïs***. Voilà Louïs armé en Dieu, c'eſt une métaphore: ***& vas comme un lion***, ici c'eſt une comparaiſon; par conſéquent on a tort de dire que la métaphore n'eſt pas ſoutenue, & que ***foudre*** ne s'accorde pas avec ***lion***. ***Donner le dernier coup....*** Ce vers eſt très-heureux, auſſi bien que la chûte. La penſée eſt juſte, l'idée eſt forte. Qu'on reliſe la ſtrophe; on la trouvera auſſi belle qu'aucune de celles d'Horace.

Fais

Fais cheoir en ſacrifice au Démon de la France
Les fronts trop élevés de ces ames d'enfer.
Et n'épargne contre eux pour notre délivrance
Ni le feu, ni le fer.

QUELLE force! *fais cheoir* eſt vieux, mais il eſt vif. *Ames d'enfer* eſt fort; nous le trouvons dur aujourd'hui: il faut aller juſqu'à l'idée.

Aſſez de leurs complots l'infidèle malice
A nourri le deſordre & la ſédition.
Quitte le nom de juſte, ou fais voir ta juſtice
En leur punition.

CELA eſt élevé, ſerré & aiſé! *Aſſez* eſt un tour très-poétique.

Marche: va les détruire, éteins en la ſemence:
Et ſuis, juſqu'à leur fin, ton courroux généreux,
Sans jamais écouter ni pitié ni clémence.
Qui te parle pour eux.

Ils ont beau vers le ciel leurs murailles accroître,
Beau d'un ſoin aſſidu travailler à leurs forts,
Et creuſer leurs foſſés juſqu'à faire paroitre
Le jour entre les morts.

LE poète ne languit point dans la carrière, il court. Cette dernière ſtrophe eſt très-forte, celle qui ſuit ſera plus douce.

Laiſſe les eſpérer: laiſſe-les entreprendre;
Il ſuffit que ta cauſe eſt la cauſe de Dieu,
Et qu'avecque ton bras elle a pour la défendre
Les ſoins de Richelieu...

CETTE tranſition eſt très-heureuſe. Il n'eſt pas difficile de paſſer adroitement d'un objet à un autre, quand on a de l'eſpace pour s'y préparer. Mais quand on n'en a point

point, il eſt bien rare que le paſſage ſoit naturel, comme il l'eſt ici. Il louë Richelieu; il lui dreſſe des autels, & il termine ſon éloge par cette ſtance, qui eſt d'une parfaite beauté, auſſi bien que d'une parfaite ſimplicité:

Le Ciel qui doit le bien ſelon qu'on le mérite,
Si de ce grand oracle il ne t'eût aſſiſté,
Par un autre préſent n'eût jamais été quitte
Envers ta piété.

Le poète a fait connoitre les ennemis du Roi; il a montré les reſſources qu'il a contre eux. On doit eſpérer la victoire.

Certes, ou je me trompe, ou déjà la Victoire,
Qui ſon plus grand honneur de tes palmes attend,
Eſt aux bords de Charente en ſon habit de gloire
Pour te rendre content.

Je la vois qui t'appelle, & qui ſemble te dire:
Roi, le plus grand des Rois, & qui m'eſt le plus cher,
Si tu veux que je t'aide à ſauver ton empire,
Il eſt tems de marcher.

Que ſa façon eſt brave & ſa mine aſſurée!
Qu'elle a fait richement ſon armure étoffer,
Et qu'il ſe connoit bien, à la voir ſi parée,
Que tu vas triompher!

Telle en ce grand aſſaut, où des fils de la Terre
La rage ambitieuſe à leur honte parut:
Elle ſauva le ciel, & rua le tonnerre,
Dont Briare mourut.

Déjà de tous côtés s'avançoient les approches
Ici couroit Mimas; là Typhon ſe battoit;
Et là ſuoit Euryte à détacher les roches
Qu'Encelade jettoit.

A peine cette Vierge eut l'affaire embrassée,
Qu'aussitôt Jupiter en son trône remis,
Vit, selon son désir, la tempête cessée,
Et n'eut plus d'ennemis.

Ces colosses d'orgueil furent tous mis en poudre,
Et tous couverts des monts qu'ils avoient détachés:
Phlègre, qui les reçut, put encore la foudre
Dont ils furent touchés.

TOUT ce morceau est plein de cet enthousiasme pindarique qui ravit les ames faites pour sentir. Quoi de plus grand, & en même tems de plus riant que l'image de la victoire qui est sur les bords de la Charente, en son habit de gloire, pour combler tous les vœux du Roi! Elle l'appelle: elle lui parle: elle ne lui dit qu'un mot, mais il est digne du Roi & d'elle, *Que sa façon est brave!* Le poète se plait à la contempler, il en tire des augures certains. *Telle en ce grand assaut....* Cette digression est fort admirée. Elle est dans le genre noble, & outre cela, allégorique. Rien n'est plus aisé que d'en faire l'application au Roi, & à ses ennemis. Le poète la fait sur-tout aux Anglois; il les peint tremblans, fuyants à la vuë des guerriers qui vont combattre pour Louïs.

Par cet exploit fatal en tous lieux va renaître
La bonne opinion des courages François,
Et le Monde croira, s'il doit avoir un maître,
Qu'il faut que tu le sois.

L'ODE auroit pû finir ici, & un autre que Malherbe auroit cru la matière épuisée.

Mais

Mais on va voir combien il lui restoit encore de belles choses à dire.

UNE juste confiance mélée de joie lui a inspiré tout ce qu'il a dit jusqu'ici. Il se représente les victoires de son Prince ; il voudroit y avoir part, mourir pour lui; mais ne le pouvant à cause de l'âge, il chantera au moins sa gloire.

O que pour avoir part en si belle avanture,
Je me souhaiterois la fortune d'Eson,
Qui, vieux comme je suis, revint contre nature
En sa jeune saison !

De quel péril extrême est la guerre suivie,
Où je ne fisse voir que tout l'or du Levant
N'a rien que je compare aux honneurs d'une vie
Perdue en te servant ?

Toutes les autres morts n'ont mérite ni marque :
Celle-ci porte seule un éclat radieux
Qui fait revivre l'homme, & le met de la barque
A la table des Dieux.

Mais quoi ! Tous les pensers dont les ames bien nées
Excitent leur valeur, & flattent leur devoir,
Que sont-ce que regrets, quand le nombre d'années
Leur ôte le pouvoir ?

Ceux à qui la chaleur ne bout plus dans les veines,
En vain dans les combats ont des soins diligens.
Mars est comme l'amour : ses travaux & ses peines
Veulent des jeunes gens.

Je suis vaincu du tems : je cède à ses outrages :
Mon esprit seulement exemt de sa rigueur
A de quoi témoigner en ses derniers ouvrages
Sa première vigueur.

LE poète ne relève le prix de ses vers que par un orgueil poëtique, pour les ren-

dre plus dignes de celui à qui il veut les offrir.

Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore,
Non loin de mon berceau commencèrent leur cours,
Je les possedai jeune, & les posséde encore
A la fin de mes jours.

Ce que j'en ai reçu, je veux te le produire,
Tu verras mon addresse, & ton front cette fois
Sera ceint des rayons qu'on ne vît jamais luire
Sur la tête des Rois.

CETTE tête ceinte de rayons lumineux présente une très-belle image de la gloire. La beauté du sujet emporte le poète: il se croit au-dessus d'Amphion, ses vers feront des miracles: tout l'univers admirera son héros.

Soit que de tes lauriers ma lyre s'entretienne,
Soit que de tes bontés je la fasse parler,
Quel rival assez vain prétendra que la sienne
Ait de quoi m'égaler?

Le fameux Amphion dont la voix nonpareille
Bâtissant une ville étonna l'Univers,
Quelque bruit qu'il ait eu, n'a point fait de merveille
Que ne fassent mes vers.

Par eux de tes beaux faits la terre sera pleine,
Et les peuples du Nil qui les auront ouis,
Donneront de l'encens, comme ceux de la Seine,
Aux autels de Louis.

SI on relit ces morceaux d'un bout à l'autre, voici à quoi toute l'ode se réduit. *Allez, Louis, contre vos ennemis, ils méritent d'éprouver votre colère, vous avez dequoi les vaincre; la victoire vous attend. Que ne puis-je aller combattre & mourir pour*

pour vous? Je chanterai au moins votre victoire. Voilà le fond, les choses. Ce n'est pas, comme on le voit, la partie la plus difficile dans les ouvrages de goût. Le bon sens seul suffit presque pour le fournir. Mais il y a l'élocution, & l'élocution poétique & mesurée, qui n'appartient qu'aux génies heureux. Il y a l'esprit de vie qui anime tous les membres, qui les unit, les fait jouër. On le sent dans cette pièce: elle est toute d'une haleine. Le poète court jusqu'au but, sans s'arrêter.

RACAN.

RACAN, disciple de Malherbe, a fait aussi quelques odes. Les choses n'y sont point aussi serrées que dans celles de son maître. C'étoit assez le défaut de ses pièces. La forme en étoit douce, coulante, aisée; c'étoit la nature seule qui le guidoit. Mais comme il n'avoit point étudié les sources; il n'y avoit pas toujours au fond assez de ce poids qui donne la consistence.

IL a traduit les Pseaumes; & quoique sa traduction soit médiocre ordinairement, il y a des endroits d'une très-grande beauté: tel est celui-ci, Pf. XCII.

L'empire du Seigneur est reconnu par-tout,
Le monde est embelli, de l'un à l'autre bout,
De sa magnificence.
Sa force l'a rendu le vainqueur des vainqueurs;
Mais c'est par son amour, plus que par sa puissance;
Qu'il règne dans les cœurs.

Sa gloire étale aux yeux ses visibles appas :
Le soin qu'il prend pour nous fait connoître ici bas
Sa prudence profonde :
De la main dont il forme & le foudre & l'éclair,
L'imperceptible appui soutient la terre & l'onde
Dans le milieu des airs.

De la nuit du chaos, quand l'audace des yeux
Ne marquoit point encore dans le vague des lieux
De zénit, ni de zône,
L'immensité de Dieu comprenoit tout en soi,
Et de tout ce grand Tout, Dieu seul étoit le trône,
Le Royaume & le Roi.

On vante son ode au Comte de Bussy de Bourgogne. Elle est toute philosophique. Il invite ce Seigneur à mépriser la vaine gloire & à jouïr de la vie.

Bussy, notre printems s'en va presque expiré,
Il est tems de jouïr du repos assuré,
Où l'âge nous convie.
Fuyons donc ces grandeurs qu'insensés nous suivons,
Et sans penser plus loin, jouissons de la vie
Tandis que nous l'avons.

Que te sert de chercher les tempêtes de Mars,
Pour mourir tout en vie au milieu des hazards
Où la gloire te mène ?
Cette mort qui promet un si digne loyer,
N'est toujours que la mort qu'avecque moins de pei-
L'on trouve en son foyer. &c. (ne

ROUSSEAU.

Apre's Malherbe & Racan, est venu le célèbre Rousseau, qui par la force de ses vers, la beauté de ses rimes, la vigueur de ses pensées, a fait presque oublier nos Anciens, sur-tout à ceux dont la délicatesse s'offense d'un mot suranné. Le vieux Corneil-

neille pouvoit-il tenir contre le jeune Racine ? Rouſſeau eſt, ſans doute, admirable dans ſes vers, ſon ſtyle eſt ſublime & parfaitement ſoutenu, ſes penſées ſe lient bien : il pouſſe ſa verve avec la même force depuis le début juſqu'à la fin : je le veux : mais a-t-il toujours aſſez de ce pliant, de cette ſoupleſſe qui donne la grace & qui fait jouër les membres avec facilité ? L'a-t-il ſouvent ? Sa force n'eſt-elle jamais que de la force ? Pour en juger facilement, qu'on le compare avec les endroits de Quinault qui approchent de l'ode. Qu'on compare l'ode qui commence par ces mots : *J'ai vu mes triſtes journées*, qui eſt, ſans contredit, une de celles où il y a le plus de moëleux, avec le chœur de Racine dans Eſther : *Pleurons & gémiſſons.* C'eſt le même ſentiment qui règne dans l'un & dans l'autre morceau : les deux poètes ont tiré l'un & l'autre, beaucoup de choſes de l'Ecriture ſainte. Il ne ſera point difficile de ſentir ce que nous diſons, & on verra que ſi M. Rouſſeau a eu un grand nombre des parties néceſſaires pour former les grands lyriques ; il y en a quelques-unes qu'il n'a point euës, ou qu'il n'a euës que dans un dégré ordinaire.

QUAND on veut trouver les défauts des grands écrivains, il faut les chercher dans l'excès de la qualité qui fait leur caractère propre. On met toujours trop de ce qui ne coûte rien. Si c'eſt la force qui domine chez eux, ils ſeront quelquefois durs. Si

c'eſt la grandeur, ils ſeront quelquefois outrés & romaneſques. S'ils veulent être fins, délicats, ils ſeront de tems en tems ſubtils & rafinés. Doux, ils ſeront moux, lâches, preſque inſipides. Homère nous a peint cette vérité dans ſes Héros. Leurs caractères ſont dans une vertu; & leurs vices dans l'excès de cette vertu.

NOUS ne citerons de lui aucun morceau, parce qu'il eſt aſſez connu, & que d'ailleurs nous n'avons déjà que trop de citations (a).

VII.

On examine le pſeaume 103 *ſur la création du monde.*

ON ne nous pardonneroit pas de terminer cette partie, ſans avoir donné aucun exemple du lyrique ſacré, qui l'emporte infiniment ſur tous les profanes. David, diſoit S. Jerôme, peut nous tenir lieu de tous les Grecs & de tous les Latins: *David Simonides noſter, Pindarus, Alcæus, Flaccus quoque.* C'eſt là qu'on trouve le beau idéal de l'ode, réaliſé. Le grand, le doux, le triſte, le véhément, tout y eſt dans la plus haute perfection. Que ſeroit-ce ſi nous pouvions le goûter parfaitement, &

(a) ON a les meilleures pièces de cet auteur dans un petit volume élégamment imprimé, chez Deſaint & Saillant, ruë Saint-Jean de Beauvais.

& dans la langue originale, qui eſt la plus énergique de toutes les langues?

Nous aurions placé ici le fameux cantique de Moïſe ſur le paſſage de la Mer rouge, tel que l'a donné M. Rollin, d'après M. Herſan. Le public en eût été mieux ſervi: mais comme il a été examiné ſur les règles de l'Eloquence, nous avons cru qu'il falloit en donner un autre morceau qui fût examiné ſur les règles de la poéſie lyrique.

Le poète ſacré exprime dans le Pſeaume 103 ſon admiration & ſa reconnoiſſance à la vuë des ouvrages de Dieu. Ainſi la matière du poème eſt le ſentiment d'admiration; & l'objet de cette admiration eſt la ſageſſe, la puiſſance & la bonté de Dieu pour le genre humain.

Début.

„ Mon ame, beniſſez le Seigneur. „

Benir, c'eſt louër, célébrer, remercier un bienfaiteur.. David annonce le ſentiment qui l'anime & qu'il va préſenter dans tout ſon cantique. Mais comme ce ſentiment tient aux objets qui le produiſent; il préſente ces objets, pour préſenter en même tems le ſentiment. On va les voir dans les tableaux ſuivans, que nous avons ſé-

1. Benedic anima mea Domino.

séparés exprès, afin qu'on les vît avec plus de facilité & plus de netteté.

Dieu environné de gloire. 1. Tableau. „ QUE votre grandeur a d'éclat ô mon „ Dieu ! Quelle gloire, quelle majesté „ vous environne! Vous êtes entouré de „ lumière comme d'un vêtement.

IL faut que l'imagination s'arrête vis-à-vis de cette peinture, pour en sentir la magnificence. Le prophète voit Dieu avec toute sa gloire : il lui paroit environné de feux & de rayons éclatans: c'est le vêtement qui le couvre.

DAVID aïant fixé d'abord ses yeux sur Dieu même, & voulant parcourir ses ouvrages, devoit commencer par le ciel où brille sur-tout sa gloire: c'est le second tableau.

Le ciel & Dieu qui y regne. 2. Tableau. „ C'EST vous qui avez tendu le ciel com„ me un pavillon, dont les eaux supérieu„ res sont le toît. Vous montez sur les nu„ ées: vous marchez sur les aîles des vents: „ les orages sont vos ministres, & le feu „ brûlant exécute vos ordres.

L'UNIVERS, si on le compare à la gran-

Domine Deus meus, magnificatus es vehementer.

2 Confessionem & decorem induisti, amictus lumine sicut vestimento.

3. Extendens cœlum sicut pellem : qui tegis aquis superiora ejus.

4. Qui ponis nubem ascensum tuum, qui ambulas super pennas ventorum.

grandeur de celui qui l'a créé, n'eſt qu'une tente, qu'il a faite avec la plus grande facilité. Les eaux celeſtes, c'eſt-à-dire, les nuages, ſelon quelques interprètes, forment une voûte immenſe, un plafond de criſtal qui l'embellit. C'eſt la ſignification propre du terme hébreux. C'eſt ſous ce dais ſuperbe que Dieu vole d'un bout à l'autre de l'Univers, & qu'il y promène ſa gloire. Les nuées lui ſervent de chariot: quand il veut deſcendre, il les abbaiſſe; & les vents ſont ſes courſiers, c'eſt ſur *leurs ailes* qu'il marche. Il envoie ſes miniſtres, qui ſont les orages & le feu. Faut-il ſoulever les flots, deſſécher les mers, porter aux climats arides d'abondantes roſées? Les vents partent & obéiſſent. Faut-il dévorer des villes adultères, conſumer des nations rébelles? Le feu deſcend & Dieu eſt vengé.

TENDRE *le ciel* eſt d'une énergie admirable. Il peint la choſe, l'action & la facilité de celui qui agit. *Vous montez* ſur les nuées, comme ſur un char de triomphe. Mais quel char, qui porte Dieu dans le vague des airs! *Marcher ſur les aîles*, pour dire, être traîné par des courſiers aîlés:

5. Qui facis angelos tuos ſpiritus, & miniſtros tuos ignem urentem.

6. Qui fundaſti terram ſuper ſtabilitatem ſuam: non inclinabitur in ſæculum ſæculi.

lés: rien n'eſt plus riche & plus hardi que cette expreſſion.

On a vu le ciel, les airs, les nuées & Dieu qui y regne: c'eſt le trône de Dieu: voyons la terre qui eſt ſon marchepié: *Terre ſcabellum pedum ejus.*

Le globe terreſtre. 3. *Tableau.*

„ Vous avez fondé la terre ſur elle-„ même: les ſiècles ne l'ébranleront ja-„ mais. L'abîme l'environne comme un „ vêtement.

„ Les ondes ſeront fixées ſur les mon-„ tagnes: votre parole menaçante leur „ fera prendre la fuite, la voix de votre „ tonnerre les remplira de crainte. Auſſi-„ tôt s'élèvent les montagnes, & les val-„ lées s'abbaiſſent, dans les lieux que vous „ leur avez marqués. Jamais les eaux ne „ reviendront couvrir la terre: elles ne paſ-„ ſeront point les bornes que vous leur a-„ vez tracées.

Que de traits ſublimes dans ce tableau! La terre en équilibre au milieu des airs, appuyée ſur elle-même. Un poids immenſe qui ſe ſoutient ſeul, ſans appui, & tous les ſiècles ne peuvent l'ébranler. La mer l'environne *comme un vê-*

te-

---

7. Abyſſus, ſicut veſtimentum, amictus ejus: ſuper montes ſtabunt aquæ.

8. Ab increpatione tuâ fugient: à voce tonitrui tui formidabunt.

9. Aſcendunt montes & deſcendunt campi in locum quem fundaſti eis.

tement. Homère a employé la même expression, Ποιηείδης ἐνοσιγάιος.

Les *ondes seront fixées*... C'est un tour poétique, le futur pour le passé. Dans le tems de la création, lorsque tout étoit encore confondu dans le chaos, les eaux couvroient les montagnes: elles y étoient fixées, *stabant*. Elles entendirent la voix ménaçante du Créateur: elles s'enfuirent aussitôt en mugissant. Alors les montagnes levèrent leurs cimes, les vallées s'abbaissèrent, le globe terrestre prit la figure qui lui étoit prescrite: quelle peinture! Les eaux se sont retirées dans le bassin qu'on leur a préparé, elles s'agitent, se gonflent; mais elle n'oseroient passer la ligne tracée par le doigt de Dieu: *Non transgredientur*.

Dans le tableau suvant le prophète se représente les fontaines, les pluies du ciel, la fécondité de la terre.

„ C'est vous qui envoyez les fontaines La terre
„ dans les vallées. Leurs eaux se filtrent arrosée
„ à travers les montagnes. Les bêtes des par les
„ champs viendront s'y abreuver: l'âne eaux. 4.
„ sauvage attend qu'elles coulent pour s'y Tableau.
„ desalterer. Les oiseaux perchés sur leurs
„ bords

10. Terminum posuisti, quem non transgredientur, neque convertèntur operire terram.

11. Qui emittis fontes in convallibus, inter medium montium pertransibunt aquæ.

12. Potabunt omnes bestiæ agri, expectabunt onagri in siti suâ.

„ bords y feront entendre leurs ramages,
„ au milieu des rochers. Vous arroserez
„ les montagnes mêmes par les eaux du
„ ciel. Toute la terre rassassiée de vos
„ bienfaits deviendra féconde.

Le prophète se place dans l'instant de la création. Il voit sourdre les fontaines, au prémier ordre du Créateur: il voit l'animal alteré qui *attend* qu'elles coulent. Cette idée est très-belle, & marque la confiance que les animaux-mêmes ont en celui qui les nourrit. Il y a dans Tibulle une expression à-peu-près semblable, appliquée aux herbes de l'Egypte que le Nil arrose sans le secours des pluies:

Arida nec pluvio supplicat herba Jovi.

L'herbe alterée n'invoque point le Dieu de la pluie.

Les *oiseaux perchés*.... Les bords des rivières sont plantés d'arbres, les oiseaux y font entendre leurs ramages dans les rochers, ce sont des objets placés comme en perspective dans le tableau: il n'est rien de plus gracieux, ni de plus riant.

Vous *arroserez*... C'est l'humidité jointe à une douce chaleur qui dévelope tous les germes de la nature. Les vallées & les plaines sont arrosées par les rivières: que de-

---

13. Rigans montes de superioribus suis, de fructu operum tuorum satiabitur terra.

deviendront les montagnes? Dieu a placé au-dessûs d'elles des reservoirs: les nuages se fondront en pluie pour les desaltérer. Ainsi toute la terre, qui est comme un amas de germes, formé par la sagesse & la puissance du Créateur, sera par-tout féconde. Que produira-t-elle? On va le voir dans le tableau qui suit.

„ Vous produisez l'herbe qui nourrit „ les animaux: les plantes, d'où vous ti„ rez le pain qui soutient l'homme, le vin „ qui charme son cœur, l'huile qui répand „ la joie sur son front. Les arbres des fo„ rêts, les cèdres du Liban qu'il a plantés, „ seront nourris de ses bienfaits. Ce sera là „ que les oiseaux feront leurs nids, qu'on „ verra la race du héron qui en sera le Roi. „ Les cerfs auront leurs retraites sur les „ montagnes, & les hérissons dans les „ rochers.

La condi de la terre. Tablei

On voit avec quel feu & quelle force se fait l'énumération des principales produ-

---

14. Producens fœnum jumentis, & herbam servituti hominum.

15. Ut educas panem de terrâ, & vinum lætificet cor hominis.

16. Ut exhilaret faciem ejus in oleo, & panis cor hominis confirmet.

17. Saturabuntur ligna campi, & cedri Libani quas plantavit: illic passeres nidificabunt.

18. Herodii domus dux est eorum. Montes excelsi cervis: petra refugium herinaceis.

ductions de la terre. On en montre en même tems l'utilité. Tout est clair, précis. Les cedres du Liban, les montagnes, les rochers-mêmes ont leur usage dans l'intention de la nature. Ce sont des demeures préparées pour différentes créatures, qui ont besoin de pareilles retraites.

VOILA' l'homme établi sur la terre, au milieu de tous les biens : il jouït. Mais quel sera l'ordre des tems? L'homme sera-t-il fait à l'image de Dieu, confondu & mêlé avec tous les animaux? Se trouvera-t-il dans la campagne en même tems que l'ours & le lion? Non. Le Créateur a réglé les intervalles & a marqué à chacun ses heures :

a distribution des tems. 6. Tableau.

„ IL a fait la lune pour régler les tems : „ le soleil a connu chaque jour le terme „ de sa course. Vous avez placé les ténèbres : elles ont formé la nuit. Ce sera „ dans ce tems que les bêtes des forêts traverseront les campagnes, que les petits „ des lions demanderont à Dieu leur „ proie, en rugissant. Le soleil a paru : „ déjà elles sont rassemblées & rentrées „ dans leurs demeures. Et l'homme sort „ pour

19. Fecit lunam in tempora; sol cognovit occasum suum.

20. Posuisti tenebras, & facta est nox : in ipsa pertransibunt omnes bestiæ sylvæ, .

21. Catuli leonum rugientes, ut rapiant, & quærant à Deo escam sibi.

„ pour aller reprendre ses travaux jusqu'à
„ la nuit. Dieu, que vos œuvres sont bel-
„ les! Vous avez fait toutes choses avec
„ une souveraine sagesse. La terre est tou-
„ te remplie de vos bienfaits.

Le prophète s'écrie, enchanté d'un si bel ordre. Il a bien paru dans le tableau qu'il vient de faire, qu'il étoit dans l'enthousiasme. Tous les traits en sont sublimes. Le soleil *connoit* le terme de sa course. C'est assez pour lui de le connoitre, il obéit en silence, & marche sans cesse pour s'y rendre.

Il *a placé* les ténèbres.... Il leur a dit, vous serez là, & vous serez appellées *nuit*. Les ténèbres entendent la voix de Dieu, & se rangent à ses ordres. Ce sera quand elles couvriront la terre, lorsque les astres ne fourniront qu'une lumière timide, que les bêtes sauvages *passeront*. Ce dernier mot peint admirablement la course errante de ces animaux qui cherchent leur proie, & qui traversent, comme en fuyant, une campagne que Dieu ne leur a point donnée. Que dirons-nous de ces petits de lions, qui *in-*

22. Ortus est sol & congregati sunt, & in cubiiibus suis collocabuntur.

23. Exibit homo ad opus suum, & ad operationem suam, usque ad vesperam.

24. Quàm magnificata sunt opera tua Domine! omnia in sapientia fecisti: impleta est terra possessione tuâ.

invoquent Dieu, en rugissant, & lui demandent ainsi leur nourriture? Dieu les entend, & il exauce leur prière.

Le soleil a paru .... Quelle différence, si le prophète eût dit: *Le soleil paroit, aussitôt elles se rassemblent.* Mais non, le soleil a paru, déja tout est rentré. *Elles sont rassemblées.* C'est une sorte de peuple qui est dans les forêts. Il a ordre de s'y retirer dès que le soleil paroit; afin de laisser la campagne libre à l'homme, qui est chargé de la cultiver, & qui a droit d'en recueillir les fruits.

JUSQU'ICI on n'a parlé de la mer, qu'en passant, & parce qu'elle tient nécessairement à l'image de la terre, qui a été la matière du troisième tableau. Celui qui suit ne sera que pour elle.

La Mer. 7. *Tableau.* „ Cette mer vaste, immense, de „ combien de poissons n'est-elle pas remplie, de grands & de petits! C'est là „ que passeront les navires, & qu'habiteront ces monstres qui se jouent dans les „ abîmes.

LE

---

25. Hoc mare magnum & spatiosum manibus, illic reptilia quorum non est numerus,

26. Animalia pusilla cum magnis. Illic naves pertransibunt.

27. Draco iste quem formasti ad illudendum ei: omnia à te expectant ut des illis escam in tempore.

Le prophète présente d'abord une éten-
ӗ immense, une mer vaste & profonde.
u-dedans, elle est remplie d'animaux,
y en a d'une grosseur monstrueuse qui se
uent des vagues & des tempêtes. *Draco*
nifie en cet endroit, des monstres, *Le-*
athan.. Le singulier est beaucoup plus
étique que n'eût été le plurier. Sur sa
perficie, on voit passer des vaisseaux: ils
lent: on les voit: un instant après on ne
s voit plus. Cet élément qui sembloit
it pour séparer les peuples, devient un
n de commerce, & sert à rapprocher les
tions les plus éloignées.

La terre, la mer, l'air, tout est rempli
animaux qui ont chaque jour besoin de
urriture. C'est Dieu seul qui la leur
urnit. Il ne fait qu'ouvrir la main ils
nt tous rassassiés: c'est le huitième ta-
eau:

„ Tous attendent de vous leur nour- Dieu
riture, quand le tems est venu. Vous qui
la leur donnerez, & ils la recueilleront; nourrit
vous ne ferez qu'ouvrir la main, & ils tout. 8.
seront remplis de vos bienfaits. *Tableau.*

C'est ainsi que la main qui nourrit les
tits d'un oiseau domestique, s'ouvre, &
sse tomber le grain, qu'ils recueillent a-
vec

28. Dante te illis colligent, aperiente te
num tuam, omnia implebuntur bonitate.

vec avidité. Elle est prête dans l'instant du besoin, *in tempore.*

Tout dépend du Créateur. 9. *Tableau.*

„ Détournez votre visage, ils se troublent ; vous leur ôtez la vie : ils périssent, & rentrent dans leur poussière. Envoyez votre souffle divin, ils renaissent, & la face de la terre est renouvellée.

Il n'est pas possible de peindre avec des traits plus vifs & plus hardis. Tout l'Univers se décompose, se bouleverse, parce que Dieu a détourné de dessus lui ses regards. Tous les animaux reprennent leur poussière: *leur* est plein d'énergie: que de choses dans ce seul mot! on les sent. Et le mot de *poussière!* Il auroit dit leur néant; mais il a voulu laisser à l'imagination un objet, & c'est celui qui est le plus vil, & le plus proche du néant, la poussière. L'esprit de Dieu souffle, tout est ranimé. Où trouvera-t-on des traits si sublimes?

Tous ces tableaux sont fondus dans le sentiment: on sent la joie, l'admiration qui sortent par les tours singuliers, souvent brusqués: quelquefois le prophète parle à Dieu, quelquefois c'est à lui-même, quelquefois c'est

---

29. Avertente autem te faciem, turbabuntur: auferes spiritum eorum & deficient, & in pulverem suum revertentur.

30. Emittes spiritum tuum & creabuntur, & renovabis faciem terræ.

ſt à toute la nature. Ses expreſſions an-
ncent par-tout une imagination étonnée,
e ame ravie, emportée au-deſſus d'elle-
ême. Dans ce qui reſte le ſentiment eſt
us vif encore & moins confondu avec les
ées.

Concluſion.

„ Que la gloire du Seigneur ſoit célé-
brée dans tous les ſiècles! Que le Sei-
gneur s'applaudiſſe lui-même dans ſes
ouvrages! Il regarde la terre, elle fré-
mit de crainte; il touche les montagnes,
elles ſe perdent en fumée. Je célébrerai
la gloire de mon Dieu. Toute ma vie
il ſera l'objet de mes chants. Puiſſent
mes louanges lui être agréables! Il eſt
ma joie & mon bonheur. Périſſent à ja-
mais ceux qui l'offenſent! Qu'ils ſoient
anéantis! O mon ame, béniſſez le Sei-
gneur!

Voi-

---

31. Sit gloria Domini in ſæculum: lætabitur
ominus in operibus ſuis.
32. Qui reſpicit terram & facit eam tremere:
ui tangit montes & fumigant.
33. Cantabo Domino in vita mea: pſallam
eo meo quamdiù ſum.
34. Jucundum ſit ei eloquium meum: ego
rò delectabor in Domino.
35. Deficiant peccatores à terra, & iniqui
ut non ſint: benedic anima mea Domino.

VOILA' la conclusion. C'est le sentiment tout pur. Après avoir parcouru tant de tableaux si sublimes, qui portoient tous au cœur, à-peu-près, la même impression, il devoit éclater d'une façon singulière. Aussi cette fin est-elle pleine de feu, d'écarts, de tours extraordinaires.

ON ne trouve dans aucun des auteurs profanes le sublime qui est dans les cantiques sacrés. Si on en cherche la raison, on verra que c'est parce qu'ils n'avoient pas le même fond dans leur matière, ni le même esprit pour les animer dans la composition. Ils ne chantoient qu'une Religion fausse, un héroïsme mal entendu, des combats dont la gloire étoit chimérique. Dans les hymnes consacrés à la gloire du vrai Dieu, on sent, dans le fond même du sujet, la vraie grandeur puisée dans sa source: ce sont de vraies vertus qu'on admire, & des sentimens solides qu'on exprime. Là, c'est toujours l'homme qui écrit, qui travaille: on sent son effort, & par conséquent sa foiblesse: on sent ses vices, ses préjugés, son ignorance, sa corruption. Ici, c'est l'Esprit de Dieu qui souffle: tout est plein, libre, lumineux, marqué au coin de celui qui se jouoit en formant l'Univers. Quelque grand homme que soit l'écrivain prophane, il n'a qu'une étincelle de ce feu qui embrasoit les Prophètes; qu'une petite portion de cette vertu dont ceux-ci avoient la plénitude: c'est le talent seul qui

qui produit. En un mot qu'Horace & Pindare aient été inſpirés par la nature, à laquelle ils déroboient des traits heureux: David & Moïſe l'ont été par l'Auteur même de la nature, par celui qui a ſeul les prémiers modèles du beau: c'étoit lui qui guidoit leur pinceau, qui leur fourniſſoit les ſujets, les idées, les couleurs, les traits. Eſt-il étonnant qu'ils aient eu ſur les prophanes une ſi grande ſupériorité?

CEPENDANT il y a ici une obſervation à faire. C'eſt que la nature, telle qu'elle exiſte, n'étant que le plan même du Créateur, mis en exécution; & ceux qui n'ont copié que la nature, & ceux qui ont été inſpirés par l'Auteur de la nature, doivent ſe réunir dans le même point: c'eſt la nature qui eſt leur objet. Et les règles de l'imitation ſortant néceſſairement de l'objet imité, il y a eu les mêmes règles, & pour les Auteurs ſacrés, & pour les prophanes. Le genre lyrique veut être grand, riche, ſublime, hardi: il demande des tours ſinguliers, des élans, des traits de feu, des écarts. Il ne veut point d'ordre ſenſible: il évite les détails trop analyſés, les généralités ſcientifiques, les ſubtilités: il lui faut des objets qu'on voie, qu'on touche, qui ſe remuent. Voilà les règles. Les Sacrés & les Prophanes ont dû s'y conformer, pour nous plaire; & ils s'y ſont conformés effectivement. Toute la différence qu'il y a entre eux, c'eſt que les Prophanes ſont reſtés dans la ſphè-

ſphère de l'humanité; au-lieu que David prenant un eſſor ſurnaturel, a été jusques dans le ſein de la Divinité prendre ſes ſujets, & la force qui lui étoit néceſſaire pour les traiter dignement.

Aprè's cela n'eſt-il pas un peu ſingulier qu'on croie ne pouvoir trouver des modèles du beau que dans les Prophanes ? Cela pourroit être juſte, ſi on faiſoit conſiſter le beau dans l'artifice ſeul de l'élocution. Mais s'il conſiſte principalement dans le vrai, & le grand & le décent, où peut-on le trouver mieux que dans l'Ecriture ſainte? Nous devons nous occuper des mots, je le ſais; mais nous en tenir là, c'eſt imiter ceux qui ne s'occupent que de la parure, & qui ne penſent point à la perſonne.

VIII.

De l'Elégie.

Verſibus impariter junctis querimonia primùm:
Poſt etiam incluſa eſt voti ſententia compos.

„ La plainte fut renfermée d'abord dans
„ les diſtiques élégiaques: enſuite on y fit
„ entrer la joie des ſuccès.

Puisque ſelon Horace, & ſelon l'idée qu'en a tout le monde, l'Elégie eſt conſacrée aux mouvemens du cœur, nous plaçons ici comme une dépendance de l'Ode le peu que nous avons à en dire.

Ces deux eſpèces de Poéſie ont la même matière; avec cette ſeule différence que

que l'Ode embraſſe les ſentimens de toutes les eſpèces & de tous les dégrés, & que l'Elégie ſe borne aux ſentimens doux de triſteſſe ou de joie.

Je ne ſais même ſi la joie entre dans l'idée de l'Elégie, telle que nous l'avons aujourd'hui. Si on s'aviſoit de nous dire que quelqu'un auroit fait une élégie ſur ſes heureux ſuccès; l'expreſſion nous paroitroit au moins ſingulière.

Il n'en étoit pas de même chez les Latins; parce que chez eux le nom d'élégie tenoit à la forme du poème auſſi bien qu'au fond des choſes. Ils appelloient poème élégiaque celui qui étoit en vers hexamètres & pentamètres entrelacés. Chez nous, comme il n'y a point de forme particulière pour ce genre de poéſie, on ne le diſtingue guères que par la nature même du ſentiment qui y eſt exprimé.

Peut-etre qu'en cela nous avons mieux fait que les Latins. Pour que leurs vers aient toute la grace qui leur convient, il faut que le ſens ſe termine avec le diſtique, c'eſt-à-dire, au bout de deux vers: ce qui s'accorde aſſez mal avec la douleur, qui n'eſt rien moins que ſymmétrique. L'Elégie doit avoir les cheveux épars: elle doit être négligée, en habit de deuil, triſte: elle gémit, & ſe plaint à-peu-près comme Phèdre dans Racine:

Que ces vains ornemens ; que ces voiles me pésent !
Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,
A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux ?
Tout m'afflige & me nuit.

Voilà le vrai ton & la marche rompuë de l'Elégie.

Il ne nous reste des Elégies grecques que celle qui est dans l'Andromaque d'Euripide. Mais nous avons encore celles de Tibulle, de Properce & d'Ovide, qui ont été célèbres dans ce genre chez les Latins. Tibulle est naturel, doux, élégant. Properce est plus ferme, il est même un peu dur, parce qu'il est trop érudit. Pour ce qui est d'Ovide, on sait que son défaut est d'avoir trop d'esprit, & d'en supposer trop peu à son lecteur. Il dit tout ce qu'on peut dire, & par cette raison il en dit trop.

Il est assez difficile de trouver parmi nous de bonnes Elégies. Elles sont la plupart ou fades & langoureuses, ou trop assaisonnées. Heureusement que ce genre n'est pas fort important pour former le goût des jeunes gens.

On peut rapporter à l'Elégie plusieurs des Eglogues que nous avons citées dans le prémier volume, comme le Tombeau d'Adonis de Bion, la mort de Daphnis de Virgile, l'Iris de Madame Deshoulières, & plusieurs des odes qui se trouvent dans cet Article, sur-tout celle d'Horace sur la mort de Quintilius, & celle de Malherbe à Du Perrier.

QUA-

QUATRIÈME SECTION,

De la Poésie Didactique.

ON a vu jusqu'ici la Poésie régner dans la fiction comme dans son domaine. Uniquement occupée de plaire & de toucher, elle ne travailloit que sur les actions & les passions humaines ; & pour en faire des tableaux plus intéressans, elle choisissoit les traits selon ses caprices, & en faisoit un tout artificiel, qui n'avoit qu'une vérité d'imitation.

ELLE change d'objet dans la Poésie didactique. Elle se propose d'instruire, de tracer les loix de la raison, du bon sens, de guider les arts, d'orner & d'embellir la vérité, sans lui faire rien perdre de ses droits. Ce genre est une sorte d'usurpation que la poésie a faite sur la prose.

LE fonds naturel de celle-ci est l'instruction. Comme elle est plus libre dans ses expressions & dans ses tours, & qu'elle n'a point la contrainte de l'harmonie poétique, il lui est plus aisé de rendre nettement les idées, & par conséquent de les faire passer telles qu'elles sont, dans l'esprit de ceux qu'on instruit. Aussi les récits de l'Histoire, les Sciences les Arts, sont-ils traités en prose. La raison en est simple : quand il s'agit d'un service

important, on en prend le moyen le plus sûr & le plus facile; & ce moyen, en fait d'instruction, est sans contredit la prose.

CEPENDANT, comme il s'est trouvé des hommes qui réunissoient en même tems & les connoissances, & le talent de faire des vers, ils ont entrepris de joindre dans leurs ouvrages ce qui étoit joint dans leur personne, & de revêtir de l'expresion & de l'harmonie de la poésie, des matières qui étoient de pure doctrine. C'est de-là que sont venus *les Ouvrages & les Jours* d'Hésiode, *les Sentences* de Théognide *la Thérapeutique* de Nicandre, *la Chasse* & *la Pêche* d'Oppien, & pour parler des Latins, les poèmes de Lucrèce *sur la Nature*, *les Géorgiques* de Virgile, *la Pharsale* de Lucain & quelques autres.

MAIS dans tous ces ouvrages il n'y a de poétique que la forme. La matière étoit faite; il ne s'agissoit que de la revêtir. Ce n'est point la fiction qui a fourni les choses selon les règles de l'imitation, c'est la verité même. Aussi l'imitation ne porte-t-elle ses règles que sur l'expression. C'est pourquoi le poème didactique en général peut se définir; *La vérité mise en vers;* & par opposition, l'autre espèce de poésie: *La fiction mise en vers.* Voilà les deux extrémités, le didactique pur, & le poétique pur.

ENTRE ces deux extrêmes il y a une infini-

finité de milieux, dans lesquels la fiction & la vérité se mêlent & s'entr'aident mutuellement; & les ouvrages qui s'y trouvent renfermés sont poétiques, ou didactiques, plus ou moins, à proportion qu'il y a plus ou moins de fiction ou de vérité. Il n'y a presque point de fiction pure, même dans les poèmes proprement dits; & réciproquement il n'y a presque point de vérité sans quelque mélange de fiction dans les poèmes didactiques. Il y en a même quelquefois dans la prose. Les interlocuteurs des dialogues de Platon, ceux des livres philosophiques de Ciceron sont feints; & le caractère soutenu de leur élocution est de soi poétique. Il en est de même des discours dont Tite-Live a embelli son Histoire. Ils ne sont guères plus vrais que ceux de Junon ou d'Enée dans le poème de Virgile. Il n'y a entre eux de différence qu'en ce que Tite-Live a tiré les siens de faits historiques; au-lieu que Virgile les a tirés d'une histoire fabuleuse. Ils sont les uns & les autres également de la façon de l'écrivain.

NOUS comprenons dans le genre didactique la Satire, l'Epitre en vers, l'Epigramme & les autres petits poèmes où il s'agit moins de fiction que d'enfermer dans des rimes une pensée fine, un trait mordant, un sentiment gracieux.

MAIS pour proceder avec ordre, nous traiterons d'abord du Poème didactique pro-

prement dit ; ensuite de la Satire, & en troisième lieu de l'Epigramme.

ARTICLE PRÉMIER.

DU POËME DIDACTIQUE.

NOUS l'avons défini ci-dessus: c'est la vérité mise en vers. Nous allons en marquer les espèces, & en tracer les règles en peu de mots.

I.

Différentes espèces de Poèmes didactiques.

LA Poésie didactique a autant d'espèces que la vérité a de genres. Il y a des poèmes qui n'exposent que des actions & des évènemens réels, & tels qu'ils sont arrivés, dans l'ordre naturel, sans en arranger les parties selon les règles du goût, sans s'élever plus haut que les causes naturelles. On peut les nommer Poèmes historiques. Tels sont les 50 Livres de Nonnus sur la vie & les exploits de Bachus, la Pharsale de Lucain, la Guerre punique de Silius Italicus, & quelques autres.

IL y en a qui consistent dans l'établissement de principes, soit de physique, soit de morale, soit de métaphysique. On y raisonne: on y cite des autorités, des exemples:

ples: on tire des conſéquences. On peut les appeller poèmes philoſophiques. Tel eſt l'ouvrage de Lucrèce.

Enfin il y en a qui ne contiennent que des obſervations qui ont rapport à la pratique, que des préceptes pour régler quelque opération dont le ſuccès a beſoin d'être aſſuré par des précautions. On les nomme ſimplement Poèmes didactiques. Telles ſont les Géorgiques de Virgile, & l'Art poétique d'Horace, celui de Boileau, &c.

Ces trois eſpèces de poèmes ne ſont point tellement ſéparées qu'elles ne ſe prêtent quelquefois un ſecours mutuel. Les Sciences & les Arts ſont frères & ſœurs; c'eſt un principe qu'on ne ſauroit trop répéter dans cette matière. Leurs biens ſont communs entre eux, & ils prennent par-tout ce qui peut leur convenir. Ainſi dans le poème philoſophique il entre quelquefois des faits hiſtoriques & des obſervations tirées des arts. Pareillement dans les poèmes hiſtoriques & didactiques, il entre ſouvent des raiſonnemens & des principes. Mais ces emprunts ne conſtituent pas le fond du genre. Ils n'y viennent que comme auxiliaires, ou quelquefois comme délaſſemens, parce que la variété eſt le repos de l'eſprit. Quand l'eſprit eſt las d'un genre, d'une couleur, on lui en offre une autre qui exerce une autre faculté, & qui donne à celle qui étoit fatiguée le tems de réparer ſes forces.

Il y a plus : car quelles libertés ne se donnent pas les poètes ? quelquefois ils se laissent emporter au gré de leur imagination; & las de la vérité, qui semble leur faire porter le joug, ils prennent l'essor, s'abandonnent à la fiction, & jouïssent de tous les droits du génie. Alors ils cessent d'être historiens, philosophes, artistes. Ils ne sont plus que poètes. Ainsi Virgile cesse d'être agriculteur, quand il raconte les fables d'Aristée & d'Orphée. Il quitte la vérité pour le vraisemblable, il est maître & créateur de sa matière. Ce qui pourtant n'empêche pas que la totalité de son poème ne soit dans le genre didactique. Son épisode est dans son poème ce qu'une statuë est dans une maison, c'est-à-dire, un morceau de pur ornement dans un édifice fait pour l'usage.

Les poèmes didactiques ont, comme tous les ouvrages, dès qu'il sont achevés & finis, un commencement, un milieu & une fin. On propose le sujet, on le traite, on l'achève. Les poèmes historiques ont des actions & des passions & des acteurs, aussi bien que les poèmes de fiction. Mais les poèmes philosophiques & ceux de pratique n'en ont point. Ceux-là échauffent le cœur, ceux-ci éclairent l'esprit, ou dirigent les facultés qui agissent. Voilà à-peu-près ce que nous avions à dire sur la matière du Poème didactique. Venons à la forme.

II.

II.

Forme de la Poésie didactique.

LES Muses savent tout, non seulement ce qui est, mais encore ce qui peut être, sur la terre, dans les enfers, dans le ciel, dans tous les espaces soit réels, soit possibles. Par conséquent, si les poètes, quand ils ont voulu feindre des choses qui n'étoient pas, ont pû les mettre dans la bouche des Muses, pour leur donner par-là plus de crédit; ils ont pû, à plus forte raison, y mettre les choses vraies & réelles, & leur faire dicter des vers, soit sur les sciences, soit sur l'histoire, soit sur la manière d'élever & de perfectionner les Arts. C'est là-dessus qu'est fondée la forme poétique qui constituë le poème didactique, ou de doctrine.

IL a toujours été permis à tout auteur de choisir la forme de son ouvrage. Et loin de lui faire un crime d'employer quelque tour adroit pour rendre le sujet qu'il traite plus agréable, on lui en fait gré, quand il soutient le ton qu'il a pris, & qu'il est fidèle à son plan. C'est pour cela qu'on a obligation à Platon d'avoir mis en forme dramatique les dissertations qu'il a faites sur la philosophie, & d'avoir fait e héros de ses dialogues un homme tel que Socrate, dont le nom, quoiqu'emprunté, donne un nouveau poids à ses discours. Ciceron a employé la même ruse dans ses ouvrages philoso-

losophiques, où il fait parler tantôt Crassus, tantôt Caton, ou quelque autre Romain célèbre. Et l'un & l'autre ils ont eu soin de les faire parler selon leur caractère connu par l'histoire; c'est le précepte d'Horace, *Famam sequere.*

Les Poètes didactiques n'ont pas jugé à propos de faire parler de simples mortels. Ils ont invoqué des Divinités. Et comme ils se sont supposé exaucés, ils ont parlé en hommes inspirés, & à-peu-près comme ils s'imaginoient que les Dieux l'auroient fait. C'est sur cette supposition que sont fondées toutes les règles du Poème didactique quant à la forme.

Ces règles sont les unes générales, les autres particulières.

III.

Règles générales de la Poésie didactique.

1°. Les Poètes didactiques cachent l'ordre jusqu'à un certain point. Ils semblent se laisser aller à leur génie, & suivre la matière telle qu'elle se présente, sans s'embarrasser de la conduire par une sorte de méthode qui avoueroit l'art. Ils évitent tout ce qui auroit l'air compassé & mesuré. Ils ne mettront cependant point la mort d'un héros avant sa naissance, ni la vendange avant l'été. Le desordre qu'ils se permettent, n'est que dans les petites parties, où il paroit un effet de la négligence & de l'ou-

l'oubli plutôt que de l'ignorance. Dans les grandes, ils ſuivent néceſſairement l'ordre naturel.

2°. LA ſeconde règle eſt une ſuite de la prémière. En vertu du droit que ſe donnent les poètes, de traiter les matières en écrivains libres & ſupérieurs, ils mêlent dans leurs ouvrages des choſes étrangères à leur ſujet, qui n'y tiennent que par occaſion, & cela, pour avoir le moyen de montrer leur érudition, leur ſupériorité, leur commerce avec les Muſes. Tels ſont les épiſodes d'Ariſtée & d'Orphée, les métamorphoſes de quelque Nymphe en Souci, en Rivière, en Rocher.

3°. LA troiſième regarde l'expreſſion. Ils s'arrogent tous les priviléges du ſtyle poétique. Ils chargent les idées en prenant des termes métaphoriques, au lieu des termes propres, en y ajoutant des idées acceſſoires par les épithètes qui fortifient, augmentent, modifient les idées principales. Ils emploient des tours hardis, des conſtructions licentieuſes, des figures de mots & de penſées qu'ils placent d'une façon ſingulière. Ils ſèment des traits d'une érudition détournée & peu commune. Enfin ils prennent tous les moyens qu'ils imaginent être propres à perſuader à leurs lecteurs que c'eſt une intelligence plus qu'humaine qui leur parle, afin d'étonner par-là leur eſprit & de maîtriſer leur attention.

L'ART poétique d'Horace quoiqu'écrit

dans le ton de la plus grande simplicité, n'est pas contre le principe que nous venons d'établir. Ce principe est que le poème didactique doit être d'un ton convenable, & au genre qu'on traite, & à la personne qu'on suppose qui le traite. Si c'est un Dieu, il le traitera en Dieu; si c'est Socrate, ce sera un philosophe plein d'esprit, de raison & de sel; si c'est Caton, ce sera un citoyen sensé, ferme dans ses sentimens pour la vertu. Mais si c'est Horace qui écrit lui-même une lettre, en son nom, à quelqu'un de ses amis, il n'aura que le ton le plus simple, & ne s'élevera qu'avec sa matière. Ainsi la simplicité d'Horace ne fait rien contre le ton soutenu des Géorgiques de Virgile, ni contre celui de Vida, ni même contre celui de Boileau. Car quoique ce dernier n'ait point fait d'invocation, cependant comme ce n'est point une Lettre, & qu'il commence d'un ton élevé, il est censé inspiré en vertu de la coûtume établie, & de l'idée où l'on est que les poètes sont les interprètes des Dieux.

IV.

Règles particulières.

OUTRE les règles générales de la Poésie didactique, il y a quelques observations particulières par rapport à chaque espèce.

LE Poème historique a le droit de marquer plus vivement les traits, de les faire plus

ıs hardis, plus lumineux. Les objets y nt montrés avec plus de détail, on les voit, en quelque ſorte. C'eſt une Divité qui eſt cenſée peindre. Elle voit tout ıs obſcurité, ſans confuſion; & ſon pinau le rend de même. Il lui eſt aiſé de monter aux cauſes, d'en développer les ſorts: quelquefois même elle s'élève jus'aux cauſes ſurnaturelles. Tite-Live rantant la Guerre Punique en a montré les ènemens dans le récit, & les cauſes poli|ues dans les diſcours qu'il fait tenir à ſes teurs. Mais il a dû reſter toujours dans ; bornes des connoiſſances naturelles: parqu'il n'étoit qu'hiſtorien. Silius Italicus, i eſt poète, raconte de même que le fait ite-Live; mais il peint par-tout: il tâche ujours de montrer les objets eux-mêmes; -lieu que l'hiſtorien ſe contente ſouvent en parler, de les déſigner.

Le Poème philoſophique doit tendre r-tout à la lumière. Le but des Sciens eſt d'éclairer. Ainſi la méthode doit être plus ſenſible que dans les autres poèes; & il eſt moins permis d'y jetter des greſſions, qui empêcheroient de ſuivre le du raiſonnement. Par la même raiſon il aura moins de figures vives, & d'expresons poétiques; à moins qu'elles ne conurent à la clarté, en donnant du corps x penſées: car autrement, il y auroit de petiteſſe à ſacrifier la netteté & la précion à l'éclat d'un beau mot. Auſſi Lucrè-

parmi eux qu'on avoit choisi le maître, le gouverneur, le nourricier de Bachus, qui étoit le Dieu du spectacle. Les jeunes étoient faits pour égayer la scène par des plaisanteries, des traits piquans, quelquefois par des bouffonneries & des grossiéretés. Ces poèmes avoient un ton de poésie qui leur étoit propre ; & les acteurs avoient aussi leurs gestes, leur déclamation, leurs danses, leurs parures, qui n'étoient ni celles de la tragédie, ni celles de la comédie (*a*). Il ne nous reste de ce genre de drame que le Cyclope d'Euripide.

CHEZ les Romains, la prémière poésie, si elle méritoit ce nom, fut ce qu'ils appellèrent Satire, *Satura :* car nous ne parlons point des metres saturniens, qui n'étoient que de la prose terminée, ni des fescennins, qui n'étoient que des dialogues faits avec quelque symmétrie.

CE furent les Toscans qui apportérent la Satire à Rome ; & elle n'étoit autre chose alors qu'une sorte de chanson en dialogue, dont tout le mérite consistoit dans la force & la vivacité des réparties. On les nomma Satires, parce que, dit-on, le mot latin *Satura*, signifiant un bassin dans lequel on offroit aux Dieux toutes sortes de fruits à la fois, & sans les distinguer, il parut qu'il pourroit convenir, dans le sens figuré,

(*a*) Voyez l'Art poétique d'Horace ci-après, vers 218. jusqu'à 248.

guré, à des ouvrages où tout étoit mêlé, entassé, ſans ordre, ſans régularité, ſoit pour le fonds, ſoit pour la forme.

LIVIUS Andronicus, qui étoit Grec d'origine, aïant donné à Rome des ſpectacles en règle, la Satire changea de forme & de nom. Elle prit quelque choſe du dramatique, & paroiſſant ſur le théatre, ſoit avant, ſoit après la grande pièce, quelquefois même au milieu, on l'appella *iſode*, pièce d'entrée, εἰσόδιον; ou exode, pièce de ſortie, ἐξόδιον; ou pièce d'entre-acte, ἔμβολον. Voilà quelles furent les deux prémières formes de la Satire chez les Romains.

ELLE reprit ſon prémier nom ſous Ennius & Pacuvius, qui parurent quelque tems après Andronicus. Mais elle le reprit à cauſe du mélange des formes, qui fut très-ſenſible dans Ennius; puiſqu'il employoit toutes ſortes de vers, ſans diſtinction, & ſans s'embarraſſer de les faire ſymmétriſer entre eux, comme on voit qu'ils ſymmétriſent dans les odes d'Horace.

TERENTIUS Varron fut encore plus hardi qu'Ennius, dans la ſatire qu'il intitula *Menipée*, à cauſe de ſa reſſemblance avec celle de Menippe Cynique grec. Il fit un mélange de vers & de proſe; & par conſéquent il eut droit, plus que perſonne de nommer ſon ouvrage Satire, en faiſant tomber la ſignification du mot ſur la forme.

ENFIN arriva Lucilius qui fixa l'état de

la

la Satire, & la présenta telle que nous l'ont donné Horace, Perse, Juvenal, & telle que nous la connoissons aujourd'hui. Et alors la signification du mot Satire ne tomba que sur le mélange des choses, & non sur celui des formes. On les nomma Satires, parce qu'elles sont réellement un amas confus d'invectives contre les hommes, contre leurs désirs, leurs craintes, leurs emportemens, leurs folles joies, leurs intrigues.

Quidquid agunt homines, votum, timor, ira, voluptas,
Gaudia, discursus, nostri est Farrago *libelli.* Juv. Sat. 1.

II.

Définition de la Satire.

On peut donc définir la Satire une espèce de poème dans lequel on attaque directement les vices des hommes.

Je dis une espèce de poème; après ce que nous avons dit sur la poésie didactique, il est évident que la Satire n'est qu'un discours mis en vers: c'est un portrait, & non un tableau.

Mais pour lever tous les doutes, examinons ce qu'on entend par un vrai Poème.

Si on donne ce nom à tout ce qui est en vers, il est évident que la Satire est poème. Mais tout le monde sait que cette partie ne suffit pas: Tite-Live mis en vers ne seroit toujours qu'une histoire.

S'il

S'IL ſuffit pour être poème qu'un ouvrage ait certaine chaleur, plus ou moins vive; la Satire ſera poème encore. Tous les auteurs ſatiriques ont du feu. Mais tous les diſcours d'éloquence ſeront auſſi de la poéſie.

ENFIN ſi on exige que le fond des choſes ſoit poétique, c'eſt-à-dire, créé, feint, imaginé par le poète, ou en tout, ou du moins en partie; la Satire alors n'eſt pas poème, au moins de la manière dont le ſont l'apologue, l'églogue, la comédie, la tragédie, l'épopée.

SELON Horace, pour être poète il faut trois parties: un génie fécond & heureux, *ingenium cui ſit*, c'eſt ce génie qui fournit les choſes, qui crée les êtres poétiques, les corps. Enſuite il faut une ame preſque divine, un ſouffle qui anime ces êtres, qui leur donne la vie, *cui mens divinior*; & enfin une élocution poétique, qui doit être toujours élevée, & ſupérieure à l'expreſſion ordinaire proſaïque, *atque os magna ſonaturum*. Qu'on faſſe l'application de ces trois qualités au genre dont nous parlons, on y trouvera quelques morceaux à qui elles pourront convenir toutes trois. Telles feront, par exemple, la troiſième & la quatrième de Juvenal. Mais la plupart des autres ne ſeront poéſie, que pour avoir paſſé par la bouche d'un poète: dans celle d'un orateur

ce

ce n'eût été que de la proſe.

Nous avons ajouté que ſon objet étoit d'attaquer les vices des hommes directement. C'eſt une des différences de la Satire avec la comédie. Celle-ci attaque les vices, mais obliquement & de côté. Elle montre aux hommes des portraits généraux, dont les traits ſont empruntés de différens modèles; c'eſt au ſpectateur à prendre la leçon lui-même, & à s'inſtruire, s'il le juge à propos. La Satire au contraire va droit à l'homme. Elle dit: c'eſt vous: c'eſt Criſpin, un monſtre dont les vices ne ſont rachetés par aucune vertu.

III.

Deux ſortes de Satires.

Comme il y a deux ſortes de vices, les uns plus graves, les autres moins: il y a auſſi deux ſortes de Satires, l'une qui tient de la tragédie: *Grande Sophoclæo carmen bacchatur hiatu*: c'eſt celle de Juvenal. L'autre eſt celle d'Horace, qui tient de la Comédie: *admiſſus circum præcordia ludit.*

Il y a des Satires où le fiel eſt dominant, *fel*: dans d'autres c'eſt l'aigreur, *acetum*: dans d'autres il n'y a que le ſel, *ſal.* Mais il y a le ſel qui aiſſaiſonne, le ſel qui pique, le ſel qui cuit.

Le fiel vient de la haine, de la mauvaiſe humeur, de l'injuſtice: l'aigreur vient de

la haine ſeulement & de l'humeur. Quelefois l'humeur & la haine ſont envelop-s ; & c'eſt l'aigre-doux.

Le ſel qui aſſaiſonne ne domine point, ôte ſeulement la fadeur, & plait à tout monde ; il eſt d'un eſprit délicat. Le ſel quant domine & perce, il marque la lignité. Le cuiſant fait une douleur vive, faut être méchant pour l'employer. Il y encore le fer qui brûle, qui emporte la èce avec eſcarre, & c'eſt fureur, uauté, inhumanité. On verra des exples de toutes ces eſpèces de traits ſaiques.

Il n'eſt pas difficile après cette analyſe, dire quel eſt l'eſprit qui anime ordinaiment le ſatirique. Ce n'eſt point celui un philoſophe, qui, ſans ſortir de ſa tranilité, peint les charmes de la vertu, & difformité du vice. C'eſt n'eſt point lui d'un orateur, qui, échauffé d'un beau le, veut réformer les hommes & les mener au bien. Ce n'eſt pas celui d'un ète, qui ne ſonge qu'à ſe faire admirer, excitant la terreur & la pitié. Ce n'eſt s encore celui d'un miſantrope noir, qui it le genre humain, & qui le hait trop ur vouloir le rendre meilleur. Ce n'eſt un Héraclite qui pleure ſur nos maux, un Démocrite qui s'en moque. Qu'eſt-donc ?

Il ſemble que dans le cœur du ſatirique, y ait un certain germe de cruauté enve-

lop-

loppé, qui ſe couvre de l'intérêt de la vertu pour avoir le plaiſir de déchirer, au moins, le vice. Il entre dans ce ſentiment, de la vertu & de la méchanceté, de la haine pour le vice &c, au moins, du mépris pour les hommes, du déſir de ſe venger, & une ſorte de dépit de ne pouvoir le faire que par des paroles; & ſi par hazard les ſatires rendoient meilleurs les hommes, il ſemble que tout ce que pourroit faire alors le ſatirique, ce ſeroit de n'en être pas fâché. Nous ne conſidérons ici l'idée de la ſatire qu'en général, & telle qu'elle paroit reſulter des ouvrages qui ont le caractère ſatirique de la façon la plus marquée.

C'EST même cet eſprit qui eſt une des principales différences qu'il y a entre la Satire & la Critique. Celle-ci n'a pour objet que de conſerver pures les idées du bon & du vrai dans les ouvrages d'eſprit & de goût, ſans aucun rapport à l'auteur, ſans toucher ni à ſes talens, ni à rien de ce qui lui eſt perſonnel. La Satire au contraire cherche à piquer l'homme même, & ſi elle enveloppe le trait dans un tour ingénieux, c'eſt pour procurer au lecteur le plaiſir de paroitre n'approuver que l'eſprit.

QUOIQUE ces ſortes d'ouvrages ſoient d'un caractère condamnable, on peut cependant les lire avec beaucoup de profit. Ils ſont le contrepoiſon des ouvrages où règne la molleſſe. On y trouve des princi-

pes excellens pour les mœurs, des peintures frappantes, qui réveillent. On y rencontre de ces avis durs, dont nous avons besoin quelquefois, & dont nous ne pouvons guères être redevables qu'à des gens fâchés contre nous. Mais en les lisant, il faut être sur ses gardes, & se préserver de l'esprit contagieux du poète, qui nous rendroit méchans, & nous feroit perdre une vertu, à laquelle tient notre bonheur, & celui des autres dans la société.

I V.

La forme de la Satire.

La forme de la Satire est assez indifférente par elle-même. Tantôt elle est épique, tantôt dramatique, le plus souvent elle est didactique. Quelquefois elle porte le nom de discours, quelquefois celui d'épitre. Toutes ces formes ne sont rien au fond. C'est toujours Satire, dès que c'est l'esprit d'invectives qui l'a dicté. Lucilius s'est servi quelquefois du vers jambique. Mais Horace aïant toujours employé l'hexamètre, on s'est fixé à cette espèce de vers. Juvenal & Perse n'en ont point employé d'autres ; & nos Satiriques François ne se sont servis que de l'alexandrin.

V.

Caractères des Poètes satiriques.

LUCILIUS.

CAJUS Lucilius né à Aurunce ville d'Italie, d'une famille illustre, tourna son talent poétique du côté de la Satire. Comme sa conduite étoit fort régulière, & qu'il aimoit, par tempérament, la décence & l'ordre, il se déclara l'ennemi des vices. Il déchira impitoyablement, entre autres, un certain Lupus, & un nommé Mutius, *genuinum fregit in illis.* Il avoit composé plus de trente livres de satires, dont il ne nous reste que quelques fragmens. Mais à en juger par ce qu'en dit Horace, c'est une perte que nous ne devons pas fort regretter. Son style étoit diffus, lâche, ses vers durs: c'étoit une eau bourbeuse qui couloit, ou même qui ne couloit pas, comme dit Jules Scaliger. Il est vrai que Quintilien en a jugé plus favorablement. Il lui trouvoit une érudition merveilleuse, de la hardiesse, de l'amertume, & même assez de sel. Mais Horace devoit être d'autant plus attentif à le bien juger, qu'il travailloit dans le même genre; que souvent on le comparoit lui-même avec ce poète; & qu'il y avoit un certain nombre de Savans qui, soit par amour de l'antique, soit pour se distinguer, soit en haine de leurs contemporains, le mettoient au-dessus de tous les

les autres poètes. Si Horace eût voulu être injuste, il étoit trop fin & trop prudent, pour l'être en pareil cas. Et ce qu'il dit de Lucilius est d'autant plus vraisemblable, que ce poète vivoit dans le tems même où les Lettres ne faisoient que de naître en Italie. La facilité prodigieuse qu'il avoit n'étant point réglée, devoit nécessairement le jetter dans le défaut qu'Horace lui reproche. Ce n'étoit que du génie tout pur, & un gros feu plein de fumée.

HORACE.

HORACE profita de l'avantage qu'il avoit d'être né dans le plus beau siècle des Lettres latines. Il montra la Satire avec toutes les graces qu'elle pouvoit recevoir, & ne l'assaisonna qu'autant qu'il le falloit pour plaire aux délicats, & rendre méprisables les méchans & les sots.

SA Satire ne présente guères que les sentimens d'un philosophe poli, qui voit avec peine les travers des hommes, & qui quelquefois s'en divertit. Elle n'offre le plus souvent que des portraits généraux de la vie humaine. Et si de tems en tems elle donne des détails particuliers, c'est moins pour offenser qui que ce soit, que pour égayer la matière, & mettre, ainsi que nous l'avons dit, la morale en action. Les noms sont presque toujours feints. S'il y en a de vrais, ce ne sont jamais que des noms décriés, & de gens qui n'avoient

plus de droit à leur réputation. En un mot le génie qui animoit Horace n'étoit ni méchant, ni misantrope; mais ami délicat du vrai, du bon, prenant les hommes tels qu'ils étoient, & les croyant plus souvent dignes de compassion ou de risée que de haine.

Le titre qu'il avoit donné à ses satires & à ses épîtres, marque assez ce caractère. Il les avoit nommé *Sermones*, Discours, Entretiens, Réflexions faites avec des amis sur la vie & les caractères des hommes. Il y a même plusieurs Savans qui ont rétabli ce titre comme plus conforme à l'esprit du poète, & à la manière dont il présente les sujets qu'il traite. Son style est simple, léger, vif, toujours modéré & paisible; & s'il corrige un sot, un faquin, un avare; à peine le trait peut-il déplaire à celui même qui en est frappé.

Il y a des gens qui mettent la poésie de son style, & la versification de ses satires au niveau de celle de Virgile. Le ton en est bien différent. Mais dans le simple, ils prétendent qu'il n'y a rien de mieux fait, ni de plus fini. On y sent par-tout l'aisance & la délicatesse d'un homme de Cour, qui est toujours le maître de sa matière, & qui la réduit au point qu'il juge à propos, sans lui ôter rien de sa dignité. Il dit les plus belles choses, comme les autres disent les plus communes, & n'a de négligences que ce qu'il en faut pour avoir plus de graces.

PER-

PERSE.

APRE'S Horace vint Aulus Persius Flaccus, qui nâquit à Volaterre ville d'Etrurie, d'une maison noble, & alliée aux plus grands de Rome. Il étoit d'un caractère assez doux, & d'une tendresse pour ses parens, qu'on citoit pour exemple. Il mourut âgé de trente ans, la huitième année du règne de Néron. Il y a dans les satires qu'il nous a laissées des sentimens nobles. Son style est chaud, mais obscurci par des allégories souvent recherchées, par des ellipses fréquentes, par des métaphores trop hardies.

Perse en ses vers obscurs, mais serrés & pressans,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.

QUOIQU'IL ait tâché d'être l'imitateur d'Horace, cependant il a une séve toute différente. Il est plus fort, plus vif, mais il a moins de graces. Ces deux qualités ne manquent guères de prendre l'une sur l'autre. Voici comme il parle à un jeune homme élevé trop mollement:

" QUE vous êtes à plaindre! vous le „ serez plus encore dans la suite. Voilà „ donc où nous en sommes réduits! Que „ ne demandez-vous qu'on vous traite „ comme les petits de colombes, qu'on „ vous appâte, qu'on vous serve comme „ les enfans des Princes? Fâchez-vous con„ tre vôtre nourrice, & dites que vous ne „ dormirez point à ses chansons.

„ PUIS-JE travailler avec cette plume?

 „ Hé!

„ Hé! qui croyez-vous tromper? pour-
„ quoi ces vaines excuses? C'est à vos
„ propres dépens que vous jouez. Le tems
„ précieux s'écoule. Vous serez méprisé
„ des honnêtes gens. Le vase de terre,
„ quand il est mal cuit, rend un mauvais
„ son, qui annonce le défaut. Vous êtes
„ à présent une terre molle: il faut, il faut
„ vous donner la forme, & se hâter tan-
„ dis que la rouë tourne (*).

„ MAIS, direz-vous, j'ai assez de bien
„ j'a

Ex Satira 3.

O miser! inque dies ultrà miser. Huccine rerum
Venimus! at cur non potius, teneroque columbo
Et similis regum pueris, pappare minutum
Poscis, & iratus mammæ lallare recusas?
An tali studeam calamo? Cui verba? quid istas
Succinis ambages? tibi luditur: effluis amens (*a*):
Contemnere: sonat vitium percussa, malignè
Respondet viridi non cocta fidelia (*b*) limo.
Udum & molle lutum es, nunc nunc properandus, & acri
Fingendus sine fine rota. Sed rure paterno

(*a*) *Effluis amens.* Vous languissez dans la mollesse: vous y dépérissez peu-à-peu, comme une cire qui se fond.

(*) Allégorie tirée des vases d'argile: lorsque la masse de terre est sur la rouë, il faut que le pottier se hâte de lui donner le tour & la grandeur qu'il se propose, avant que la rouë s'arrête. Le vase qui seroit figuré à deux reprises, & après s'être un peu séché, en seroit moins parfait.

„ j'ai des rentes, une maiſon, des meu-
„ bles. A quoi bon s'inquiéter? Il y aura
„ toûjours ſur ma table dequoi pour mes
„ Dieux.

„ VOILA' donc ce qui vous raſſure.
„ Faut-il s'enfler tant, parce qu'on eſt le
„ millième de ſa race, & qu'on ſaluë un
„ Cenſeur dont on eſt parent? Allez en
„ faire accroire aux ſots. Pour moi, je
„ vous connois à fond. N'avez-vous pas
„ de honte de vivre comme le débauché
„ Natta? Mais lui encore, il eſt excuſa-
„ ble. Il ne ſent plus ſon état (*): il ne
„ ſait ce qu'il perd. Plongé dans l'abîme,
„ il ne reparoit jamais au-deſſus de l'eau.
„ Père tout-puiſſant, quand vous voudrez
„ punir les plus cruëls tirans, dans ces ac-
„ cès

Eſt tibi far modicum, purum & ſine labe ſalinum.
Quid metuas! cultrixque foci ſecura patella eſt.
Hoc ſatis? An deceat pulmonem rumpere ventis,
Stemmate quod Tuſco ramum milleſime (*c*) ducis,
Cenſoremve tuum vel quod trabeate ſalutas?
Ad populum phaleras (*d*). Ego te intus, & in cute novi.
Non pudet ad morem diſcincti vivere Nattæ?
Sed [illegible] hic vitio, & fibris increvit opimum

(*b*) *Fidelia*, nom ſubſtantif.

(*c*) *Milleſime*, eſt un vocatif pour un nominatif.

(*) Il y a dans le tetex, la graiſſe, qui eſt inſenſible, couvre toutes ſes fibres.

(*d*) *Phaleræ*, ſont des caparaſſons de chevaux, que le peuple voit avec étonnement & admiration.

E 2

„ cès furieux où la soif du sang les dévore, „ qu'ils voient la vertu, & qu'ils séchent „ de douleur de l'avoir abandonnée. L'airain du taureau de Sicile (*) rendit-il „ jamais des sons plus douloureux ? Le „ glaive suspendu aux plafonds dorés, „ causa-t-il plus de troubles au flatteur „ ceint du diadême (†)? Hélas! nous nous „ jet-

---

Pingue, caret culpa: nescit quid perdat: & alto
Demersus summa rursus non bullit in unda.
Magne pater divûm, sævos punire tyrannos
Haud alia ratione velis, cum dira libido
Moverit ingenium ferventi tincta veneno:
Virtutem videant, intabescantque relictâ.

(*) C'est celui de Phalaris Roi d'Agrigente ville de Sicile, le plus cruel des tirans. Un nommé Perille, pour servir sa cruauté, inventa une machine d'airain en forme de taureau, qu'on enflammoit: & les malheureux qu'on y renfermoit, jettoient des cris qui ressembloient à des mugissemens. Ce fut l'inventeur même qui en fit l'essai, il y fut mis le prémier, & Phalaris lui-même eut son tour. Ses peuples las de ses cruautés, se soulevèrent contre lui & lui rendirent une partie des maux qu'il leur avoit faits.

(†) C'est Democlès, flatteur outré de Denys le tiran. Pour lui faire sentir [illegible] la condition des [illegible] n'étoit pas aussi heureuse qu'elle le paroissoit, Denys le fit revêtir de pourpre & ceindre du diadême, & le fit asseoir à une table magnifiquement servie. Mais il fit pendre directe-

„ jettons dans des précipices; s'écrie alors
„ le malheureux, quand il eſt livré à ces
„ tortures ſécrettes, qu'il n'oſe confier
„ même à ſon épouſe.

VOICI un autre morceau qui eſt plus philoſophique encore : c'eſt ſur l'eſclavage des paſſions.

„ IL faut être libre, mais d'une liberté
„ différente de celle qui fait un Publius
„ dans la tribu Veline, & qui lui donne
„ droit de recevoir une petite meſure de
„ mauvais grain. Inſenſés ! vous croyez
„ qu'un tour de pirouette (*) fait un
„ Ro-

Anne magis Siculi gemuerunt æra juvenci,
Et magis auratis pendens laquearibus enſis
Purpureas ſubter cervices terruit ? Imus,
Imus præcipites, quam ſi tibi dicat, & intus
Palleat infelix, quod proxima neſciat uxor ?

Ex Satira 5.

Libertate opus eſt : non hac, ut quisque Velinâ (a)

rectement ſur ſa tête un glaive, qui n'étoit attaché que par un crin; pour lui faire entendre qu'une tranquille médiocrité vaut mieux que l'élévation qui eſt ſujette à mille dangers.

(*) C'étoit une des manières d'affranchir les eſclaves. Quelquefois c'étoit un ſoufflet? quelquefois un coup d'une baguette, qu'on nommoit en latin *vindicta.*

(a) *Velina*, c'eſt le nom d'une tribu. Quand un eſclave étoit affranchi, on l'incorporoit dans quelqu'une de ces tri-

„ Romain? ... Mais, dites-vous, qu'est-
„ ce qu'être libre? N'est-ce pas vivre
„ comme on veut? Or je vis comme je veux.
„ Ne suis-je pas plus libre que Brutus?
„ Mauvaise conséquence, dira un Stoï-
„ cien. ... Le pouvoir du Préteur ne va
„ pas jusqu'à donner à un sot l'art de se
„ conduire dans les circonstances délica-
„ tes, & de faire un bon usage de tous
„ les momens de la vie... Etes-vous mo-
„ deré dans vos désirs, content de peu,
„ complaisant pour vos amis? savez-vous
„ ouvrir & fermer vos greniers en tems &
„ lieu,

Publius emeruit, scabiosum tesserulâ (*b*) far
Possidet. Heu steriles veri, quibus una Quiritem
Vertigo facit. . . . . . .
An quisquam est alius liber, nisi ducere vitam
Cui licet, ut voluit? licet, ut volo, vivere: non sum
Liberior Bruto? Mendose colligis, inquit
Stoïcus hîc, aurem mordaci lotus aceto.
Non prætoris erat stultis dare tenuia rerum
Officia, atque usûm rapidæ permittere vitæ.
Es modicus voti, presso lare, dulcis amicis?
Jam nunc astringas, jam nunc granaria laxes:
Inque luto fixum possis transcendere nummum;
Nec glutto sorbere salivam Mercurialem (*c*)?

tribus qui formoient le peuple Romain: chacun avoit la sienne.

(*b*) *Tesserula.* Il y avoit des distributions de froment qui se faisoient au peuple. Pour le recevoir il falloit avoir une espèce de billet du chef de la tribu, c'étoit une preuve qu'on étoit citoyen.

(*c*) Mercure, étoit le Dieu du gain & du commerce.

„ lieu, & paſſer ſur une piéce d'argent
„ clouée au pavé, ſans avoir envie de la ra-
„ maſſer ? Si vous avez tout cela, vous
„ êtes, j'y conſens, libre & ſage, graces
„ à Jupiter & au Préteur. Mais ſi après
„ avoir été vicieux comme nous, vous
„ êtes toujours le même au fond, & que
„ vous n'aïez changé que les dehors ; je
„ me dédis, & je vous remets dans vos
„ chaînes... Ne connoiſſez-vous de maî-
„ tres que ceux dont le Préteur affranchit?
„ *Porte mes frottoirs au bain de Criſpin.*
„ S'il crie: *Hâte-toi coquin.* Que ce maî-
„ tre eſt dur !

„ Vous n'avez point de maître au-de-
„ hors qui vous gourmande, qui vous
„ preſſe: mais ſi vous en avez au-dedans
„ de vous-même, dans votre cœur; êtes-
„ vous moins eſclave que celui qui porte
„ les frottoirs, crainte des étrivières ? Le
„ matin, vous dormez profondément (*):
„ Lève-toi, dit l'avarice. Ah! un mo-
ment:

: **Hæc mea ſunt, teneo, cum vere dixeris; eſto
Liberque ac ſapiens, Prætoribus ac Jove dextro.
Sin tu cum fueris noſtræ paulo ante farinæ,
Pelliculam veterem retines & fronte politus
Aſtutam vapido ſervas ſub pectore vulpem:
Quæ dederam ſupra repeto, funemque reduco.
An dominum ignoras, niſi quem vindicta relaxat?
I puer, & ſtrigiles Criſpini ad balnea defer.**

(*) On fait comme | endroit.
Deſpréaux a imité cet

„ ment: lève-toi, te dis-je; je ne puis:
„ il n'importe, lève-toi. Pour quoi faire
„ après tout? Pour t'embarquer: vas cher-
„ cher dans le royaume de Pont des pois-
„ sons, des peaux de castor, de l'ébène,
„ de l'encens, des vins de Cô: fais des
„ échanges, jure: .... mais Jupiter le
„ saura. Que tu es sot! tu ne seras jamais
„ qu'un gueux, si tu t'embarrasses de Jupi-
„ ter. Déjà vos esclaves portent le vin au
„ vaisseau. Vous allez vous embarquer,
„ rien ne vous arrête. Vous allez traver-
„ ser les mers. Mais l'amour du plaisir
„ vous retient. Où vas-tu, insensé? Que
„ veux-tu? Quelle fureur te transporte?
„ un seau de cigue ne pourroit éteindre
„ le feu qui te brûle. Quoi tu t'en iras,
„ couvert de gros canevas, t'asseoir sur un
„ banc

Si increpuit, Cessas nugator? servitium acre.
Te nihil impellit, nec quicquam extrinsecus intrat
Quod nervos agitet; sed si intus, & jecore ægro
Nascantur domini, qui tu impunitior exis,
Atque hic, quem ad strigiles scutica & metus egit
herilis?
Mane piger stertis: surge, inquit avaritia: eja.
Surge: negas: instat; surge inquit. Non queo: surge,
Eu quid agam? rogitas? saperdas advehe Ponto,
Castoreum, stupas, hebenum, thus, lubrica Coa:
Tolle recens, primus piper è sitiente camelo,
Verte aliquid, jura. Sed Jupiter audiet: eheu!
Varo, regustatum digito terebrare salinum
Contentus perages, si vivere cum Jove tendis.
Jam pueris pellem succinctus & œnophorum aptas.
Ocyus ad navem: nil obstat, quin trabe vasta

» banc avec les matelots, boire du vin
» déteſtable, dans une cruche au large ven-
» tre, qui ne ſentira que la poix & le gou-
» dron. Pourquoi ? Pour que tes écus
» qui te rapportoient cinq pour cent, t'en
» rapportent le double ? Va, va, crois-
» moi, prends du bon tems, divertiſſons-
» nous : on ne vit que quand on ſe diver-
» tit. Demain tu ne ſeras plus que cendre
» & pouſſière, on ne parlera plus de toi.
» Songe à la mort, & au tems qui s'en-
» fuit : le moment où je te parle, n'eſt
» déjà plus. Hé-bien que ferez-vous ? Le-
» quel des deux partis prendrez-vous ?
» Vous voilà entre deux objets qui vous
» commandent. Il faut vous ſoumettre à
» ces deux maîtres, & leur obéir tour à
» tour.

Nous avons paſſé quelques vers qui con-

Ægeum rapias, niſi ſolers luxuria ante
Seductum moneat : Quo deinde inſane ruis ? quo ?
Quid tibi vis ? calido ſub pectore maſcula bilis
Intumuit, quam non extinxerit urna cicutæ.
Tun' mare tranſilias ? tibi torta cannabe fulto,
Cœna ſit in tranſtro, Vejetanumque rubellum
Exhalet vapida læſum pice ſeſſilis obba ?
Quid petis ? ut nummi, quos hic quincunce modeſto
Nutrieras, pergant avidos ſudare deunces ?
Indulge genio, carpamus dulcia, noſtrum eſt
Quod vivis : cinis & manes & fabula fies :
Vive memor leti : fugit hora : hoc quod loquor inde eſt.
En quid agis ? duplici in diverſum ſcinderis hamo :
Hunccine, an hunc ſequeris ? ſubeas alternus oportet
Ancipiti obſequio dominos : alternus oberres.

contenoient des allusions, des allégories, des détails qui auroient paru longs dans la traduction. Perse ménage les mots. Cependant il y a quelquefois des longueurs & des circuits qu'il pourroit épargner à ses lecteurs. On voit par cet échantillon, que ce poète est très-grave & très-sérieux. Il est même un peu triste; & soit la vigueur de son caractère, soit le zèle qu'il a pour la vertu, il semble qu'il entre dans sa philosophie un peu d'aigreur & d'animosité contre ceux qu'il attaque.

JUVENAL.

Juvenal élevé dans les cris de l'Ecole,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités
Etincellent pourtant de sublimes beautés:
Soit que sur un écrit arrivé de Caprée,
Il brise de Séjan la statuë adorée,
Soit qu'il fasse au Conseil courir les Sénateurs,
D'un tiran soupçonneux pâles adulateurs...
Ses écrits pleins de feu par-tout brillent aux yeux.
Despr. Art. Poét.

PERSE a peut-être plus de vigueur qu'Horace; mais, en comparaison de Juvenal, il est presque froid. Celui-ci est brûlant: l'hyperbole est sa figure favorite. Il avoit une force de génie extraordinaire, & une bile qui, seule, auroit presque suffi pour le rendre poète. Il vint au monde à Aquin ville d'Italie. Il passa la prémière partie de sa vie à écrire des déclamations. Flatté par le succès de quelques vers qu'il avoit faits contre un certain Paris pantomime,

me, il crut reconnoitre qu'il étoit appellé au genre ſatirique. Il s'y livra tout entier, & en remplit les fonctions avec tant de zèle, qu'il obtint à la fin un emploi militaire, qui, ſous apparence de grace, l'exila au fond de l'Egypte. Ce fut là qu'il eut le tems de s'ennuyer, & de déclamer contre les torts de la fortune, & contre l'abus que les Grands faiſoient de leur puiſſance. Selon Jules Scaliger, il eſt le prince des poètes ſatiriques : ſes vers valent beaucoup mieux que ceux d'Horace : apparemment parce qu'ils ſont plus forts : *ardet*, *inſtat*, *jugulat.*

SON début annonce aſſez ſon eſprit & ſon caractère.

„ ECOUTERAI-JE toujours ? Ne ré-
„ pliquerai-je jamais ? Il y a ſi long tems
„ que l'enroué Codrus me fait mourir avec
„ ſa Théſeïde (*). Ce ſera donc impu-
„ né-

Ex Satira I.

Semper ego auditor tantum ? nunquamne reponam?
Vexatus toties rauci Théſeidé Codri ?

(*) La Théſeïde étoit un poème dont Theſée étoit le héros. Codrus, poète obſcur, qui l'avoit compoſé, le récita tant de fois qu'il en étoit devenu enroué. Il y avoit à Rome des aſſemblées chez certains particuliers qui prêtoient leur maiſon aux poètes pour y réciter leurs vers.

„ nément que l'un m'aura récité ses plat-
„ tes comédies (a), un autre ses tragé-
„ dies larmoyantes ? L'immense Téléphe
„ (b) m'aura enlevé un jour entier, aussi-
„ bien que l'Oreste (c) qui remplit des
„ volumes, & qui ne finit point ? Nous
„ ne sommes plus sous la férule. N'épar-
„ gnons point le papier : c'est une sotise.
„ On

Impune ergo mihi recitaverit ille togatas,
Hic elegos ? impune diem consumpserit ingens
Telephus ? aut summi plena jam margine libri
Scriptus, & in tergo, nec dum finitus Orestes ?

(a) Plattes Comédies, & Tragédies larmoyantes. Il faut traduire les Satires d'une manière satirique, c'est-à-dire, en tournant les phrases selon l'esprit de la Satire. Juvenal n'a dit que deux mots, *Togatas & Elegos*. Ces deux mots signifient, l'un, une Comédie dans les mœurs Romaines, & l'autre simplement des Elégies. Mais si c'eût été de bonnes Comédies ou de bonnes Elégies, Juvenal n'en auroit pas été aussi fâché qu'il le paroit. C'est pour cela que nous avons traduit selon l'esprit plutôt que selon la lettre.

(b) Téléphe étoit Roi de Mysie, fils d'Hercule & d'Augé. C'étoit le sujet d'une tragédie.

(c) Oreste étoit fils d'Agamemnon & de Clitemnestre. Il tua sa mere pour venger la mort de son père. Son histoire est une de celles qui ont le plus fourni à la scène tragique : *Scenis agitatus Orestes*. Virg.

„ On rencontre par-tout tant de poètes,
„ qu'il ne peut manquer d'être mal em-
„ ployé.

CE qui a déterminé Juvenal à embrasser le genre satirique n'est pas seulement le nombre des mauvais poètes : raison pourtant, qui pouvoit suffire. Il a pris les armes, à cause de l'excès où sont portés tous les vices. Le desordre est affreux dans toutes les conditions. On jouë tout son bien : on vole : on pille : on se ruine en habits, en bâtimens, en repas : on se tuë de débauche : on assassine, on empoisonne. Le crime est la seule chose qui soit recompensée : il triomphe par-tout, & la vertu gémit.

„ COMMETTEZ des crimes qui méri-
„ tent l'exil ou la prison : si vous voulez
„ devenir homme d'importance. On louë
„ la probité, & elle meurt de faim. C'est
„ aux scélérats que sont dûs les beaux jar-
„ dins, les charges, les beaux meubles,
„ l'argenterie cizelée, & qui présente des
„ chevreaux en relief.... Tous les vices
„ sont

Et nos ergo manum ferulæ subduximus. ...
. . . . . Stulta est clementia, cum tot ubique
Vatibus occurras, perituræ parcere chartæ.
Aude aliquid brevibus Gyaris(a) & carcere dignum,
Si vis esse aliquis. Probitas laudatur & alget.
Criminibus debent hortos, prætoria, mensas,
Argentum vetus, & stantem extra pocula caprum. ...
Nil erit ulteriùs quod nostris moribus addat

(a) Gyare petite isle, ou plutôt rocher, dans la mer Egée.

„ ſont montés à leur comble, je défie la
„ poſtérité d'y rien ajouter. La ſatire
„ peut prendre l'eſſor & aller à toutes
„ voiles....

„ QU'IL y ait des Manes, un Enfer, de
„ noires grenouilles dans le marais Sty-
„ gien, & que tant de milliers d'ames
„ paſſent dans la même barque; c'eſt ce
„ qu'à peine croient les enfans, excepté
„ ceux qui ne paient pas au bain. Mais
„ vous, qui êtes ſage, croyez-le. De quel-
„ le horreur ſont ſaiſis Curius (*), les deux
„ Sci-

Poſteritas: eadém cupient, facientque minores.
Omne in præcipiti vitium ſtetit. Utere velis:
Totos pande ſinus. ...

Ex Satira 2.

Eſſe aliquos Manes, & ſubterranea regna,
Et contum & Stygio ranas in gurgite nigras,
Atque una tranſire vadum tot millia cymba,
Nec pueri credunt, niſi qui nondum ære lavantur.
Sed tu vera puta. Curius quid ſentit, & ambo
Scipiadæ? quid Fabricius, Maneſque Camilli?
Quid Cremeræ legio, & Cannis conſumpta juventus,
Tot bellorum animæ, quoties hinc talis ad illos
Umbra venit? cuperent luſtrari, ſi qua darentur
Sulfura cum tædis, & ſi foret humida laurus.

(*) Curius: c'eſt celui qui triompha des Samnites, des Sabins, des Lucaniens, qui chaſſa Pyrrhus de l'Italie: celui à qui les Samnites offrirent de l'or, qu'il refuſa, en leur diſant qu'il aimoit mieux commander à ceux qui avoient de l'or que de l'avoir lui-même.

„ Scipions (*), Fabricius (†)? que pen-
„ sent l'Ombre de Camille, la Légion de
„ Crémère (§), cette brave jeunesse qui
„ se sacrifia à la journée de Cannes (**),
„ toutes ces ames guerrières, que pensent-
„ elles quand elles voient arriver ces om-
„ bres souillées de crimes? Elle se purifie-
„ roient, si elles avoient du feu, du souf-
„ fre & du laurier, (††).

CEUX mêmes qui ont les dehors vertueux ne sont pas exemts de corruption. Ces

---

Ex Satira 2.

Ultra Sauromatas fugere hinc libet, & glacialem Oceanum, quoties aliquid de moribus audent

(*) Les deux Scipions que Virgile appelle *duo fulmina belli.* L'un Publius Cornelius qui vainquit Annibal & fut surnommé l'Africain; l'autre Lucius Cornelius qui défit Antiochus Roi de Syrie, & fut nommé l'Asiatique.

(†) Fabricius & Camillus étoient des Romains célèbres par leur intégrité & leur frugalité.

(§) La Légion qui fut taillée en pièces auprès de la rivière Créméra étoit composée de trois cens nobles, tous de la même famille, on les nommoit *Fabiens.* ils s'étoient chargés seuls de la guerre contre les Veïens.

(**) Cannes, bourgade dans la Pouille, renduë célèbre par la défaite des Romains, qui y perdirent plus de 40000 hommes.

(††) C'etoit ainsi qu'on se purifioit des souillures qu'on avoit contractées.

Ces visages plâtrés, cet air sombre, ces discours socratiques n'en imposent qu'aux sots:

„ Je séche de dépit quand je les entends „ moraliser. Je voudrois être au-delà des „ Sarmates & de la mer glaciale. On di- „ roit des Curius, & ce sont des Bacchan- „ tes dans leurs orgies. Prémièrement ils „ sont tous ignorans, quoique tout soit „ plein chez eux de bustes & de livres. Le „ plus savant est celui qui a un bel Ari- „ stote, ou un Cléante précieux sur son bu- „ reau. Mais ne vous fiez pas aux appa- „ rences.

Tous ces endroits sont d'une vivacité extrême, le poète est en fureur. Il est de même par-tout; & s'il rit quelquefois, c'est un ris cruel, insultant.

La quatrième satire présente les traits les plus mordans, & l'invective la plus animée. Il en veut à l'Empereur Domitien; & pour aller jusqu'à lui, comme par dégrés, il présente d'abord un de ses favoris, nommé Crispin, qui d'esclave étoit devenu chevalier Romain. Il commence:

„ Voi-

Qui Curios simulant, & Bacchanalia vivunt.
Indocti primum: quanquam plena omnia gypso
Chrysippi invenias. Nam perfectissimus horum est,
Si quis Aristotelem, similem, vel Pittacon emit,
Et jubet archetypos pluteum servare Cleanthas.
Fronti nulla fides....

„ VOICI encore Crifpin : il paroitra fouvent fur la fcène : c'eft un monftre qui n'a aucune vertu pour racheter fes vices. Il eft toujours languiffant : il n'y a que le feu de la débauche qui le ranime. Que lui fert de fatiguer des mulets dans fes portiques immenfes, de fe faire traîner dans fes parcs, à l'ombre; d'avoir tant d'arpens de terrain auprès de la place publique, tant de maifons qu'il a achetées? Un méchant ne fauroit être heureux: moins encore un infame corrupteur, un facrilége qui....

CE n'eft plus ici la fatire d'Horace qui idine avec enjouëment, ni celle de Perfe i argumente: c'eft la fatire armée d'un iive, & qui frémit de rage. L'énumé-:ion qu'il fait des biens de Crifpin eft ur montrer l'excès de fa fortune, & le ndre odieux. Un efclave qui eft venu à ome, à piés nuds, couvert de canne-s, fe fait promener dans fes porti-es, &c. Raffurons-nous pourtant: le poè-

---

Ex Satira 4.

Ecce iterum Crifpinus, & eft mihi fæpe vocandus
Ad partes, monftrum nulla virtute redemptum
A vitiis: æger, folaque libidine fortis.
Quid refert igitur quantis jumenta fatiget
Porticibus, quanta nemorum vectetur in umbra,
ugera quot vicina foro, quas emerit ædes?
Nemo malus felix. Minime, corruptor, & idem
nceftus. ....
ied nunc de factis levioribus: & tamen alter

poëte ne veut point parler de se
faits, il ne parlera cette fois que de
telles.

„ CEPENDANT si un autre eût
„ même chose que lui, le censeur l'
„ puni. Mais ce qui auroit deshono
„ gens de bien, ne pouvoit que fair
„ neur à Crispin. Que voulez-vous
„ un homme dont la personne est p
„ fame, plus affreuse, que tous les
„ ensemble.

„ IL a acheté un barbeau six mille
„ ces.... six mille! un poisson! l
„ cheur auroit coûté moins que le p
„ Il auroit eu pour ce prix une bell
„ en province.

„ QUE pouvoit faire l'Empereur
„ (*); puisqu'un de ses bouffons

Si fecisset idem, caderet sub judice morum.
Nam quod turpe bonis, Titio, Sejoque, dec
Crispinum. Quid agas, cum dira & fœdior
Crimine persona est? Mullum sex millibus
Hoc precium squammæ! potuit fortasse mi
Piscator, quam piscis emi. Provincia tanti

(*) Flavius Domitien fils de Vespasien, frère de Titus, surnommé les délices du genre humain, auquel il succéda. Ce fut un des plus cruels Empereurs Romains, mais d'une cruauté réfléchie & rafinée. Il par un certain nus Intendant mitilla, & par officiers de la co ne trouvèrent d'autres moye assurer leur pro

„ à la fois tant de ſeſterces, qui n'euſſent „ fait qu'un petit plat ſur ſa table, quand „ elle étoit médiocrement ſervie ?

„ Déesse du Pinde, je vous invoque. „ Arrêtons - nous ici. Il ne s'agit pas de „ feindre, tout eſt vrai. Chaſtes vierges, „ racontez, & payez moi de vous avoir „ donné une ſi belle qualité.

Cette invocation eſt ſatirique, pour faire entendre qu'il a beſoin d'un ſecours ſurnaturel pour peindre Domitien.

„ Lorsque le dernier des Flavius ache- „ voit de déchirer l'Univers expirant, & „ que Rome gémiſſoit ſous la tyrannie du „ chauve Néron.

Voila' la date: un autre auroit dit ſous l'empire de Domitien. Il le ſurnomme malignement Néron pour peindre d'un ſeul mot ſa cruauté. Il l'appelle *chauve* : c'étoit un reproche injurieux dans ce tems-là.

„ Il tomba dans les filets un turbot „ d'une grandeur prodigieuſe.

Spa-

Vendit agros: ſed majores Apulia vendit.
Quales tunc epulas ipſum glutiſſe putemus
Induperatorem ; cum tot ſeſtertia, partem
Exiguam, & modicæ ſumptam de margine cœnæ
Purpureus magni ructaret ſcurra Palati ?
Incipe Calliope, licet hic conſidere : non eſt
Cantandum, res vera agitur : narrate, puellæ
Pierides : proſit mihi vos dixiſſe puellas.
Cum jam ſemianimum laceraret Flavius orbem
Ultimus, & calvo ſerviret Roma Neroni ;
Incidit Adriaci ſpatium admirabile rhombi.

SPATIUM *admirabile*, eſt un tour ſemblable au *colli longitudinem* de Phèdre. On voit l'étenduë de la choſe plutôt que la choſe même.

LE Peſcheur vient au château d'Albanum où étoit l'Empereur : les portes à deux battans s'ouvrent d'elles-mêmes : il entre, & fait ſon compliment :

„ RECEVEZ, dit le Picentin, un poiſ-
„ ſon trop beau pour la table d'un particu-
„ lier. Qu'on ſe divertiſſe aujourd'hui.
„ Hâtez-vous de vomir ce que vous avez
„ dans l'eſtomac (*), pour faire place
„ à un turbot réſervé pour votre ſiècle.
„ C'eſt lui-même qui a voulu être pris.
„ Quoi de plus groſſier! Cependant il go-
„ boit la flatterie. Il n'y a point de ſotiſe
„ qu'on ne puiſſe faire accroire à un hom-
„ me,

.... Tunc Picens : Accipe, dixit,
Privatis majora focis, genialis agatur
Iſte dies, propera ſtomachum laxare ſaginis,
Et tua ſervatum conſume in ſæcula rhombum.
Ipſe capi voluit. Quid apertius ? & tamen illi
Surgebant criſtæ : nihil eſt, quod credere de ſe
Non poſſit, cum laudatur dis æqua poteſtas.
Sed deerat piſci patinæ menſura : vocantur

(*) La débauche étoit portée ſi loin dans ce tems là, qu'on vomiſſoit pour manger : on ſe faiſoit un eſtomac neuf afin d'avoir un appétit ſtrident, *rabidam facturus orexim*. Et Senèque ; *vomunt ut edant, edunt ut vomant*.

„ me, quand il eſt auſſi puiſſant que les „ Dieux.

„ MAIS il n'y a point de vaſe aſſez lar- „ ge pour le faire cuire. On aſſemble les „ Seigneurs, qui déplaiſoient tous au ti- „ ran, & dont les pâles viſages annon- „ çoient les déplaiſirs mortels qui tiennent „ à l'amitié des Grands.

„ UN Liburnien crie : Arrivez, Meſ- „ ſieurs, l'Empereur eſt aſſis. Pégaſe ſaiſit „ ſa robe & ſe hâte d'arriver. On l'avoit „ fait nouvellement fermier de la ville. „ Car les Gouverneurs étoient - ils alors „ autre choſe que des fermiers ? C'étoit „ un homme vertueux, excellent juriſcon- „ ſulte, mais qui croyoit qu'il falloit ſe „ prêter dans ces tems durs, & que la „ Juſtice devoit être deſarmée. Parut en- „ ſuite l'agréable vieillard Criſpus, dont „ les mœurs étoient ſi douces, le carac- „ tère ſi aimable, l'éloquence ſi perſua- „ ſive. Quel ami plus utile pour un mor- „ tel

Ergo in concilium proceres, quos oderat ille,
In quorum facie miſeræ magnæque ſedebat
Pallor amicitiæ. Primus, clamante Liburno,
Currite, jam ſedit, rapta properabat abolla
Pegaſus, attonitæ poſitus modo villicus urbi.
An ne aliud tunc præfecti ? quorum optimus atque
Interpres legum ſanctiſſimus : omnia quanquam
Temporibus diris tractanda putabat inermi
Juſtitiâ. Venit & Criſpi jucunda ſenectus,
Cujus erant mores qualis facundia, mite
Ingenium. Maria, ac terras, populoſque regenti
Quis comes utilior, ſi clade, & peſte ſub illa

„ tel chargé de gouverner la mer, la terre,
„ tous les peuples, si sous ce fléau, sous
„ cette peste publique, il eût été permis de
„ blâmer la cruauté & de donner un bon
„ conseil? Mais quoi de plus violent que
„ l'oreille d'un tyran, avec qui un ami ris-
„ quoit sa vie, en parlant de la pluie ou
„ du beau tems? Il ne se roidit jamais con-
„ tre le torrent & il n'étoit pas assez ci-
„ toyen pour dire librement sa pensée &
„ sacrifier sa vie à la vérité....

„ MONTANUS y vint aussi, avec son
„ gros ventre; & Crispin, qui exhaloit au-
„ tant d'odeurs que deux cadavres embau-
„ més; & Pompée qui, par ses calomnies
„ sécrettes, faisoit égorger les gens.... Et
„ cet autre (*), qui gardoit ses entrailles
„ pour les vautours du Danube, & qui
„ avoit

Sævitiam damnare, & honestum afferre liceret
Consilium? sed quid violentius aure tyranni,
Cum quo de pluviis, aut æstibus, aut nimboso
Vere locuturi fatum pendebat amici?
Ille igitur nunquam direxit brachia contra
Torrentem: nec civis erat, qui libera posset
Verba animi proferre, & vitam impendere vero.
Montani quoque venter adest abdomine tardus;
Et matutino sudans Crispinus amomo,
Quantum vix redolent duo funera: sævior illo

(*) C'est Cornélius Fuscus qui fut chargé de la guerre contre les Daces. Il n'avoit jamais vu d'armée, il n'avoit nulle idée de la guerre. Aussi le succès répondit à la capacité du Général.

„ avoit appris le métier de la guerre, dans
„ un château de plaiſance. Veïenton ne
„ le cède pas aux autres : tel qu'un en-
„ thouſiaſte inſpiré par Bellone, il pro-
„ phétiſe; Et voilà, dit-il, un préſage
„ certain d'une victoire brillante. Vous
„ prendrez quelque Roi. Peut-être qu'Ar-
„ viragus (*) ſera renverſé de ſon trô-
„ ne. C'eſt une bête étrangère: voyez-
„ vous ces pointes hériſſées ſur le dos? Il
„ ne manquoit à Veïenton que de dire l'â-
„ ge du turbot & de quel païs il étoit.
„ HE' bien, que penſez-vous? Faudra-
„ t-il le couper? Qu'on ſe garde bien de
„ lui faire un tel affront. Qu'on faſſe un
„ vaſe de terre, profond, ſpacieux, & dont
„ le bord ſoit comme un petit mur. Vîte
„ un

Pompeius tenui jugulos aperire ſuſurro;
Et, qui vulturibus ſervabat viſcera Dacis,
Fuſcus, marmorea meditatus prælia villa.
Non cedit Veiento, ſed ut fanaticus œſtro
Percuſſus, Bellona, tuo divinat: & ingens
Omen habes, inquit, magni clarique triumphi:
Regem aliquem capies: aut de temone Britanno
Excidet Arviragus: peregrina eſt bellua, cernis
Erectas in terga ſudes? hoc defuit unum
Fabricio, patriam ut rhombi memoraret, & annos.
Quidnam igitur cenſes? conciditur? abſit ab illo
Dedecus hoc, Montanus ait: teſta alta paretur,
Quæ tenui muro ſpatioſum colligat orbem.
Debetur magnus patinæ, ſubituſque Prometheus.
Argillam, atque rotam citius properate: ſed ex hoc
Tempore jam, Cæſar, figuli tua caſtra ſequantur.

(*) C'étoit un Roi de la grande Bretagne.

„ un Prométhée (*), de l'argile & une „ rouë. Mais dorénavant, César, il fau„ dra que les potiers vous ſuivent à „ l'armée.

„ CET avis, digne de ſon auteur, l'em„ porta..... On ſe lève, on renvoie le „ Conſeil, que ce grand Prince avoit aſ„ ſemblé à la hâte; & où on étoit venu „ tremblant, comme s'il ſe fût agi des „ Gètes ou des Sicambres (†): ou que „ quelques couriers importans fuſſent ar„ rivés de diverſes parties du monde. Et „ plut aux Dieux qu'il eût employé à ces „ bagatelles le tems qu'il donnoit à ſa cru„ auté, lorſqu'il enlevoit à la ville ſes tê„ tes les plus illuſtres, ſans que perſonne „ oſât

Vicit digna viro ſententia. ...
Surgitur, & miſſo proceres exire jubentur
Concilio, quos Albanam dux magnus in arcem
Traxerat attonitos, & feſtinare coactos.
Tanquam de Cattis aliquid, torviſque Sicambris
Dicturus: tanquam diverſis partibus orbis
Anxia præcipiti veniſſet epiſtola penna.
Atque utinam his potius nugis tota ille dediſſet

(*) Celui qui forma l'homme avec de l'argile, & qui déroba le feu du ciel pour l'animer, c'eſt par ſynecdoche: pour dire un potier habile.

(†) Les Getes étoient des Scythes qui habitoient ſur les côtes ſeptentrionales de la Mer noire. Les Sicambres étoient un peuple d'Allemagne, qui répond à peu-près à la Weſtphalie & à la Gueldre d'aujourd'hui.

„ osât les venger ! Mais il périt à son „ tour quand il eut commencé à se faire „ craindre des artisans. Ce fut là que le meur- „ trier, l'assassin des Lamias (*) trouva „ sa perte.

ON voit dans ce morceau, toute la force, tout le fiel, toute l'aigreur de la satire. Ce ton se soutient par-tout dans l'auteur: ce n'est pas assez pour lui de peindre, il grave à traits profonds, il brûle avec le fer.

L'ENDROIT de la Satire 10. où il brise la statuë de Séjan (†) est un des plus beaux morceaux. Il y raille amèrement l'ambition de ce ministre & la sotise du peuple de Rome qui ne juge que sur les apparences. Il s'agit de prouver dans cette satire que les hommes sont insensés dans leurs désirs, & que souvent ils portent la peine

---

Tempora sævitiæ, claras quibus abstulit urbi
Illustresque animas impunè, & vindica nullo ?
Sed periit, postquam cerdonibus esse timendus
Cæperat: hoc nocuit Lamiarum cæde madenti.

(*) Les Lamias, une partie pour le tout. Après avoir fait périr tous les Grands de Rome, dont aucun n'avoit eu le courage de se vanger, il voulut faire éprouver sa cruauté aux Romains d'une moindre condition; mais il y trouva sa perte.

(†) Séjan, ministre de l'Empereur Tibère, qui voulut règner à la place de son maître: ses desseins furent découverts, & il fut puni.

ne de leurs ſuccès. Après en avoir cité plusieurs exemples, il vient à celui de Séjan qui avoit trouvé ſa perte dans ſa propre élévation.

„ Il y en a qui périſſent par l'excès „ d'un pouvoir, qui eſt toujours en butte „ à l'envie : une tirade de titres brillans „ les fait tomber dans le précipice. On „ abbat les ſtatuës: on les traîne avec des „ cordes : on briſe à coup de hache les „ rouës des chars de triomphe & les jambes des chevaux qui n'en peuvent rien „ (*). Déjà le feu s'allume: la tête adorée par le peuple brûle dans les fourneaux, le grand Séjan pétille: & de ſa „ face (†), la ſeconde de l'Univers, on „ fait des burettes, des aſſiettes, des poë- „ les

Ex Satira 10.

Quoſdam præcipitat ſubjecta potentia magnæ
Invidiæ : mergit longa atque inſignis honorum
Pagina : deſcendunt ſtatuæ, reſtemque ſequuntur.
Ipſas deinde rotas bigarum impacta ſecuris
Cædit, & immeritis franguntur crura caballis.
Jam ſtridunt ignes, jam follibus atque caminis
Ardet adoratum populo caput, & crepat ingens
Sejanus : deinde ex facie toto orbe ſecunda

(*) Ces chars & ces chevaux étoient figurés en marbre ou en bronze.

(†) Cette partie eſt nommée plutôt qu'une autre pour rendre l'oppoſition plus ſenſible: ce viſage où ſe portoient les adorations, ſe transforme en poëlons, en aſſiettes, &c.

„ les à frire. Couronnez votre porte de lau-
„ riers: ſacrifiez au Capitole un taureau
„ blanc: on traîne Séjan avec des crocs.
„ Allons voir: toute la ville eſt dans la
„ joie. *Quel air il avoit! Quelles groſſes*
„ *lèvres! En vérité je n'ai jamais pu ai-*
„ *mer cet homme-là.* Mais qu'a-t-il fait?
„ qui l'a accuſé? quels indices avoit-on?
„ quels témoins? On ne ſait point. Il eſt
„ venu une grande lettre de Caprée... ha!
„ c'eſt aſſez: je n'en demande point da-
„ vantage. Et que dit le peuple? Le peu-
„ ple juge par l'évènement, à ſon ordi-
„ naire, & donne le tort à ceux qui pé-
„ riſſent.

REGNIER.

MATHURIN Regnier, natif de Chartres, & neveu de l'abbé Deſportes, poète du ſeizième ſiècle, fut le prémier en France qui donna des ſatires. Il y a de la fineſſe & un tour aiſé dans celles qu'il a travail-

---

Fiunt urceoli, pelves, ſartago, patellæ.
Pone domi lauros, duc in capitolia magnum
Cretatumque bovem, Sejanus ducitur unco
Spectandus. Gaudent omnes. *Quæ labra! quis illi*
Vultus erat! numquam (ſi quid mihi credis) amavi
Hunc hominem. Sed quo cecidit ſub crimine? quiſnam
Delator? quibus indiciis? quo teſte probavit?
Nil horum. Verboſa & grandis epiſtola venit
A Capreis: bene habet, nil plus interrogo: ſed quid
Turba Remi? ſequitur fortunam, ut ſemper, & odit
Damnatos.

vaillées avec ſoin, ſes vers ſont naïfs & coulans: Heureux,

. . . . Si du ſon hardi de ſes rimes cyniques.
Il n'allarmoit ſouvent les oreilles pudiques.

Ce qu'on peut dire pour diminuër ſa faute, c'eſt que ne travaillant que d'après les ſatiriques Latins, il croyoit pouvoir les ſuivre en tout, & s'imaginoit que la licence des expreſſions étoit un aſſaiſonnement dont leur genre ne pouvoit ſe paſſer.

Voici comment il raconte un apologue.

On dit que Jupiter Roi des Dieux & des hommes.
Se promenant un jour en la terre où nous ſommes,
Reçut en amitié deux hommes apparens,
Tous deux d'âges pareils, mais de mœurs différens.
L'un avoit nom Minos, l'autre avoit nom Tantale.
Il les éleve au ciel, & d'abord leur étale
Parmi les bons propos, les graces & les ris,
Tout ce que la faveur départ aux favoris,
Ils mangeoient à ſa table, avaloient l'ambroſie,
Et des plaiſirs du ciel ſoûloient leur fantaiſie.
Ils étoient comme chefs de ſon conſeil privé:
Et rien n'étoit bien fait qu'ils n'euſſent approuvé,
Minos eut bon eſprit, prudent, accort, & ſage,
Et fut juſqu'à la fin jouër ſon perſonnage.
L'autre fut un langard, révélant les ſecrets
Du ciel & de ſon maître aux hommes indiſcrets.
L'un avecque prudence au ciel s'impatroniſe:
Et l'autre en fut chaſſé comme un peteux d'égliſe.

On voit par ce petit échantillon que le caractère de Regnier eſt aiſé, coulant, naïf, vigoureux; mais il oublie ſouvent la dignité dans les mots, dans les penſées, même dans les choſes. Il eſt quelquefois long & diffus. Quand il trouve à imiter, il va trop loin, & ſon imitation eſt preſque tou-

toujours une traduction inférieure à ſon modèle.

BOILEAU.

NICOLAS Boileau Deſpréaux, qui vint 60 ans après Regnier, fut plus retenu. Il ſavoit que l'honnêteté eſt une vertu auſſi-bien dans les écrits que dans les mœurs. Son talent l'emporta ſur ſon éducation : quoiqu'il fût fils, frère, oncle, couſin, beaufrère de Greffier, & que ſes parens le deſtinaſſent à ſuivre le palais, il lui fallut être poète, & qui plus eſt poète ſatirique. Voici comme il trace lui-même ſon caractère en parlant à ſon Livre.

Dépoſez hardiment qu'au fond cet homme horrible,
Ce cenſeur qu'on a peint ſi noir & ſi terrible
Fut un eſprit doux, ſimple, ami de l'équité,
Qui cherchant dans ſes vers la ſeule vérité.
Fit, ſans être malin, ſes plus grandes malices,
Et qu'enfin ſa candeur ſeule a fait tous ſes vices:
Dites que harcelé par les plus vils rimeurs,
Jamais, bleſſant leurs vers, il n'effleura leur mœurs.
Libre dans ſes diſcours, mais poutant toujours ſage.
Aſſez foible de corps, aſſez doux de viſage;
Ni petit, ni trop grand, très peu voluptueux;
Ami de la vertu, plutôt que des vertueux.

SES vers ſont forts, travaillés, harmonieux, pleins de choſes, tout y eſt fait avec un ſoin extrême.

IL n'a point toute la naïveté de Regnier; mais il s'eſt tenu en garde contre ſes défauts. Il eſt ſerré, précis, décent, ſoigné par-tout, ne ſouffrant rien d'inutile, ni d'obſcur. Son plan de ſatire étoit d'attaquer

quer les vices en général, & les mauvais auteurs en particulier. Il ne nomme guère un scélérat; mais il ne fait point de difficulté de nommer uu mauvais auteur qui lui déplait; pour servir d'exemple aux autres, & maintenir les droits du bon sens & du bon goût. Comme bien des gens, soit par intérêt, ou par scrupule, ou par petitesse d'esprit, lui en faisoient un crime, il s'examine lui-même dans la neuvième Satire, qu'il addresse à son esprit, & se justifie d'une manière aussi solide que singulière. C'est ainsi qu'il parle:

Vous ferez-vous toujours des affaires nouvelles?
Et-faudra-t-il sans cesse essuyer des querelles?
N'entendrai-je qu'Auteurs se plaindre & murmurer?
Jusqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer?
Répondez, mon Esprit, ce n'est plus raillerie.
Dites. ....

Voici comme l'Esprit répond:

... Mais, direz-vous, pourquoi cette furie? ...
Quoi pour un maigre auteur que je glose en passant,
Est ce un crime après tout & si noir & si grand?
Et qui, voyant un fat s'applaudir d'un ouvrage,
Où la droite raison trébuche à chaque page,
Ne s'écrie aussitôt: L'impertinent Auteur!
L'ennuyeux Ecrivain! le maudit Traducteur!
A quoi bon mettre au jour tous ces discours frivoles,
Et ces riens enfermés dans de grandes paroles?

Cette réponse n'est que le bon sens assaisonné, la pure raison, renduë avec force & netteté. Les expressions sont toujours justes, claires, souvent riches, & hardies, & les tours aisés & vifs. Il n'y a ni vuide,

ni

ni ſuperflu. C'eſt un des caractères de l'élocution de M. Deſpréaux. Il avoit le ſécret de faire paſſer le beſoin du poète pour le beſoin de la choſe même. Continuons:

Eſt-ce donc là médire, ou parler franchement?
Non, non, la medisance y va plus doucement.
Si l'on vient à chercher pour quel ſécret myſtère
Alidor à ſes frais bâtit un monaſtère:
Alidor, dit un fourbe, il eſt de mes amis.
Je l'ai connu laquais, avant qu'il fût commis.
C'eſt un homme d'honneur, de piété profonde,
Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde.
Voilà jouër d'addreſſe, & médire avec art;
Et c'eſt avec reſpect enfoncer le poignard.

QUEL verſificateur peut faire marcher la penſée avec plus de fermété & plus de vigueur, & plus d'aiſance? On dit quelquefois malignement le *laborieux* Deſpréaux. Il travailloit plus pour cacher ſon travail, que d'autres aujourd'hui pour montrer le leur.

Un eſprit né ſans fard, ſans baſſe complaiſance,
Fuit ce ton radouci que prend la médiſance.
Mais de blâmer des vers ou durs ou languiſſans,
De choquer un auteur qui choque le bon ſens;
De railler d'un plaiſant qui ne ſait pas nous plaire,
C'eſt ce que tout lecteur eut toujours droit de faire.

FUIT *ce ton radouci*: l'harmonie de cet hémiſtiche eſt dans un dégré exquis, auſſi bien que celle des deux vers ſuivans. On peut même dire, en général, qu'il n'y a pas un vers ce de poète qui n'ait ſa marche propre, & ſon harmonie plus ou moins conforme à l'objet exprimé. On la ſent ſur-tout, quand l'idée eſt muſicale, c'eſt-

à-dire, qu'elle peut s'exprimer, en partie par les sons inarticulés. Cette sorte d'expression se trouve toujours jointe à celle des mots: c'est un des côtés par où il ressemble à Virgile & à Homère.

MAIS *de blâmer :* ces quatre vers produisent une suspension agréable: qu'on les répéte: l'esprit a un exercice modéré après lequel il trouve un repos qui lui fait plaisir.

Tous les jours à la Cour un sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité :
A Malherbe, à Racan, préférer Théophile,
Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile.

CE mot sur le Tasse a été fort reproché à l'auteur. Il n'y a point de traits que les écrivains du bas & du moyen étage ne lui aient lancés, sous prétexte de venger un nom si célèbre. Mais le Critique demeura constant dans sa décision. Quelque tems avant sa mort on lui demanda s'il n'avoit point changé d'avis sur ce poète: " „ J'en ai si peu changé, répondit-il, que „ relisant dernièrement ce poète, je fus „ très-fâché de ne m'être pas expliqué „ plus au long sur ce sujet, dans quelqu'une „ de mes réflexions sur Longin. J'aurois „ commencé par avouër que le Tasse a été „ un génie sublime, étendu, heureuse„ment né à la poésie, & à la grande poé„sie. Mais ensuite venant à l'usage qu'il „ a fait de ses talens, j'aurois montré que „ le bon sens n'est pas toujours ce qui do-

e chéz lui; que dans la plupart de ses
ations il s'attache bien moins au né-
aire qu'à l'aimable; que ses descrip-
s sont presque toujours chargées d'or-
ens superflus; que dans la peinture
plus fortes passions, & au milieu du
ble qu'elles venoient d'exciter, sou-
il dégénère en traits d'esprit, qui
tout-à-coup cesser le pathétique;
l est plein d'images trop fleuries, de
s affectés, & de pensées frivoles,
loin de pouvoir convenir à sa Jeru-
n pouvoient à peine convenir à son
ynte. Or, conclut M. Despréaux,
cela opposé à la sagesse, à la gra-
, à la majesté de Virgile, qu'est-ce
e chose que du clinquant opposé à
'or?„ *Hist. de l'Acad. Fr. Tom. II.*
bien que les adorateurs du Tasse
cela beaucoup de choses à répondre:
ela n'empêche point que le jugement
Despréaux, jugement, comme on
, réfléchi & fondé en raisons, ne
être du plus grand poids. Et quel
aujourd'hui, s'il est sage, oseroit
son jugement en balance vis-à-vis
ui d'un homme tel que Despréaux?

rc, pour quinze sols, sans craindre le hola,
ller au parterre attaquer Attila,
Roi des Huns ne lui charme l'oreille,
r de Visigots tous les vers de Corneille.

plupart de ces vers sont si beaux qu'ils
evenus proverbes. Ils semblent nés

plutôt que faits. Quel agrément ne jette point dans ces quatre vers l'allégorie d'un clerc qui va se mesurer avec Attila, & dire des injures aux vers qui lui déplairont ? Où trouvera-t-on des vers mieux frappés ? Il en est de même de ceux qui suivent.

Il n'est valet d'auteur ni copiste à Paris,
Qui, la balance en main, ne pèse les écrits.
Dès que l'impression fait éclore un poète,
Il est esclave né de quiconque l'achette :
Il se soumet lui-même aux caprices d'autrui,
Et ses écrits tout seuls doivent parler pour lui.
Un Auteur à genoux dans une humble préface,
Au lecteur, qu'il ennuie, a beau demander grace,
Il ne gagnera rien sur ce juge irrité,
Qui lui fait son procès de pleine autorité.

QU'ON compare des morceaux tels que celui-ci, & que tous ceux que nous avons cités, ou que nous citerons, avec ces poésies musquées, où les pensées semblent fuir, se cacher, où les mots ne sont que des demi-signes, où l'esprit est picotté sans cesse par d'ingénieuses puérilités, ce sera de l'or à côté du clinquant. L'Auteur raisonne: il poursuit fortement son objet. " Un clerc, un valet d'Auteur juge les écrits :

Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire ?
On sera ridicule & je n'oserai rire ?
Et qu'ont produit mes vers de si pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'Auteurs furieux ?
Loin de les décrier je les ai fait paroitre ;
Et souvent, sans ces vers qui les ont fait connoitre,
Leur talent dans l'oubli demeureroit caché.
Et qui sauroit sans moi que Cottin a prêché ?
La Satire ne sert qu'à rendre un fat illustre.

C'est

C'est une ombre au tableau, qui lui donne du lustre.
En les blâmant enfin, j'ai dit ce que j'en croi.
Et tel qui m'en reprend, en pense autant que moi.

On sent dans ces vers la verve poétique qui coule à pleins bords, mais sans s'égarer jamais, ni se déborder mal-à propos, comme il arrive à Regnier, chez qui les idées semblent quelquefois s'appeller les unes les autres, plûtôt qu'être appellées par le sujet même. Elles ne se tiennent souvent que par des rapports étrangers à sa matière: ce qui donne à ses ouvrages un air d'égaremens lyriques, qui ne devroit point se trouver dans des discours où la philosophie doit dominer.

Et *qui sauroit sans moi, &c.* Y a-t-il trait plus vif, plus naïf, sel plus piquant ou mieux apprêté? On attribue la naïveté à Regnier; Despréaux n'etoit pas moins naïf que lui, mais il l'étoit d'une autre manière. La naïveté a ses étages aussi-bien que ses degrez. Suivons encore un moment notre Auteur, pour voir s'il se soutient toujours avec la même force.

Il a tort, dira l'un, pourquoi faut-il qu'il nomme?
Attaquer Chapelain! ah c'est un si bon homme.
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers,
Il se tuë à rimer. Que n'écrit-il en prose?
Voilà ce que l'on dit: & que dis-je autre chose?
En blâmant ses écrits ai-je d'un style affreux
Distilé sur sa vie un venin dangereux?
Ma Muse en l'attaquant, charitable & discrète
Sait de l'homme d'honneur distinguer le poète.
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité,
Qu'on prise sa candeur, & sa civilité:

Qu'il ſoit doux, complaiſant, officieux, ſincère;
On le veut, j'y ſouſcris, & ſuis prêt de me taire.
Mais que pour un modèle on montre ſes écrits,
Qu'il ſoit le mieux renté de tous les beaux eſprits:
Comme Roi des Auteurs, qu'on l'élève à l'empire;
Ma bile alors s'échauffe, & je brûle d'écrire,
Et s'il ne m'eſt permis de le dire au papier;
J'irai creuſer la terre, & comme ce Barbier
Faire dire aux roſeaux par un nouvel organe,
Midas, le Roi Midas a des oreilles d'âne.

AVEC quel art le poète à préparé ce dernier vers *Midas*?.... Cinq vers plus haut, il le fait *Roi des Auteurs.* Auſſi toutes ſes penſées s'embraſſent les unes les autres, & font un corps ſolide. Ce ne ſont point de ces idées en l'air, qui ne tiennent à rien, ni de ces maximes plantées à la ligne, qui paſſent en revuë l'une après l'autre. C'eſt un même tiſſu, ſerré, plein, toujours continu. Quel éclat jettent ces deux jugemens ſur Chapelain, placés tous deux à côté de ſon portrait! L'un eſt le jugement du public, qui eſt ſimple, en ſtile familier, *ah c'eſt un ſi bon homme, &c.* l'autre eſt celui du poète qui eſt vigoureux, enrichi d'érudition poétique & qui fait en même tems une allégorie: *mais que pour un modèle, &c.* Nous ne citerons plus que dix vers.

Quel tort lui fais-je enfin? Ai-je par un écrit
Pétrifié ſa veine & glacé ſon eſprit?
Quand un livre au Palais ſe vend & ſe débite;
Que chacun par ſes yeux juge de ſon mérite;
Que Billaine l'étale au deuxième pillier:
Le dégoût d'un Cenſeur peut-il le décrier?
En vain contre le Cid un Miniſtre ſe ligue
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.
L'Académie en corps a beau le cenſurer,
Le public révolté s'obſtine à l'admirer.

ON ne nous reprochera pas d'avoir parcouru tous les Ouvrages de Despréaux pour choisir les plus beaux endroits : tous ces morceaux sont de suite. D'ailleurs il est si riche & si beau par-tout, si plein de choses excellentes en tout genre ; ses pensées sont par-tout si naturelles, ses tours si heureux, ses expressions si justes ; ses vers sont si harmonieux & si bien frappés, qu'il n'est pas possible de faire un mauvais choix.

POURQUOI dont voit-on aujourd'hui tant de gens se déchainer contre lui ? Il y en a qui lui reprochent de n'avoir point d'esprit, d'autres de n'être pas poète, quelques-uns même osent toucher à sa diction & à ses vers.

NOTRE dessein n'est pas d'entreprendre ici sa défense. Il a une réputation qui est au-dessus de toutes les apologies ; & sa gloire sera toujours intimement liée avec celle des Lettres françoises. Cependant comme nous travaillons ici pour les jeunes gens, nous ne pouvons nous dispenser de dire un mot au sujet de cette espèce de ligue, qui feroit assurément peu d'honneur au goût de notre siècle, si elle n'étoit pas l'ouvrage de l'humeur, ou de l'intérêt. Car nous ne parlons point de ceux qui suivent le torrent, & qui aiment mieux répéter ce qu'ils entendent dire aux autres, que de voir par leurs yeux, & de juger par leur goût.

POUR juger du merite de Mr. Despréaux, il ne faut que voir ce qu'il a fait.

L'ART poétique est un chef-d'œuvre de raison, de goût, de versification. Tous ses vers sont autant d'oracles du bon sens, rendus avec toute la netteté & toute la force possible. Personne ne le nie, excepté ceux qui se sont fait une règle de nier tout.

LE Lutrin est un ouvrage tout de génie, bâti sur la pointe d'une aiguille, comme le disoit M. de Lamoignon: c'est un château en l'air, qui ne se soutient que par l'art & la force de l'Architecte. Il y a le génie qui crée, le jugement qui dispose, l'imagination qui enrichit, la verve qui anime tout, & l'harmonie qui répand les graces.

SES Satires & ses Epîtres, à en juger par le morceau que nous venons de citer, sont pleines de sel, de vivacité, de traits vifs. Et après cela, on ose dire que Despréaux n'est pas poète, & qu'il n'a point d'esprit. Les mots ont-ils donc changé de signification, par rapport à Despréaux seulement?

IL manquoit de goût: il a blâmé le Tasse, Corneille, Quinault. Nous venons de parler du Tasse, il ne s'agit maintenant que de Corneille & de Quinault.

ON ne peut nier que Corneille, tout grand qu'il est, n'ait ses tâches & ses défauts. Il pouvoit donc être l'objet de la critique & de la censure. Mais Despréaux lui a préféré Racine: 1°. cela ne se peut

prou-

prouver nettement par aucun de ſes ouvrages. Deſpréaux étoit l'ami particulier de Racine, il eſtimoit ſes pièces ; mais jamais il ne les a préférées ni à *Horace ni à Cinna, ni à Rodogune*, &c. Quand même il l'auroit fait, combien de gens aujourd'hui penſent de même ? Mais il n'aimoit point Corneille. Qu'eſt-ce que cela fait au public maintenant ? Eſt-ce de l'homme qu'il s'agit pour nous ? N'eſt-ce pas de l'Auteur ? Qu'il y ait eu du froid, de l'indifférence, de l'inimitié même entre Deſpréaux & Corneille, cela leur ôte-t-il, ni à l'un ni à l'autre, leurs talens ou leur goût ?

QUINAULT, dit-on, qui eſt un homme unique dans ſon genre, a été traité fort mal dans ſes Satires. Cela eſt vrai : mais cela ne prouve rien encore contre le mérite de Deſpréaux : cela prouve même en ſa faveur.

ZÉLÉ partiſan de la vertu, homme ſans paſſion, & presque ſans goût pour les plaiſirs, porté par ſon caractère vers une certaine auſtérité, M. Deſpréaux devoit-il, pouvoit-il trouver fort bons, des vers doux, qui ne prêchent que la molleſſe, qui n'étalent que des ſentimens dangereux pour les mœurs ? Qu'on donne Quinault à un homme ſérieux & ſenſé, qui ſe ſoit tenu pendant toute ſa vie dans les règles d'une probité, exacte, rigoureuſe, & par conſéquent beaucoup plus ſtricte, ſur-tout dans certains points, que celle qui fait la règle des gens du

du monde; & qu'on lui faſſe lire les ſcénes des Médors, des Renauds, des Rolands, &c. cette molleſſe qui y règne, ne ſera-t-elle pour lui que de la molleſſe ? Sera-t-il comdamné à l'admirer par-tout, ſous peine de paſſer pour un homme ſans goût? Deſpréaux devoit juger Quinault comme il l'a fait; de même que la plupart de ceux qui l'admirent tant, ont auſſi leurs raiſons pour l'admirer. La ſeule conſéquence qu'on peut tirer de ſon jugement, c'eſt qu'il n'avoit pas le goût qu'il falloit avoir pour l'approuver. Mais non, on conclut, en général, qu'il n'avoit pas de goût. Que nous ſerions à plaindre, ſi pour un ſeul raiſonnement, qui paroitroit n'être pas juſte, nous étions décidés eſprits faux, raiſonnans ſans logique, & de mauvaiſe foi!

Si on ſe contentoit de dire que le métier de ſatirique, que Deſpréaux a profeſſé pendant toute ſa vie, ne marque pas aſſez d'humanité, & encore moins de charité; que cet eſprit de critique, cette envie de mordre & de cenſurer n'eſt pas une qualité louable dans un citoyen; on pourroit ſe rendre à cette obſervation: pourvu qu'elle vînt de gens eux-mêmes charitables & bons citoyens. Mais que penſer de ce ton radouci, quand on ne le prend que pour porter plus ſûrement ſes coups, & pour ſe donner en même tems, ſous un voile ſpécieux, l'honneur de paroitre bon, & le plaiſir d'être méchant? Quand il s'agit de ſi grands hommes,

mes, il ne faut jamais le faire qu'avec respect; & s'il falloit abſolument ſe tromper ſur leur compte, il vaudroit beaucoup mieux que ce fût en approuvant tout, qu'en blâmant trop. C'eſt Quintilien qui l'a dit: *Modeſtè tamen & circonſpecto judicio de tantis viris pronunciandum eſt, ne (quod pleriſque accidit) damnent quæ non intelligant. Ac ſi neceſſe ſit in alterutram errare partem, omnia eorum legentibus placere, quàm multa diſplicere maluerim.*

SI on veut rapprocher les caractères des principaux Auteurs ſatiriques, pour voir en quoi ils ſe reſſemblent, & en quoi ils diffèrent: il paroit d'abord qu'Horace & Boileau ont entre eux plus de reſſemblance, qu'ils n'en ont ni l'un ni l'autre avec Juvenal. Ils vivoient tous deux dans un ſiècle poli, où le goût étoit pur, & l'idée du beau ſans mélange. Juvenal au contraire vivoit dans le tems même de la décadence des Lettres latines, lorſqu'on jugeoit de la bonté d'un ouvrage par ſa richeſſe, plutôt que par l'économie des ornemens.

HORACE & Boileau avoient un eſprit plus doux, plus ſouple: ils aimoient la ſimplicité, ils choiſiſſoient les traits, & les préſentoient ſans fard & ſans affectation. Juvenal avoit un génie fort, une imagination fougueuſe: il chargeoit ſes tableaux, & détruiſoit ſouvent le vrai en le pouſſant trop loin.

HORACE & Boileau ménageoient leurs fonds:

fonds: ils plaiſantoient doucement, légèrement, ils n'ôtoient le maſque qu'à demi & en riant. Juvenal l'arrache avec colère. Quelquefois les deux prémiers font exhaler l'encens le plus pur, du milieu même des vapeurs ſatiriques. Le dernier n'a jamais loué qu'un ſeul homme, & cette louange ſe tournoit même en ſatire contre le reſte du genre humain. En un mot les portraits que font Horace & Boileau, quoique dans le genre odieux, ont toujours quelque choſe d'agréable, qui paroit venir de la touche du peintre. Ceux que fait Juvenal ont des couleurs touchantes, des traits hardis, mais gros; il n'eſt pas néceſſaire d'être délicat pour en ſentir la beauté. Il étoit né exceſſif, & peut-être même que quand il ſeroit venu avant les Plines, les Senèques, les Lucains, il n'auroit pu ſe tenir dans les bornes légitimes du vrai & du beau.

HORACE & Boileau, comme on vient de le voir, ont pluſieurs traits de reſſemblance qui les réuniſſent; mais ils en ont auſſi de propres, & qui les ſéparent. Horace nous paroit quelquefois plus riche, & Boileau plus clair. Horace eſt plus réſervé que Juvenal, mais il l'eſt beaucoup moins encore que Boileau. Il y avoit plus de nature & de génie dans Horace; plus de travail & peut-être plus d'art dans Boileau.

PERSE a un caractère unique qui ne ſympathiſe avec perſonne. Il n'eſt pas aſſez aiſé pour être mis avec Horace. Il

eſt

eſt trop ſage pour être comparé à Juvenal: trop enveloppé & trop miſtérieux pour être joint à Deſpréaux. Auſſi poli que le prémier, quelquefois auſſi vif que le ſecond, auſſi vertueux que le troiſième, il ſemble être plus philoſophe qu'aucun des trois. Peu de gens ont le courage de le lire. Cependant la prémière lecture, une fois faite, on trouve de quoi ſe dédommager de ſa peine dans la ſeconde. Il paroit alors resſembler à ces grands hommes dont le prémier abord eſt froid; mais qui charment par leur entretien, quand ils ont tant fait que de ſe laiſſer counoitre.

V.

De l'Epître en vers.

L'EPITRE en vers n'eſt qu'une lettre addreſſée à une perſonne quelle qu'elle ſoit. Elle a ſes rgèles comme lettre, & ce ſont les mêmes que celles du ſtyle épiſtolaire, dont nous parlerons dans le volume ſuivant.

LES règles qu'elle peut avoir comme lettre en vers ſe réduiſent toutes à ceci: qu'elle ait au moins un dégré, ou de force, ou d'élégance, en un mot un dégré de ſoin, au-deſſus de celui qu'elle auroit eu, ſi on ne l'eût miſe qu'en proſe.

SA matière eſt d'une étenduë qui n'a point de bornes. On peut ſous le titre qu'elle porte, louër, blâmer, raconter, philoſopher, diſſerter, enſeigner. Elle n'eſt

n'eſt pas plus limitée du côté des tons de ſtyle qu'elle peut prendre. Tous ceux qui exiſtent lui conviennent ; parce que ſon ſtyle s'élève ou s'abaiſſe ſelon la matière, ou ſelon l'état de la perſonne qui écrit, ou à qui on écrit. Deſpréaux a peint le paſſage du Rhin en vers dignes de l'Epopée. Horace écrit à Auguſte & lui développe toutes les loix du bon ſens & du bon goût dans les ouvrages de littérature, avec une nobleſſe & une dignité qu'il n'a pas ordinairement dans ſes autres épîtres. Il y a plus: la même épître admet toutes les ſortes de tons, au moins tous ceux qui tiennent à la matière. A propos d'une maxime elle raconte un fait héroïque, comique, hiſtorique, dans le genre noble, ou médiocre, ou ſimple. J'ai dit les tons qui tiennent à la matière, parce que la perſonne qui écrit, auſſi bien que celle à qui on écrit, étant toujours la même, le ton de la perſonne doit être néceſſairement toujours le même, dans la même lettre.

L'épître commence & ſe termine ſans apprêt; & le titre qu'elle a en tête, eſt comme un avis au lecteur, de ne juger de l'ouvrage que comme on juge d'une lettre.

ARTICLE TROISIÈME.

DE L'EPIGRAMME.

I.

Origine de l'Epigramme.

L'EPIGRAMME étoit autrefois la même chofe que ce que nous appellons aujourd'hui *infcription*. Elle fe gravoit fur es frontifpices des temples, fur les monumens, fur les édifices publics, &c. Celles qui fe mettoient fur les tombeaux furent nommées *Epitaphes*, à caufe du monument même fur lequel elles étoient gravées: ἐπὶ fignifie *fur*, & τάφος *tombeau*.

PLUS on remonte vers l'antiquité, plus on trouve de fimplicité dans les infcriptions. Elles fe réduifoient même quelquefois au monogramme, c'eft-à-dire, aux feules lettres initiales de quelques mots; dont il falloit deviner les autres lettres. Quelquefois elles étoient morales, comme celle du temple de Delphes: *Connois-toi toi-même*: Γνῶθι σεαυτόν. Mais le plus fouvent elles annonçoient l'hiftoire même du monument, ce qui y avoit donné lieu, le nom de celui qui l'avoit élevé, le tems, &c.

IL fuffifoit alors, comme il fuffit encore aujourd'hui, que les infcriptions renfermas-

massent un sens juste, clairement & simplement exprimé, & sur-tout en peu de mots; c'est-à-dire, qu'on se contentoit d'exprimer seulement les principales idées, & qu'on omettoit celles qui pouvoient se suppléer. Celle que le Roi de Prusse a fait mettre sur un hôtel d'Invalides, qu'il vient de bâtir à l'imitation de celui de Louïs le grand, a le vrai caractère de ces inscriptions anciennes: *Læso militi & invicto*, Au guerrier blessé, & non-vaincu. Cette inscription est juste, naturelle, présente un beau sens, & ne le présente qu'à demi.

Il nous en reste encore un grand nombre qui ont une partie de ce caractère, dans un recueil connu sous le nom d'Anthologie. C'est une collection duë à Maxime Planude, le même qui dans le quatorzième siècle donna un recueil de fables, sous le nom d'Esope. Leur simplicité fit dire autrefois à Racan, à propos d'un potage insipide qu'on lui avoit servi après la lecture de l'Anthologie, que c'étoit un potage à la grèque. Ce mot fit fortune chez bien des gens, qui condamnèrent la plupart des inscriptions grèques, par l'endroit même qui en faisoit le prix. Il y a encore aujourd'hui des gens qui prétendent tourner les Grecs en ridicule sur cet article; comme si ce pouvoit être une honte de ne point exceller dans les pointes; ou qu'on pût raisonnablement soupçonner ceux qui ont possédé, par excellence, la finesse de l'esprit, ce

ce que les autres nations appelloient le sel attique, de n'avoir pu aiguiser une pensée, s'ils avoient cru que ce fût un grand mérite. C'en seroit un, qu'ils pourroient se l'attribuër encore avec justice. Souvent quand nous blâmons leurs épigrammes, nous ne savons pas tout ce qu'il faudroit savoir pour en bien juger. Rien ne dépend de si peu de chose qu'un bon mot. Et combien y en a-t-il parmi les nôtres, dont la finesse échappe aux étrangers !

LES Latins ont eu aussi leurs Epigrammatistes. Catulle en a fait un assez grand nombre, parmi lesquelles il n'y auroit pas de choix à faire, si l'épigramme se contentoit d'un tour heureux & délicat, & qu'elle n'exigeât point l'honnêteté & la décence. Martial en a donné un recueil fort ample, sur lesquelles il a porté lui-même le jugement qui suit : (a)

De mes épigrammes les unes
Sont bonnes, les autres communes,
Beaucoup ne valent rien : tant pis, mais franchement
Je m'en rapporte au plus habile :
En ce genre il est difficile
De faire un volume autrement.

M. de la Monnoye.

CA-

Ex Lib. primo.

(a) Sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt mala plura,
Quæ legis hic : aliter non fit, Avite, liber.

CATULLE est plus doux, plus aisé, plus naïf. Martial est plus vif, plus fort & plus serré.

NOUS n'avons guères de poètes françois qui n'aient fait quelques épigrammes. On estime celles de Marot, de S. Gelais, de Gombaut, sur-tout pour la naïveté. Celles des autres auteurs sont dans le genre gracieux ou satirique, selon le génie & le caractère de ceux qui les ont faites, ou selon l'occasion qui leur a donné matière. On les nommera à mesure qu'on citera leurs vers. Il s'agit maintenant d'expliquer la nature de l'Epigramme, de dire quelles sont ses parties, ses qualités essentielles.

I I.

Ce que c'est que l'Epigramme.

IL y a des auteurs qui ont défini l'Epigramme, une pensée ingénieuse. Le terme *ingénieux* ne nous paroit pas d'une assez grande étenduë, pour renfermer toutes les espèces d'épigrammes; parmi lesquelles il y en a un grand nombre, où cet esprit que désigne le mot *ingénieux* ne se trouve point: par exemple, celle-ci de Maynard:

Las d'espérer & de me plaindre
Des Muses, des Grands, & du Sort,
C'est ici que j'attends la mort,
Sans la désirer, ni la craindre.

CETTE pensée, ou plutôt ce sentiment ainsi exprimé, est une vraie épigramme.

Ce-

Cependant elle n'a point ce pétillant, ces étincelles qui se trouvent dans ce qu'on appelle une pensée ingénieuse.

NOUS définirons donc l'Epigramme, une pensée intéressante, présentée heureusement & en peu de mots.

SA matière est d'une très-grande étenduë : elle s'élève à ce qu'il y a de plus noble dans tous les genres : elle s'abbaisse à ce qu'il y a de plus petit : elle louë la vertu, censure le vice, venge le public des impertinences d'un fat, ou d'un sot, &c. Il semble cependant qu'elle se trouve beaucoup mieux dans les genres simples ou médiocres, que dans le genre élevé, parce que son caractère est la liberté & l'aisance.

L'EPIGRAMME a nécessairement deux parties ; l'une qui est l'exposition du sujet, de la chose qui a produit, ou occasionné la pensée ; & l'autre qui est la pensée même, ce qu'on appelle la pointe, c'est-à-dire, ce qui pique le lecteur, qui l'intéresse. L'exposition doit être simple, aisée, claire ; & la pensée, libre par elle-même, & par la manière dont elle est tournée. Ces qualités seront expliquées nécessairement en expliquant la définition.

L'EPIGRAMME est *une pensée*, ce mot ne comprend pas seulement les idées, les jugemens, les raisonnemens, mais encore les sentimens. L'épigramme de Maynard que nous venons de citer, en est un exemple. En voici une autre de Martial :

Je ne vous aime point Hylas,
Je n'en faurois dire la caufe,
Je fais feulement une chofe,
C'eft que je ne vous aime pas. (a)

Il n'y a dans cette penfée que le feul fentiment.

En fecond lieu l'Epigramme doit être *intéreffante*, *préfentée heureufement & en peu de mots*. Ce font les trois qualités qui conftituent la différence de l'épigramme avec les autres efpèces de poèmes.

1°. La briéveté lui eft effentielle: ce n'eft qu'une feule penfée. Sil falloit, pour arriver à cette penfée, effuyer la lecture d'un grand nombre de vers, le lecteur ne feroit point affez payé de fa peine. C'eft pour cela vraifemblablement que les épigrammes de Maynard, quoique très-bien verfifiées, font lues aujourd'hui de fi peu de perfonnes. D'ailleurs il eft bien difficile qu'une feule penfée foit affez riche pour communiquer une partie de ce qu'elle a de piquant à quinze ou vingt vers qui la précèdent, & conferver encore affez de force pour paroitre faillante en finiffant. Voici celle de Maynard au Cardinal de Richelieu, qui a été fi fameufe, & parce qu'elle eft bien faite, & par la réponfe que fit le Cardinal.

Ar-

Ex Lib. primo.

(a) Non amo te, Sabidi, nec poffum dicere quare:
Hoc tantùm poffum dicere, non amo te.

Armand, l'âge affoiblit mes yeux,
Et toute ma chaleur me quitte,
Je verrai bientôt mes ayeux
Sur le rivage du Cocyte.
C'est où je serai des suivans
De ce bon Monarque de France (*a*),
Qui fut le père des Savans
Dans un siècle plein d'ignorance.
Dès que j'approcherai de lui,
Il voudra que je lui raconte
Tout ce que tu fais aujourd'hui
Pour combler l'Espagne de honte.
Je contenterai son desir
Par le beau récit de ta vie,
Et charmerai le déplaisir
Qui lui fit maudire Pavie (*b*).
Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quel bien j'ai reçu de toi,
Que veux-tu que je lui réponde (*c*)?

RIEN n'est mieux fait, ni mieux tourné que cette épigramme, & néanmoins il semble qu'on est longtems pour arriver au but. Celle-ci est bien plus vive:

Cy gît ma femme: ah, qu'elle est bien!
Pour son repos & pour le mien.

IL ne faut pourtant pas croire que toutes les épigrammes qui ont quelque étenduë, soient défectueuses. Peut-être que notre vivacité nous fait trouver des défauts, où il

(*a*) François I. le Restauratur des Lettres en France.

(*b*) François I. fut fait prisonnier au siége de cette ville, & de-là mené à Madrid.

(*c*) Quand on présenta cette épigramme au Cardinal de Richelieu, après le dernier vers, il répondit: *Rien.*

il n'y en a point réellement, & à ne considérer que la nature même de la chose. Martial & Catulle en ont plusieurs de vingt & trente vers, & quelquefois davantage. Le principe général que le discours n'est pas trop long, quand tous les mots portent à la pensée, & que toutes les idées accessoires contribuent à former un sens juste, a son application ici comme ailleurs.

2°. LA pensée de l'épigramme doit être *intéressante*. L'intérêt se tient presque aussi souvent du côté de la manière dont la chose est présentée, que du côté de la chose même. Aussi il y a deux manières d'intéresser dans l'épigramme, par le fonds & par le tour.

L'ÉPIGRAMME intéresse par le fonds, quand elle renferme quelque vérité importante, comme dans celle-ci de Malherbe, pour mettre sur une fontaine:

Vois-tu, passant, couler cette onde,
Et s'écouler incessamment?
Ainsi fuit la gloire du monde,
Et rien que Dieu n'est permanent.

OU dans celle-ci de M. Pelisson:

Grandeur, savoir, renommée,
Amitié, plaisir & bien,
Tout n'est que vent, que fumée:
Pour mieux dire, tout n'est rien.

ELLE intéresse par la finesse de la penseé: comme celle-ci que Despréaux a traduite de l'Anthologie.

Quand

Quand la dernière fois dans le sacré vallon,
La troupe des neuf Sœurs par l'ordre d'Appollon
Lut l'Iliade & l'Odyssée,
Chacune à les louër se montrant empressée:
Apprenez un sécret qu'ignore l'Univers,
Leur dit alors le Dieu des vers.
Jadis avec Homère aux rives du Permesse
Dans ce bois de lauriers, où seul il me suivoit.
Je les fis toutes deux: plein d'une douce yvresse
Je chantois, Homère écrivoit.

ELLE est dans le grec renfermée en un seul vers (a), & par conséquent elle doit y avoir beaucoup plus de feu.

QUELQUEFOIS c'est la plaisanterie qui fait impression.

Dis-je quelque chose assez belle?
L'Antiquité toute en cervelle
Me dit: Je l'ai dit avant toi.
C'est une plaisante donzelle;
Que ne venoit-elle après moi?
J'aurois dit la chose avant elle.

Le Chev. de Cailly.

QUELQUEFOIS c'est la malignité: comme dans celle-ci, à une femme qui faisoit la jolie, & qui apparemment ne l'étoit pas.

En vain elle fait la mignarde,
Chaque jour elle s'enlaidit:
Ce n'est pas que je la regarde,
Mais tout le monde me le dit.

QUELQUEFOIS c'est une absurdité qui n'étoit pas attenduë. Tel est ce bon mot de Caton, rapporté par S. Augustin.

Autrefois un Romain s'en vint fort affligé
Raconter à Caton, que la nuit précedente,

Son

(a) Ἤειδον μὲν ἐγών, ἐχάρασσε δὲ θεῖος Ὅμηρος.

Son soulier des souris avoit eté rongé :
Chose qui lui sembloit tout - à - fait effrayante.
Mon ami, dit Caton, reprenez vos esprits :
Cet accident en soi n'a rien d'épouvantable :
Mais si votre soulier eût rongé les souris,
C'auroit été sans doute un prodige effroyable.

M. Barraton.

TANTOT c'est la délicatesse d'un sentiment :

Elevé dans la vertu,
Et malheureux avec elle,
Je disois : A quoi sers - tu,
Pauvre & stérile vertu !
Ta droiture & tout ton zèle
Tout compté, tout rabattu,
Ne valent pas un fétu ;
Mais voyant que l'on couronne
Aujourd'hui le grand Pomponne,
Aussitôt je me suis tû ;
A quelque chose elle est bonne.

Le Laboureur.

IL y en a où la naïveté est dans la pensée :

Colas est mort de maladie,
Tu veux que je plaigne son sort :
Ami, que veux - tu que j'en die ?
Colas vivoit, Colas est mort.

Gombaut.

L'EPITAPHE de La Fontaine a cette naïveté charmante dans le fonds & dans le tour, depuis un bout jusqu'à l'autre :

Jean s'en alla comme il étoit venu,
Mangea le fonds avec le revenu,
Tint les trésors chose peu nécessaire.
Quant à son tems bien le sût dispenser ;
Deux parts en fit, dont il souloit passer
L'une à dormir, & l'autre à ne rien faire.

CEL-

CELLE-CI de S. Gelais n'est pas moins
ve:

Un charlatan disoit en plein marché
Qu'il montreroit le Diable à tout le monde.
Si n'y en eut, tant fut-il empêché,
Qui ne courût pour voir l'esprit immonde.
Lors une bourse assez large & profonde
Il leur déploie, & leur dit : Gens de bien,
Ouvrez vos yeux, voyez, y a-t-il rien ?
Non, dit quelqu'un des plus près regardans.
Et c'est, dit-il, le diable, oyez vous bien,
Ouvrir sa bourse & ne voir rien dedans.

IL y a des tours qui intéressent par leur
nmétrie:

Pauvre Didon, où t'a réduite
De tes maris le triste sort ?
L'un en mourant cause ta fuite,
L'autre en fuyant cause ta mort.

CETTE épigramme est heureusement tra-
te d'Ausone:

Infelix Dido nulli bene nupta marito,
Hoc pereunte fugis, hoc fugiente peris.

QUELQUEFOIS c'est la singularité du
r qui plait:

Blanc d'Espagne, couleurs vermeilles,
Perles, brillants, pendants d'oreilles,
Passemens, juppes de grand prix,
On vous étale, on vous promène
Pour dupper les foibles esprits,
Et l'on vous nomme Lisimène.

Gombaut.

SI cette épigramme n'étoit point tournée
l'apostrophe, elle n'auroit rien de pi-
nt; ce ne seroit qu'une pensée ordinai-

re: c'eſt donc au tour qu'on lui a donné, qu'elle doit ſon éclat.

De toutes les eſpèces de pointes épigrammatiques, il n'y en a guères qui frappent plus que les retours inattendus :

Un gros ſerpent mordit Aurele,
Que croyez-vous qu'il arriva ?
Qu'Aurele en mourut : bagatelle !
Ce fût le ſerpent qui creva.

En voici un autre exemple dans un petit conte heureuſement tourné.

Au mois de Mai ſe baignant dans la Seine
Certain Badaut y tomba dans un creux.
Quelques nageurs ſe donnèrent la peine
De l'en tirer : c'en étoit fait ſans eux.
Il rappella ſes eſprits doucement,
Tant qu'à la fin aïant repris courage,
Beau ſire Dieu, cria-t-il hautement,
De me baigner ſi déſormais l'envie
Me revenoit, daignez me la changer,
Oncque dans l'eau n'entrerai, de ma vie,
Qu'auparavant je ne ſache nager.

L'esprit ſuivoit paiſiblement le récit, croyant arriver à quelque proteſtation naturelle en pareil cas; il ſemble même qu'on la lui promettoit : mais tout-à-coup il ſe ſent rejetté bruſquement ſur une autre idée dont il étoit fort éloigné.

Les épigrammes qui n'ont de ſel que le jeu de mots ou l'équivoque, ſont aujourd'hui celles qu'on eſtime le moins, ſoit à cauſe de la facilité de les faire, ou de leur reſſemblance avec les turlupinades, ou enfin parce qu'elles marquent un eſprit occupé à chercher

her des rapporrs trop petits entre les ſons, t les différentes acceptions des mots.

LA troiſième qualité de l'Epigramme eſt ue la penſée ſoit *heureuſement préſentée*. a prémière choſe pour que cela ſoit, eſt e choiſir l'eſpèce de vers qui lui convient. haque penſée a une configuration qui lui ſt comme naturelle. Si en l'exprimant, on e la jette pas dans la forme qui lui conient, elle perd une grande partie de ſon érite. Si c'eſt en latin qu'on l'exprime, qu'elle ſoit ſymmétrique, elle demande s vers élégiaques, comme dans l'épigrame d'Auſonne: *Infelix Dido*. Quelquefois lle veut le vers hendecaſyllabe, le plus oux des vers latins, comme dans cel- - ci de Catulle ſur la mort d'un moieau.

Lugete ô Veneres, Cupidineſque,
Et quantum eſt hominum venuſtiorum,
Paſſer mortuus eſt meæ puellæ,
Paſſer deliciæ meæ puellæ,
Quem plus illa oculis ſuis amabat;
Nam mellitus erat, ſuamque norat
Ipſam tam benè quàm puella, matrem;
Nec ſe ſe à gremio illius movebat.
Sed circumſiliens modò huc, modò illuc,
Ad ſolam Dominam uſque pipilabat,
Qui nunc it per iter tenebricoſum,
Illuc unde negant redire quemquam.
At vobis malè ſit, malæ tenebræ
Orci, quæ omnia bella devoratis,
Tam bellum mihi paſſerem abſtuliſtis.
O factum malè! ô miſelle paſſer!
Tuâ nunc operâ meæ puellæ
Flendo turgiduli rubent ocelli.

IL ne s'agit point de traduire ce morceau;

ceau ; nous ne le citons que comme un exemple de forme, & cette forme ne pourroit être repréſentée dans aucune traduction. D'ailleurs quand les ouvrages ſont portés à un certain dégré de délicateſſe, ils ſont *intraduiſibles*. Je ne ſais ſi Madame Deshoulières, dont le tour d'eſprit approchoit tant de celui de Catulle, auroit été aſſez heureuſe pour en rendre une partie. Peut-être que Catulle lui-même en auroit perdu beaucoup, s'il eut pris l'hexamêtre, ou le pentamêtre, ou l'iambe, au lieu de l'hendecaſyllabe, qui a ſeul cette ſimplicité preſque proſaïque, qui va ſi bien avec le ſentiment.

Il y a la même choſe à faire dans nos vers françois que dans ceux des latins soit pour toute la pièce qui doit être tantôt en vers héroïques, tantôt en petits vers; ſoit pour le mélange des vers, qui peuvent être grands ou petits; ſoit pour l'aſſortiment des rimes, qui faiſant ſymmétrie de proche en proche, ou de loin à loin, produiſent ſur l'oreille des effets très différens ſelon la différence des arrangemens. On le ſentira dans cette épigramme de Rouſſeau :

Chryſologue toujours opine
C'eſt le vrai Grec de Juvenal.
Tout ouvrage, toute doctrine
Reſſortit à ſon tribunal.
Faut-il décider de Phyſique ?
Chryſologue eſt phyſicien.
Voulez-vous parler de muſique ?
Chryſologue eſt muſicien.

Que

Que n'eſt-il point ? docte critique,
Grand poète, bon ſcolaſtique,
Aſtronome, grammairien,
Eſt-ce tout ? il eſt politique,
Juriſconſulte, hiſtorien,
Platoniſte, Cartéſien,
Sophiſte, rhéteur, empirique :
Chryſologue eſt tout, & n'eſt rien.

Si cette pièce eût été en grands vers, les rimes revenant moins ſouvent, auroient moins de fois frappé l'oreille, & par-là l'énumération dont il s'agit, auroit été moins ſemſible. Il a falu pour la même raiſon, que les rimes fuſſent les mêmes depuis le commencement de l'énumération juſqu'à la fin. Enfin ſi le poète eût fait un mélange de vers grands & petits, l'harmonie auroit été moins vive, & le nombre moins marqué : or il falloit qu'il le fût beaucoup dans une énumération.

Si on ne peut pas ſe rendre aſſez maître de la forme de la penſée pour que le vers ſoit de même d'un bout à l'autre de l'épigramme; il faut au moins que la chûte ait la forme qui lui convient. Peut-être même que ce ſera un mérite pour l'épigramme d'avoir des vers de différentes meſures : elle en aura plus de naïveté & plus de force, parce que chaque partie de la penſée ſera renduë avec juſteſſe, & ſans ſuperfluïté, ce qu'on ſouhaite ſur-tout dans l'épigramme.

Le ſecond objet qu'on doit conſidérer dans la manière de préſenter la penſée de l'épigramme, c'eſt qu'elle ait tout ſon

ſel & tout ſon éclat. Un Ecrivain habile qui fait un diſcours ſuivi, rencontre quelquefois, en chemin faiſant, des épigrammes; mais il en briſe la pointe, afin de les faire entrer mieux dans le tiſſu de l'ouvrage, & qu'elles y faſſent corps avec le reſte. L'Epigrammatiſte, au contraire, tire une penſée d'un diſcours, où elle faiſoit partie; & l'aiguiſe avec une ſorte d'affectation, pour la faire briller. Pour ſentir cette différence, il ſuffit de comparer l'épigramme de Rouſſeau que nous venons de citer avec l'endroit de Juvenal cité par Rouſſeau lui-même. " Ce petit Grec qui nous eſt venu, ,, eſt grammairien, rhéteur, géometre, ,, peintre, baigneur, augur, danſeur de ,, corde, médecin, magicien, il ſait tout: ,, il ira au ciel, ſi vous voulez. ,, La même penſée renduë par le poète françois a beaucoup plus d'éclat, à cauſe de l'antithèſe, qui préſente, dans un vers très-petit, deux idées que leur choc fait étinceller: Chryſologue eſt *tout*, & *n'eſt rien*. Le poète latin a jugé à propos de laiſſer à ſon lecteur le ſoin de tirer cette conſéquence: il s'eſt contenté de le mettre ſur les voies: ce qu'il a fait, en attribuant au petit Grec, des talens qui ne peuvent ſe réunir dans la même perſonne.

Le troiſième objet regarde l'élocution, le ſtyle. Il eſt permis dans un ouvrage de longue haleine de ſommeiller quelquefois. On pardonne alors un moment d'oubli: ſouvent

vent même une petite tâche ne s'apperçoit point. Mais dans une épigramme on ne pardonne rien, & le moindre défaut saute aux yeux sur le champ. On veut que toutes ses parties soient liées entre elles intimement; qu'elles jouent avec aisance; que l'oreille ne soit surchargée d'aucun mot, d'aucune syllabe; qu'elle ne soit offensée d'aucun son dur, sec, traînant, sifflant; que l'esprit ne soit embarassé d'aucune construction peineuse, d'aucune ellipse forcée, d'aucune idée inutile, ou trop recherchée; en un mot, que la pensée soit habillée d'une façon décente & serrée, & que cependant elle soit à son aise. Cela doit être dans tout ouvrage bien écrit: mais on l'exige sur-tout dans l'épigramme. D'où il suit qu'il n'est point juste de dire que, pourvu que la pointe soit renduë heureusement, tout est fait dans l'épigramme. La pointe est la partie principale, il est vrai; mais elle doit néanmoins quelque chose de son mérite aux autres parties qui la préparent & qui l'annoncent.

Il n'est pas difficile après tout ce que nous venons de dire, de marquer les défauts qui se rencontrent dans le genre épigrammatique. Nous ne parlons point des obscénités, qui ne peuvent plaire qu'à la canaille, & que les Payens mêmes ont condamnées par-tout. Nous ne parlons point des épigrammes méchantes, qui déchirent la réputation: chacun est intéressé à

les

les haïr : elles marquent de l'inhumanité dans ceux qui les font, & au moins de la malignité dans ceux qui les lisent avec plaisir. Il ne s'agit que des défauts qui ont rapport au goût.

La fausseté de la pensée est un des plus grands qui se puissent trouver dans l'épigramme. Elle laisse dans l'ame une certaine fadeur mêlée de dépit. Quoi de plus déplaisant que cette prétenduë épigramme d'un homme, dont la maîtresse seroit mise dans un couvent?

Quoique par une étrange & soudaine rigueur
Il semble qu'aujourd'hui Climène me confonde,
Le cloître ne doit point étonner ma langueur :
Et c'est le seul espoir où mon ame se fonde,
Que n'aïant plus le choix de sortir de mon cœur,
Il est bien mal aisé qu'elle sorte du monde.

Cependant si la fausseté étoit rachetée par quelque agrément, la pensée, quoique fausse, pourroit devenir un jeu d'esprit, & plaire autant que la vérité. En voici un exemple :

Blaise voyant à l'agonie
Lucas qui lui devoit cent francs,
Lui dit, toute honte bannie,
Çà payez-moi vîte, il est tems.
Laissez-moi mourir à mon aise,
Répondit foiblement Lucas :
Oh ! parbleu vous ne mourrez pas,
Que je ne sois payé, dit Blaise.

La fausseté de cette pensée est évidente, & c'est ce qui en fait tout le mérite.

On blâme aussi les équivoques, quand elles sont tirées de trop loin, comme celle-ci :

Bien

Bien qu'on vous appelle Angelique,
Je tiens que c'est mal appellé :
Si vos yeux m'ont enſorcelé,
N'êtes - vous pas diabolique ?

ANGELIQUE eſt pris en deux ſens : comme un nom propre de femme, & en même tems comme un adjectif qui ſignifie toute autre choſe.

MAIS quand elles ſont ſimples, aiſées, & qu'elles exercent finement l'eſprit, on n'eſt pas fâché de les trouver à la fin d'une épigramme, quoiqu'en aient dit certains Auteurs. Par exemple, celle-ci ne déplait point :

Huiſſiers, qu'on faſſe ſilence,
Dit en tenant l'audience
Un Préſident de Baugé.
C'eſt un bruit à tête fendre ;
Nous avons déjà jugé
Dix cauſes ſans les entendre. *M. Barraton.*

LES hyperboles ſont ordinairement froides : témoin la penſée d'un certain Grec, qui dit que Diane laiſſa brûler ſon temple d'Ephèſe, parce que cette nuit, elle étoit occupée de l'accouchement de l'Olympiade, qui mettoit au monde Alexandre le grand. Cette penſée eſt ſi froide, dit un critique, qu'elle auroit pu éteindre le feu du temple qui brûloit. Voilà deux hyperboles auſſi extravagantes qu'on puiſſe en trouver. Cependant ſi l'hyperbole ſe trouvoit jointe à la délicateſſe, ou à la fineſſe, on ne ſeroit plus en droit de la blâmer. Telle eſt celle-ci de M. de la Monnoye :

Roch

Roch eſt un homme fort ſécret.
Ami, reconnois à ce trait
Sa diſcrétion ſans pareille.
L'autre jour s'approchant de moi;
Il me dit tout bas à l'oreille
Que Louïs étoit un grand Roi.

CETTE épigramme eſt une traduction de Martial.

VOICI l'original latin, *Lib. I. Ep. 90.*

Garris in aurem ſemper omnibus, Cinna,
Garris & illud teſte quod licet turbâ.
Rides in aurem, quereris, arguis, ploras,
Cantas in aurem, judicas, taces, clamas.
Adeone penitus ſedet hic tibi morbus,
Ut ſape in aurem, Cinna, Caſarem laudes.

LES penſées baſſes qui ſans être ordurières, portent avec elles un certain caractère d'ames viles, de mauvaiſe éducation, doivent être bannies de l'épigramme. Telle eſt celle-ci de Scarron:

Cy giſt qui ſe plut tant à prendre,
Et qui l'avoit ſi bien appris,
Qu'elle aima mieux mourir que rendre,
Un lavement qu'elle avoit pris.

EN un mot, il n'y a guères de genre, où il y ait plus de mauvais que dans celui-ci, & cela pour pluſieurs raiſons. C'eſt par-là que commence ordinairement le plus mince rimeur. D'ailleurs, comme ce ſont les circonſtances qui font quelquefois tout le prix d'une épigramme, elle paroit froide, quand ces circonſtances ſont changées. Enfin la plupart de ceux qui ſe mêlent d'en faire, ne les font que par art. Ils retournent les

les penſées, les prennent à contreſens, les déguiſent, & quand par une ſorte de manége métaphyſique, ils ſont venus à bout de faire étinceller une bluette, ils ſe croient pères d'un bon mot. Les vraies épigrammes ne ſe font pas ainſi. Elles doivent être puiſées dans le bon ſens, aſſaiſonnées d'un ſel fin, tournées d'une manière agréable: ce qui demande du génie, de l'eſprit & un naturel accordé à très-peu de perſonnes.

III.

Sur le Madrigal, le Sonnet, le Rondeau, & le Triolet.

ON rapporte ordinairement à l'Epigramme ces quatre eſpèces de petits poèmes, qui ont cela de commun avec elle, de n'être qu'une penſée intéreſſante préſentée heureuſement. La ſeule différence qui les caractériſe, eſt la nature même de la penſée, ou l'aſſortiment des vers.

LE Madrigal diffère par le caractère de la penſée. L'Epigramme peut être douce, polie, mordante, maligne, &c. pourvu qu'elle ſoit vive, c'eſt aſſez. Le Madrigal au contraire a une pointe toujours douce, gracieuſe, qui n'a de piquant que ce qu'il lui en faut pour n'être pas fade. Sa naïveté eſt plutôt dans le tour même que dans la penſée, laquelle a toujours une certaine fleur d'eſprit. En voici un qu'on cite ordinai-

nairement pour exemple, & qui peut servir de modèle : il est de Pradon, de ce poëte si souvent opprimé des sifflets du parterre. C'est une réponse à quelqu'un, qui lui avoit écrit avec beaucoup d'esprit.

Vous n'écrivez que pour écrire :
C'est pour vous un amusement.
Moi, qui vous aime tendrement,
Je n'écris que pour vous le dire.

Il y a de l'esprit dans ce madrigal; mais il n'y en a qu'autant qu'il en faut pour assaisonner le sentiment : le tour est délicat, il est simple, il est doux. C'est tout ce qu'on peut souhaiter dans un madrigal bien fait.

Le Sonnet est un poème de quatorze vers, qui demande tant de qualités, qu'à peine entre mille, on peut en trouver deux ou trois qu'on puisse louër. Despréaux dit que le Dieu des vers.

Lui-même en mesura le nombre & la cadence,
Défendit qu'un vers foible y pût jamais entrer,
Ni qu'un mot déjà mis osât s'y remontrer.

Voila' pour la forme naturelle du Sonnet.

Il y a outre cela la forme artificielle, qui consiste dans l'arrangement & la qualité des rimes : le même Despréaux l'a exprimée fort heureusement: Apollon

Voulut qu'en deux quatrains de mesure pareille,
La rime avec deux sons frappât huit fois l'oreille,
Et qu'ensuite six vers artistement rangés
Fussent en deux tercets par le sens partagés.

Le

LE tercet commence par deux rimes semblables, & l'arrangement des quatre derniers vers est arbitraire.

LE Sonnet de Des-Barreaux est si fameux, qu'il doit naturellement être cité pour exemple:

1. *Quatrain.*

Grand Dieu, tes jugemens sont remplis d'équité.
Toujours tu prends plaisir à nous être propice.
Mais j'ai tant fait de mal que jamais ta bonté
Ne me pardonnera qu'en blessant ta justice.

2. *Quatrain.*

Oui, Seigneur, la grandeur de mon impiété
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice.
Ton intérêt s'oppose à ma félicité,
Et ta clémence même attend que je périsse.

1. *Tercet.*

Contente ton désir, puisqu'il t'est glorieux,
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux:
Tonne, frappe, il est tems, rends-moi guerre pour guerre.

2. *Tercet.*

J'adore en périssant la raison qui t'aigrit.
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qu'il ne soit tout couvert du sang de Jesus-Christ?

CE poème est d'une très-grande beauté. On y voit une chaîne d'idées nobles, exprimées sans affectation, sans contrainte, & des rimes amenées de bonne grace.

C'EST la naïveté qui fait le caractère du Rondeau, il admet les tours gaulois, qui semblent conserver encore cet air rond & sans façon que nous supposons volontiers à nos

nos pères parce que nous nous croyons p
fins qu'eux.

Le Rondeau eſt compoſé de treize v
avec deux refrains. Les vers ſont ſur de
rimes, huit maſculines & cinq féminine
ou ſept maſculines & ſix féminines. Le pr
mier refrain eſt après le huitième vers,
le dernier après le treizième. Outre cel
il y a un repos néceſſaire après le cinqui
me vers. Voilà le tecnique, le méchaniq
du Rondeau. En voici un exemple, q
contient ces règles mêmes.

Ma foi c'eſt fait de moi : car Iſabeau
M'a conjuré de lui faire un Rondeau :
Cela me met en une peine extrême.
Quoi treize vers, huit en *eau*, cinq en *ème* !
Je lui ferois auſſitôt un batteau.
En voilà cinq pourtant en un monceau.
Faiſons-en huit en invoquant Brodeau,
Et puis mettons par quelque ſtratagême,
Ma foi c'eſt fait.
Si je pouvois encor de mon cerveau
Tirer cinq vers, l'ouvrage ſeroit beau.
Mais cependant me voilà dans l'onzième,
Et ſi je crois que je fais le douzième,
En voilà treize ajuſtés au niveau.
Ma foi c'eſt fait.

Le refrain doit être toujours lié av
la penſée qui précède, & en terminer
ſens d'une manière naturelle ; & il pl
ſur-tout, quand, repréſentant les mêm
mots, il préſente des idées un peu diff
rentes, comme dans celui-ci de Mall
ville.

Coëffé d'un froc bien rafiné,
Et revêtu d'un Doyenné

C

Qui lui rapporte de quoi frire,
Frère René devient Messire,
Et vit comme un déterminé.
Un Prélat riche & fortuné
Sous un bonnet enluminé,
En est, s'il le faut ainsi dire,
Coëffé.
Ce n'est pas que frère René
D'aucun mérite soit orné;
Qu'il soit docte, qu'il sache écrire;
Ni qu'il dise le mot pour rire:
Mais c'est seulement qu'il est né
Coëffé.

.e Triolet est une espèce de Rondeau, t la beauté consiste dans le retour de ıême pensée pour faire partie d'une autre sée.

Le prémier jour du mois de Mai
Fut le plus heureux de ma vie.
Le beau dessein que je formai,
Le prémier jour du mois de Mai!
Je vous vis & je vous aimai.
Si ce dessein vous plût, Silvie,
Le prémier jour du mois de Mai
Fut le plus heureux de ma vie.

Ranchin.

Rien n'est si doux ni si naïf. Cepenıt les règles sont dures & austères; & t là ce qui en fait le mérite.

Aprés avoir traité tous les genres de ısie & leurs espèces, seroit-il hors de pos d'imiter ici la conduite de quelques- de nos historiens modernes, qui après ir dressé & exécuté leur récit selon les les de l'art, offrent au lecteur curieux les ces justificatives de ce qu'ils ont raconté? s titres originaux de tous les beaux Arts

son

ſont dans la nature. Mais il n'eſt point d'auteur qui en ait fait un extrait plus fidèle & plus précis qu'Horace dans ſon Art poétique. Tout le monde en convient. Cet ouvrage eſt regardé généralement comme le code de la raiſon & du bon ſens, dans ce qui concerne les Arts. Suppoſé donc que tous les principes que nous avons établis juſqu'ici, ſe retrouvent dans cet Ouvrage fameux ; l'expoſition que nous allons en faire ſera un nouveau dégré de lumière qui ſe réfléchira ſur tout ce que nous avons dit.

EXPOSITION
DE L'ART POÉTIQUE D'HORACE.

AVANT que d'entrer en matière, il faut nous arrêter un moment, pour prendre quelques idées ſur la manière dont ſe ſont formés les Arts.

ON a droit de demander à quiconque entreprend d'expliquer l'art poétique, ce que c'eſt qu'un Art, comment les Arts ſe ſont formés, quelles en ſont les différentes eſpèces, & de quelle eſpèce eſt la Poéſie.

UN art eſt une collection, ou un recueil de règles ſur la manière de faire bien, ce qui peut être fait bien ou mal. Car ce qui ne peut être fait que bien ou que mal, n'a pas beſoin d'art.

CES

CES règles ne ſont que des principes généraux tirés d'obſervations pluſieurs fois répétées, & toujours vérifiées par la répétition. Par exemple, on a obſervé qu'un orateur indiſpoſoit ſes auditeurs, lorſqu'en commençant, il montroit de l'orgueil, de l'impudence: on en a tiré la règle générale qui veut que tout exorde ſoit modeſte. Ainſi toute obſervation contient un précepte, & tout précepte naît d'une obſervation.

LE prémier inventeur des arts eſt le beſoin. C'eſt le plus ingénieux de tous les maîtres, & celui dont les leçons ſont le mieux écoutées. Jetté en naiſſant, comme le diſent Lucrèce & Pline, nud ſur la terre nuë, aïant au dehors de lui le froid, le chaud, l'humide, les chocs des autres corps, au-dedans la faim, la ſoif, qui l'avertiſſoient vivement de ſonger aux remèdes, l'homme ne put reſter longtems dans l'inaction. Il ſe ſentit forcé de chercher des moyens; il en trouva. Quand il les eut trouvés; il les perfectionna, pour les rendre d'un uſage plus ſûr, plus facile, plus complet, quand le beſoin renaîtroit.

AINSI quand il eut ſenti, par exemple, l'incommodité de la pluie, il chercha un abri. Si ce fut quelque arbre touffu; il s'aviſa bientôt, pour mieux aſſurer le couvert, d'en ſerrer les branches, de les entrelacer, de joindre entre elles celles de plu-

ſieurs arbres, afin de ſe procurer un toît plus étendu & plus commode, pour ſa famille, pour ſes proviſions, pour quelques troupeaux. Enfin les obſervations s'étant multipliées, l'induſtrie & le goût aïant ajouté de jour en jour aux prémiers eſſais quelque choſe de nouveau, ſoit pour conſolider l'édifice, ſoit pour l'embellir, il s'eſt formé avec le tems cette ſuite de préceptes qu'on a appellée Architecture, & qui eſt l'art de faire des demeures ſolides, commodes & décentes.

LES mêmes obſervations furent faites ſur toutes les autres parties qui ont rapport aux moyens de conſerver la vie, ou de la rendre plus aiſée & plus douce: c'eſt de-là que ſont venus les Arts mécaniques.

QUAND on eut pourvu au néceſſaire & au commode, il n'y avoit plus qu'un pas pour arriver à l'agrément. Car le commode tient une eſpèce de milieu entre le néceſſaire & l'agréable; puiſqu'il n'eſt autre choſe qu'un néceſſaire aiſé, débarraſſé de peines, & que, d'un autre côté, l'agrément ne ſemble être qu'un dégré de commodité de plus.

LES Arts d'agrément ſont donc ceux dont on peut ſe paſſer ſans gêne; mais qui ſemblent répandre plus de douceur ſur la vie, quand une fois on les a connus. Ils ſont fait principalement pour le goût, pour le plaiſir. Tels ſont la Peinture, la Poéſie, la Muſique.

AIN-

AINSI l'objet de tous les Arts eſt de ſervir ou d'embellir la ſociété ; & c'eſt de-là que naiſſent les deux eſpèces d'arts, de ſervice, & d'agrément.

LE fonds de tous les arts eſt la nature. Le Créateur a placé là toutes les proviſions de la vie humaine.

NOUS avons deux manières de les en tirer. La prémière eſt d'employer la nature elle-même, de la faire ſervir telle qu'elle eſt à nos uſages: c'eſt l'objet des arts qu'on appelle mécaniques. La ſeconde eſt de l'imiter ſeulement dans ce qu'elle a, ou dans ce qu'elle fait: c'eſt le point de vuë des beaux Arts.

LA Poéſie eſt un des beaux Arts: par conſéquent l'Art poétique doit être un recueil de préceptes pour imiter la nature d'une manière qui plaiſe à ceux pour qui on fait cette imitation.

OR pour plaire dans les ouvrages d'imitation, il faut 1°. faire un certain choix des objets qu'on veut imiter: 2°. les imiter parfaitement: 3°. donner à l'expreſſion par laquelle on fait l'imitation, toute la perfection qu'elle peut recevoir. Cette expreſſion ſe fait par les mots dans la Poéſie; donc les mots doivent y avoir toute la perfection poſſible. C'eſt à ces trois objets que ſe rapportent toutes les règles de la Poétique d'Horace.

DE ces trois points, les deux prémiers ſont communs à tous les arts imitateurs:

par conſéquent tout ce qu'Horace en dira, peut convenir exactement à la Muſique, à la Danſe, à la Peinture. Et même comme l'Eloquence & l'Architecture empruntent quelque choſe des beaux Arts, il peut auſſi leur convenir juſqu'à un certain point. Quant au troiſième article; ſi on en conſidère les règles détaillées, elles conviennent à la Poéſie ſeule, de même que les règles du coloris ne conviennent qu'à la Peinture, celles de l'intonation qu'à la Muſique, celles du geſte qu'à la Danſe. Cependant les règles générales, les principes fondamentaux de l'expreſſion ſont encore les mêmes. Il faut que tous les arts, quelque moyen qu'ils emploient pour s'exprimer, s'expriment avec juſteſſe, clarté, aiſance, décence. Ainſi les préceptes généraux de l'élocution poétique ſont les mêmes pour la Muſique, pour la Peinture, & pour la Danſe. Il n'y a de différence que dans ce qui tient eſſentiellement aux mots, aux tons, aux geſtes, aux couleurs. Voilà quelle eſt l'étenduë de l'Art poétique, & ſur-tout de celui d'Horace; parce que l'auteur s'élève ſouvent juſqu'aux principes, pour donner à ſes lecteurs une lumière plus vive, plus ſûre, & leur montrer plus de choſes à la fois, s'ils ont aſſez d'eſprit pour les bien comprendre.

TRADUCTION.

DE L'ART POE'TIQUE D'HORACE.

I.

„ Si un peintre s'avisoit de mettre une tête humaine (*a*) sur un cou de cheval, & d'y joindre des membres de toutes espèces, qui seroient revêtus de plumes de différens oiseaux, de manière que le haut de la figure représentât une belle femme, & l'autre extrémité un poisson hideux; je vous le demande, Pisons (*b*), „ pour-

---

ARS POETICA.

HUMANO capiti cervicem pictor equinam
Jungere si velit, & varias inducere plumas,
Undique collatis membris: ut turpiter atrum
Desinat in piscem mulier formosa supernè:
Spectatum admissi risum teneatis amici!
Credite, Pisones, isti tabulæ fore librum

(*a*) On a traduit *tête humaine* & non *tête d'homme*. Il s'agit de tête d'une belle femme: *Mulier formosa supernè*. Une tête d'homme feroit un mauvais effet sur un cou de cheval; mais un beau visage de femme y feroit encore plus étrange.

(*b*) C'est Lucius Pison, & ses enfans. Le père fut Consul avec Drusus Libon, l'an de Rome 738. Il eut la confiance d'Auguste. C'étoit un homme de goût, à en juger par ce qu'en dit Horace.

(*) *Vanæ species*, signifie ou des images qui ne sont point ter-

„ pourriez-vous vous empêcher de rire à la
„ vuë d'un tableau de cette espèce?

„ C'est précisément l'image d'un livre
„ qui ne seroit rempli que d'idées vaines,
„ figurées au hazard (a), à-peu-près com-
„ me les délires d'un malade: desorte que
„ ni les piés, ni la tête, ni aucune partie
„ n'iroit à former un tout d'une seule na-
„ ture (b).

„ Les Peintres, direz-vous, & les Poè-
„ tes ont toujours eu le pouvoir de tout
„ oser.

„ J'en conviens: c'est un droit qu'ils se
„ demandent & qu'ils s'accordent mutuel-
„ le-

Persimilem, cujus, velut ægri somnia, vanæ
Fingentur species * : ut nec pes, nec caput uni
Reddatur formæ. Pictoribus atque poëtis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.
Scimus: & hanc veniam petimusque damusque vi-
cissim.
Sed non ut placidis coeant immitia: non ut
Serpentes avibus geminentur, tigribus agni.

minées, ou des assemblages qui n'ont point de modèle dans la nature, qui ne portent sur rien, *vanæ*, *bulæ*. D'ailleurs toutes les parties de ce tableau se concilient autant qu'elles doivent le faire dans un assemblage monstrueux.

(a) C'est ainsi qu'il faut lire; & non *aut*, sans quoi il y auroit deux tableaux. Or il n'y en a qu'un, *isti ta-bulæ*.

(b) *Uniformæ*. C'est ce que nous appellons une seule nature: *forma* signifie espèce compo-

„ lement. Mais c'eſt à condition qu'on „ n'abuſera pas de ce droit pour allier en- „ ſemble les contraires, & qu'on n'ira point „ accoupler les ſerpens avec les oiſeaux, „ ni les agneaux avec les tigres.

„ Quelquefois après un débat pompeux „ & qui annonce de grandes choſes, on „ étale quelque lambeau de pourpre qui „ brille: on décrit un bois ſombre, quel- „ que autel de Diane (*a*), ou les détours „ d'un ruiſſeau qui fuit dans une riante „ prairie, ou les flots du Rhin, ou l'arc „ céleſte formé par la pluie. Mais ce n'é- „ toit pas le lieu. Vous ſavez rendre fi- „ dèlement un cyprès. Qu'importe, ſi „ celui qui vous paie pour le peindre, a „ briſé ſon vaiſſeau, & nage ſans eſpoir „ au milieu des flots. A vous voir com- „ mencer, vous alliez donner un vaſe ma- „ je-

Inceptis gravibus plerumque, & magna profeſſis
Purpureus, latè qui ſplendeat, unus, & alter
Aſſuitur pannus: cum lucus, & ara Dianæ,
Et properantis aquæ per amœnos ambitus agros,
Aut flumen Rhenum, aut pluvius deſcribitur arcus.
Sed nunc non erat is locus. Et fortaſſe cupreſſum
Scis ſimulare. Quid hoc, ſi fractis enatat expes
Navibus, ære dato qui pingitur? amphora cœpit
Inſtitui: currente rotâ cur urceus exit?

poſée du genre & de la différence, & des propriétés.

(*a*) Diane Déeſſe des forêts avoit des autels dans les bois.

„ jeſtueux : la rouë tourne (*a*) ; il ne ſort
„ qu'un chétif pot à l'eau. Enfin quelque
„ ſujet que vous traitiez, qu'il ſoit ſimple
„ & un (*b*).

„ Il y a une apparence du bon qui trom-
„ pe les poètes. Vous ne l'ignorez pas,
„ Père illuſtre, & vous Fils dignes d'un
„ tel père. Je tâche d'être court ; je de-
„ viens obſcur. Je veux être délicat, po-
„ li ; j'ôte l'ame & les nerfs. Celui qui
„ veut aller au grand, eſt enflé. Celui qui
„ craint l'orage & le danger (*c*), rampe à
„ terre. De même un poète, qui veut va-
„ rier un ſujet par un merveilleux bizarre,
„ peint un dauphin dans les bois, & un
„ ſanglier dans les flots. La crainte d'une
„ faute nous jette dans une autre, quand
„ on ne ſait point l'art. On verra auprès
„ de

Denique ſit quodvis ſimplex dumtaxat, & unum.
Maxima pars vatum, pater, & juvenes patre digni,
Decipimur ſpecie recti. Brevis eſſe laboro,
Obſcurus fio. Sectantem lævia nervi
Deficiunt, animique. Profeſſus grandia turget :
Serpit humi, tutus nimiùm, timiduſque procellæ.
Qui variare cupit rem prodigialiter unam ;
Delphinum ſylvis appingit, fluctibus aprum.
In vitium ducit culpæ fuga, ſi caret arte.

(*a*) C'eſt la rouë d'un pottier ; qui tourne pour figurer le vaſe.

(*b*) *Quodvis*, quelque choſe que ce ſuit.

(*c*) *Tutus nimiùm*, c'eſt-à-dire, *qui tuetur ſe nimis*, qui veille trop à ſa conſervation, qui a peur.

„ de l'école d'Emilius, l'artiste le plus mé-
„ diocre (*a*) exprimer parfaitement les on-
„ gles, & imiter avec le bronze la moles-
„ se des cheveux: mais son travail demeu-
„ rera imparfait, parce qu'il ne sait point
„ faire un tout. Si je voulois composer
„ quelque ouvrage, je ne souhaiterois pas
„ plus de ressembler à cet homme, que d'a-
„ voir un nez difforme avec une belle che-
„ velure & de beaux yeux.

TOUT ce morceau est rempli de préceptes qui regardent l'unité. Mais comme ils sont la plupart couverts d'allégorie, il s'agit de lever l'enveloppe, & de les montrer eux-mêmes tels qu'ils sont.

D'ABORD, qu'est-ce que l'unité dans un être composé de parties différentes? Elle consiste, je crois, dans le rapport & la proportion des parties réunies pour former un

Æmilium circa ludum faber imus & ungues
Exprimet, & molles imitabitur ære capillos:
Infelix operis summâ, quia ponere totum
Nesciet. Hunc ego me, si quid componere curem,
Non magis esse velim, quàm pravo vivere naso.
Spectandum nigris oculis, nigroque capillo.

(*a*) *Faber imus.* Sans chercher si loin le sens du mot *imus*, on peut dire qu'il signifie *le plus foible*, *le moins habile*. Le dernier de ces ouvriers saura finir des petites parties, comme des orgles, des cheveux; mais il ne saura pas faire un tout.

un tout complet, c'est-à-dire, un tout auquel il ne manque rien, & qui n'ait rien de trop.

AINSI un tout est un, quand il y a rapport & proportion dans la nature, ou la qualité des parties & dans la grandeur de ces mêmes parties; quand il y a ce même rapport entre la forme & le fond, & que toutes les parties extérieures & intérieures ont un dégré égal de perfection. Telle est l'étenduë qu'Horace semble donner à l'unité dans le morceau que nous venons de traduire. Voici les principes qu'il renferme.

Que les parties soient faites pour aller ensemble. Pour mettre ce précepte dans un beau jour, le poète le présente dans un exemple du contraire. Voici des parties: Une belle tête de femme, un cou de cheval, un pié de chèvre, un de tigre, un corps d'oiseau, une queuë de poisson. Réunissez ces parties; vous en faites un tout monstrueux. D'où il faut conclure que toute partie n'est pas faite pour aller avec toute autre partie. La nature est le modèle des combinaisons: c'est elle que l'art doit imiter: c'est sur son exemple que les artistes doivent se régler. Si quelquefois la nature s'égare & produit des assemblages monstrueux; ce sont des erreurs que l'art doit éviter, & le génie qui s'aviseroit de les imiter, prouveroit une sorte de maladie & de délire dans l'imitateur.

Les artistes ont des licences: mais ces li-

cen-

cences ont leurs bornes. Ces bornes ſont tracées dans l'exemple même de la nature. L'Artiſte peut réunir dans ſes fictions ce qui eſt ſéparé dans le vrai, ſéparer ce qui eſt uni. Il peut transpoſer, étendre, diminuër quelques parties; mais il faut toujours que la nature le guide. Il n'ira point nous peindre des iles volantes dans les airs: ce n'eſt pas là qu'elles ſont dans la nature: ou ſi, par une conceſſion toute gratuïte, on luì permet d'en feindre dans quelque jeu d'imagination, ſuppoſé qu'il y mette des villes, des plantes, on ne lui permettra pas de dire que la racine des arbres eſt en haut, & le feuillage en bas, que chaque maiſon eſt plus grande que la ville entière. Ce ſeroit dire que les ſerpens s'accouplent avec les oiſeaux, & les brebis avec les tigres.

EN quoi donc conſiſte la liberté des poètes? Elle conſiſte à ôter des ſujets qu'ils traitent, tout ce qui pourroit y déplaire, & à y mettre tout ce qui peut y plaire, ſans être obligé de ſuivre la vérité. Ils prennent du vrai ce qui leur convient, & rempliſſent les vuides avec des fictions. Et pourvu que les parties, ſoit feintes, ſoit vraies, aient un juſte rapport entre elles, & qu'elles forment un tout qui paroiſſe naturel, c'eſt tout ce qu'on leur demande. Le génie n'a point paſſé ſes droits.

La forme doit être une. Vous avez commencé ſur un ton grave & auſtère, & tout-à-coup vous vous jettez dans des deſcri-

ptions dignes d'un jeune homme. Au-lieu d'un tissu serré & uniforme, on voit des découpures de loin à loin, qui paroissent des ornemens d'attache, à-peu-près comme un lambeau de pourpre sur la toile : cela est beau : mais ce n'étoit pas le lieu : *Nunc non erat is locus.* L'uniformité manque.

Tout doit sortir du sujet. C'est le sujet qui fait le centre de l'unité. Vous savez faire des portraits : mais il falloit raisonner, & prouver par des argumens. Vous faites concerter des antithèses, & c'est le père, le libérateur de la patrie qui est mort : vous devriez fondre en larmes, & vous donnez des bluettes à l'esprit.

IL y a toujours une partie dans l'artiste plus forte que les autres. Horace avertit de ne pas trop s'y livrer. Celui qui sait argumenter, argumente sans fin. Celui qui a de l'esprit, en met par-tout. L'homme d'imagination met tout en tableau. Mais il faut voir si le sujet le demande ; & s'il ne le demande pas, l'artiste doit faire courageusement le sacrifice. On lui demande des flots, il faut peindre des flots, & non des arbres.

La proportion sera dans les parties. C'est ce qu'Horace fait entendre par ce vase qui a commencé de manière à faire espérer du grand & du noble, & qui se réduit à un méchant pot à l'eau. Cela peut signifier, ou un exorde pompeux, auquel la suite ne répond pas pour la dignité : ou un frontispi-

tiſpíce trop étendu, & auquel l'édifice ne répond pas pour la grandeur: ou enfin l'orgueil qui promet beaucoup en commençant, & qui donne peu de choſe. Ainſi ce vers contient ce qui regarde le ton d'un ouvrage, qui doit être un, la proportion des parties entre elles en la prenant du côté de l'étenduē, enfin la manière de s'annoncer au public à la tête d'un ouvrage qu'on lui préſente.

Avant que d'en venir aux deux autres préceptes qui regardent l'unité, il faut expliquer le mot *ſimplex* qu'Horace a joint à *unum*. *Simplex duntaxat & unum.*

En général *ſimplex* eſt l'oppoſé de *duplex*, ou de *multiplex*. Il peut ſignifier également *ſujet un* & *ſujet non compliqué*. C'eſt-à-dire, que quand un ſujet ne ſera pas trop chargé d'incidens, que l'action ſera aiſée à ſuivre, on dira qu'il eſt ſimple. Et en ce ſens l'unité & la ſimplicité ſont deux choſes différentes. Ainſi on peut dire que l'Héraclius de Corneille eſt un, & n'eſt pas ſimple; parce que l'intrigue eſt fort compliquée. Et de même, que ſon Horace eſt ſimple & n'eſt pas un; parce que l'intrigue ſe développe aiſément, & que d'un autre côté le combat du héros eſt une action, & que ſon jugement, après avoir tué ſa ſœur, eſt encore une autre action. Ce ſens eſt fort juſte en lui-même. Mais il ne paroit pas que ce ſoit celui d'Horace, qui place une eſpèce de principe gé-

néral entre ce qu'il vient de dire, & ce qu'il va dire encore ſur l'unité : deſorte que ce principe ſoit, & réſultat de ce qui précède, & fondement de ce qui ſuit. Ainſi *ſimplex* a, à-peu-près, la même ſignification que *unum*; & tous deux ils ne ſignifient autre choſe, ſinon que dans un ouvrage d'art, il ne doit y avoir rien qui rompe l'unité.

CELUI *qui craint trop l'uniformité ſe jette dans le bizarre & le monſtrueux.* Avant que de venir au précepte ſur l'accord de l'unité avec la variété, le poète établit un principe général qui eſt, qu'il y a une apparence du bon qui trompe. Il prouve cette vérité par des exemples, leſquels, par l'art du poète, deviennent autant de préceptes d'éloquence, quoiqu'amenés ſeulement pour ſervir de preuves à la règle qu'il a en vuë. Cette règle eſt, que l'unité doit ſe trouver juſque dans la variété : c'eſt-à-dire, que les parties, quoique variées, doivent avoir entre elles un certain rapport d'uniformité. C'eſt ainſi que tous les doigts de la main ſont différens, & que cependant ils ſe reſſemblent. Voici le raiſonnement d'Horace : Rien n'eſt ſi aiſé que d'aller au-delà, ou de reſter en-deçà du point exquis de la règle. Par exemple, un auteur qui polit, qui lime trop, uſe ſon ouvrage, & lui ôte les nerfs : *ſectantem lævia nervi deficiunt.* De même, celui qui veut varier ſon ſujet, de peur d'ennuyer par l'uniformité, ſe jette quelquefois

quefois dans un merveilleux bizarre & monſtrueux, *prodigialiter*. Il faut éviter cet excès. Les vraies beautés ne ſont pas loin de nous. Elles ſont toutes dans le ſujet que nous avons dans les mains. Il ne s'agit que d'avoir des yeux pour voir, & de l'art pour mettre en œuvre.

Cette maxime: *La crainte d'un défaut nous jette dans un autre, ſi-on manque d'art*, eſt une propoſition qui n'a qu'un rapport général avec l'unité. C'eſt une eſpèce de prémier principe. Le dernier mot ſignifie qu'un artiſte tombe ſouvent dans les extrémités oppoſées, lorſqu'il ne ſuit que ſon goût & ſon talent, & qu'il n'eſt pas guidé par les règles, c'eſt-à-dire, par la connoiſſance des obſervations qu'on a faites dans les différens tems ſur le genre dans lequel il travaille, & par celles que lui feront les artiſtes vivans, ſur les fautes qu'il aura faites dans le ſujet particulier qu'il aura travaillé.

Le dernier précepte ſur l'unité regarde le finiſſement de chaque partie. Il faut que dans un ouvrage de l'art tout ſoit parfait, ſans quoi la perfection d'une partie jointe à l'imperfection d'une autre partie rompt l'unité. Les parties ne ſemblent plus faites pour être unies: elles portent l'image de la duplicité. C'eſt un bel œil avec un vilain nez. Il y a peu d'arts dont un ſeul homme puiſſe achever toutes les parties dans un dégré égal. Tel qui charme dans un panégyrique

que eſt glacé dans la morale. Phidias peignoit la majeſté, Apelle les graces. Dans un grand ouvrage il faut pourtant peindre l'un & l'autre, & le peindre également bien.

RASSEMBLONS ſous un même point de vuë toutes ces unités pour en faire connoitre les eſpèces & les dégrés.

UN ſeul tout & non deux: c'eſt l'unité numérique. Horace ſuppoſe que cette unité n'a pas beſoin de précepte. S'il la déſigne, ce n'eſt que par le mot *ſimplex*, qu'il a ajouté à *unum*.

UNE ſeule nature & non pluſieurs: c'eſt l'unité ſpécifique. Une tête de femme & un cou de cheval rompent cette unité.

UNE ſeule forme qui embraſſe tout ſans inégalité, même couleur, même ton: c'eſt l'uniformité.

UN ſeul principe d'où ſort tout ce qu'on dit, c'eſt l'unité d'objet.

UNE ſeule meſure commune pour l'étenduë & la proportion des parties: une groſſe tête va mal avec un petit corps: c'eſt l'unité de ſymétrie.

DANS la variété même, rapport d'uniformité fondé ſur l'unité de nature & de proportion: ce qui rentre dans l'unité ſpécifique.

ENFIN chaque partie ſera également finie, ſans quoi elle paroitroit détachée des autres, plus ou moins, à-peu-près comme

des pièces de différentes nuances; c'est
nité de finissement.

CE morceau est le plus riche & le plus
portant de l'Art poétique d'Horace; &
it ce qu'il renferme convient également
'Éloquence, à l'Architecture, & à tous
beaux Arts.

II.

„ O vous qui entreprenez d'écrire, choisissez une matière proportionnée à vos talens, & examinez longtems ce que peuvent, ou ne peuvent point porter vos épaules. Celui qui aura pris un sujet proportionné à ses forces, saura le rendre en termes convenables & dans un ordre clair.

„ L'ORDRE, ou l'arrangement des parties (*a*), pour avoir toute la grace & tout l'effet possible, demande, si je ne me trompe, qu'on dise dans l'instant où la scène s'ouvre, ce qui devoit être dit dans cet instant, & qu'on renvoie dans une occasion favorable l'exposé des autres choses.

„ L'au-

---

umite materiam vestris qui scribitis æquam
'iribus, & versate diu quid ferre recusent,
uid valeant humeri. Cui lecta potenter erit res,
ec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.

a) On peut prendre mot *ordinis* active-ment pour l'art d'arranger, la Disposition.

„ L'auteur d'un long poème doit faire
„ un choix dans ce qui se présente à lui.

REPRENONS ces préceptes. *Choisissez une matière proportionnée à vos forces.* Cet avis est très-nécessaire, sur-tout aux poètes, qui, dès qu'ils ont fait quelque pièce médiocre, portent tout d'un coup leur vuë jusqu'aux plus grands ouvrages. Il faut tourner & retourner longtems le genre, le sujet qu'on veut prendre, essayer si on peut le porter, si on peut le porter assez longtems, & jusqu'au bout. Tel peut fournir un acte, qui ne peut aller jusqu'à trois, moins encore jusqu'a cinq.

UN homme qui a choisi un sujet dont il est bien le maître, le porte aisément: il en arrange les parties avec clarté, & comme il le veut. Il rend les pensées par des expressions qui naissent sous sa main. Au-lieu que quand le sujet est plus fort que l'auteur, que sa matière le charge, lui commande, l'arrangement des parties est contraint, de mauvaise grace : l'ouvrage est maigre, pauvre, semblable à ces plantes malades, dont la tige est menuë, la feuille pâle & petite, & la fleur presque fanée avant que d'éclore.

MAIS en quoi consiste l'arrangement des

Ordinis hæc virtus erit, & venus, aut ego fallor,
Ut jam nunc dicat jam nunc debentia dici,
Pleraque differat, & præsens in tempus omittat.
Hoc amet, hoc spernat promissi carminis auctor.

des parties dans un tout poétique, soit épique, soit dramatique? Sera-t-il semblable à celui d'une histoire? N'y a-t-il pas moyen d'en trouver un autre qui ait plus de grace & qui produise un plus bel effet? C'est à quoi répond Horace dans les trois vers qui suivent: *Ordinis*, *&c.*

CE passage est difficile. Voici comme il me paroit qu'on doit l'expliquer, & toujours par le principe de l'imitation, qui est la source & l'explication de toutes les règles.

QU'IL arrive dans une ville quelque émeute, suivie de quelque combat; les habitans accourent les uns après les autres pour être spectateurs. Le spectacle ne commence pour eux qu'au moment où ils arrivent, & dès cet instant, ils s'instruisent avidement, par leur propres yeux, de tout ce dont ils peuvent s'instruire par eux-mêmes: ensuite, quand ils trouvent un instant d'intervalle, où leurs yeux ne leur apprennent rien; ils s'informent du reste, c'est-à-dire, des causes & des circonstances; & on leur en fait le récit. Voilà le modèle de l'ordre poétique.

ON veut jouër *Le Malade imaginaire*. On le suppose dans sa maison, occupé à régler des mémoires d'apoticaire. On ne le voit pas encore. La porte s'ouvre: ou, ce qui y répond dans les représentations théâtrales, la toile se lève, alors on le voit. Qu'il continuë à faire ce qu'il faisoit, &

à

à dire ce qu'il auroit dit, quand même on n'auroit pas ouvert sa porte: *Jam nunc dicat*, qu'il dise, en commençant à être vu, *jam nunc debentia dici*, ce qu'il auroit dit quad même on ne l'auroit pas vu. Mais qui est cet homme? Quelle est son humeur? A-t-il des enfans? Comment les gouverne-t-il? Vous le saurez dans quelque occasion, que le poète saura faire naître, *præsens in tempus omittat.*

C'EST le même arrangement pour le poème qui est en récit. Virgile ouvre la scène de l'Enéide au départ de Sicile. Il y avoit déja six ans qu'Enée étoit parti: nous ne le savons pas encore, nous arrivons pour être spectateurs, dans le moment qu'il part: *Vix è conspectu Siculæ.* Suivons-le. Une tempête s'élève, il est jetté à Carthage: il y séjourne: il raconte ses avantures à une Princesse qui, heureusement pour nous, est curieuse de les apprendre: le poète saisit cette occasion, *præsens tempus*, pour nous instruire de tout ce qui s'est passé avant le départ de Sicile; & sous prétexte d'amuser Didon, il satisfait notre curiosité. Cette ruse a été mille fois répétée par tout les poètes..

L'AUTEUR d'un long *poème:* c'est ainsi que nous traduisons *promissi.* Sans quoi il faudroit conclure que le choix ne seroit point nécessaire, si le poème n'étoit pas annoncé. Ce qui est contre le bon sens. Qu'un ouvrage soit annoncé, ou non, l'au-

te L'

teur ne doit point le farcir de tout ce qui lui vient dans l'eſprit. Si le poème eſt court, comme une épigramme, un madrigal; il n'y a pas tant de choix à faire: il faut ôter, ou laiſſer tout.

Hoc *amet*, *hoc ſpernat*. Il ſe ſert du terme générique *hoc*, pour faire entendre que ce choix doit ſe faire pour toutes les parties, ſoit grandes, ſoit petites. Il faut faire un choix dans les incidens, dans les circonſtances, dans les penſées, dans les tours, dans les mots, dans l'harmonie.

III.

„ Qu'il ſoit réſervé & ſur ſes gardes „ quand il s'agira de faire de nouveaux mots. „ S'il en fait, il faut qu'il ait l'addreſſe d'en „ fixer le ſens par le moyen de ceux qui „ l'accompagnent.

„ Si par hazard un écrivain ſe trouve „ dans la néceſſité de faire connoitre par „ des ſignes de nouvelle invention, des „ choſes auparavant inconnuës, il ſera „ alors

In verbis etiam tenuis, cautuſque ſerendis.
Dixeris egregiè, notum ſi callida verbum
Reddiderit junctura novum. Si fortè neceſſe eſt
Indiciis monſtrare recentibus abdita rerum;
Fingere cinctutis non exaudita Cethegis
Continget, dabiturque licentia ſumpta pudenter.
Et nova, fictáque nuper habebunt verba fidem: ſi
Græco fonte cadant, parcè detorta. Quid autem
Cæcilio, Plautóque dabit Romanus, ademptum

„ alors dans le cas d'en créer que nos
„ vieux Céthegus n'aient pas entendus: on
„ le lui permettra; pourvu qu'il n'abuse
„ point de la liberté qu'on lui donne. Et
„ ses mots de nouvelle création seront re-
„ çus, s'il sont grecs d'origine, & latini-
„ sés par une légère altération. Et pour-
„ quoi Cécilius, Plaute (a), auroient-ils
„ eu un droit que n'auroient pas Virgile &
„ Varius? Pourquoi me feroit-on un cri-
„ me d'enrichir ma Langue de quelques-
„ mots, si je le puis; tandis que les
„ Catons & les Ennius l'ont fait avant
„ moi? Il a été, & il sera toujours per-
„ mis de produire un mot nouveau, pour-
„ vu qu'il soit marqué au coin de l'usage
„ régnant.

Il *faut qu'un Auteur ait l'addresse de fixer le sens des mots nouveaux qu'il invente, par les autres mots qui l'accompagnent.* Voici la construction du latin: *Si callida junctura reddiderit notum verbum novum.* Ce vers ne peut pas avoir d'autre sens. Quand un mot nouveau se montre pour la prémière fois; comme il n'a par lui-même nulle signi-

Virgilio, Varióque? Ego cur acquirere pauca
Si possum, invideor, cùm lingua Catonis, & Enni
Sermonem patrium ditaverit, & nova rerum
Nomina protulerit? Licuit, semperque licebit,
Signatum præsente nota producere nomen.

(a) Cécilius & Plaute poètes Latins qui ont fait des Comédies.

gnification, il eſt dans le cas d'un inconu qui ſe préſente dans une compagnie; il besoin de quelqu'un qui l'annonce. Un mot nouveau a donc beſoin d'être tellement accompagné, que ſes voiſins l'expliquent. Ainſi quand on a fait le mot *urbanité*, on dû dire, cette *urbanité*, cette *politeſſe* qui caractériſe, &c. Le mot *politeſſe* alors expliqua celui d'*urbanité*.

QU'ILS *ſoient grecs d'origine*. La raiſon en eſt que la plupart des Latins ſachant le grec, le mot nouveau tiré du grec, n'étoit que demi-nouveau pour eux.

LATINISE'S *par une légère altération*. C'eſt ainſi que de μήχανη des grecs, ils ont fait *machina*, de μήτηρ, *mater*. On y voit cette altération légère qui peut latiniſer un mot grec.

IL *a toujours été permis de faire de nouveaux mots*. Mais à qui? Au beſoin, je crois, & au beſoin ſeul. Mais par qui s'expliquera le beſoin? Avançons.

LES mots ſont comme les hommes & tout ce qui ſort de la main des hommes, exposés aux différens caprices du ſort.

IV.

„ DE même que les forêts quittent leurs „ feuil-

Ut ſylvæ foliis pronos mutantur in annos :
Prima cadunt ; ita verborum vetus interit ætas ;
Et juvenum ritu florent modò nata , vigentque.

„ feuilles dans le penchant de la saison, &
„ que les prémières venuës tombent les
„ prémières: de même les mots vieux pé-
„ rissent, & les nouveaux brillent avec les
„ graces & la vigueur de la jeunesse. Nous
„ sommes sujets à la mort, nous & tout ce
„ qui tient à nous. Ces ports creusés par
„ la main des Rois, pour mettre les flottes
„ à l'abri des aquilons: ces vastes marais
„ qui ne portoient que d'inutiles barques &
„ qui connoissent maintenant la charruë, &
„ nourrissent les villes voisines: ces riviè-
„ res incommodes aux moissons, & qui
„ ont appris à suivre un autre cours: tous
„ ces ouvrages des mortels périront comme
„ eux. Et il seroit possible que des mots
„ conservassent toujours leurs graces & leur
„ éclat? Il y en a qui sont tombés & qui
„ renaîtront: d'autres qui règnent aujour-
„ d'hui tomberont à leur tour, si l'usage
„ le veut, lui qui est le juge, le souve-
„ rain, la règle du langage.

HORACE prouve clairement par-là qu'il doit

Debemur morti nos, nostráque: sive receptus
Terrâ Neptunus classes Aquilonibus arcet,
Regis opus: sterilisve diu palus, aptáque remis
Vicinas urbes alit, & grave sentit aratrum;
Seu cursum mutavit iniquum frugibus amnis,
Doctus iter melius: mortalia facta peribunt;
Nedum sermonum stet honos, & gratia vivax.
Multa renascentur, quæ jam cecidere, cadentque,
Quæ nunc sunt in honore vocabula; si volet usus,
Quem penes arbitrium est, & jus, & norma loquendi.

›it être permis de faire de nouveaux mots, ›uisque les vieux meurent. Et si les ou- ›ages les plus solides périssent, à plus for- raison des choses qui ne dépendent que un certain usage, d'une espèce de mode, ›ivent-elles être exposées à des change- ›ens. Il faut donc perdre, & reparer les ›rtes.

L'USAGE est l'arbitre, *arbitrium:* le ›uverain, *jus:* la règle *norma.* Ces trois ›ots ne sont point synonimes. Quand il ›a des différens en matière de mots; c'est ›sage qui en décide, *arbitrium.* Quand il ›ut trencher en maître, avec une autorité ›spotique; il a le droit, *jus.* C'est l'usage, ›t-on; & à cela l'on n'a rien à dire. Enfin ›and il faut faire des loix, ou en abroger; ›est lui qui les fait ou qui les abroge, il ›t loi lui-même, *norma.* Cet usage juge, ›uverain, & législateur, n'est que chez ›s honnêtes gens, c'est-à-dire, chez ceux ›i aïant reçu une bonne éducation, ont ›ujours vécu dans les lieux où est la source plus pure du langage.

V.

„ HOMÈRE nous a montré en quel vers il falloit chanter les Rois, les grands capitaines, les tristes combats.

„ LA

Res gestæ regumque, ducumque, & tristia bella
Quo scribi possent numero, monstravit Homerus.

„ LA plainte se renferma d'abord dans
„ les distiques inégaux. Ensuite on y fit
„ entrer aussi la joie du succès. Qui a
„ inventé le petit vers élégiaque? C'est
„ un problême parmi les gens de Let-
„ tres, & la question n'est pas encore dé-
„ cidée.

„ L'ARDEUR de la vengeance arma Ar-
„ chiloque de l'iambe, dont il fut l'in-
„ venteur (*a*). Le brodequin (*b*) & le
„ cothurne majestueux adoptèrent ce pié,
„ parce qu'il est propre au dialogue, &
„ qu'il se fait entendre malgré le bruit des
„ spectateurs. D'ailleurs il est né pour
„ l'action.

„ LA lyre chante les Dieux & les héros
„ enfans des Dieux, & l'athlète vainqueur,
„ & le coursier qui remporte le prix, & les
„ soucis de la jeunesse, & la libre gaieté
„ des enfans de Bacchus.

APRÈS

Versibus impariter junctis querimonia primùm,
Post etiam inclusa est voti sententia compos.
Quis tamen exiguos elegos emiserit auctor,
Grammatici certant, & adhuc sub judice lis est.
Archilochum proprio rabies armavit iambo.

(*a*) Archiloque employa avec grand succès le vers ïambique pour se venger de ses ennemis: on dit qu'ils se pendirent de desespoir.

(*b*) *Socci*, chaussure platte dont on se servoit dans la Comédie. Le cothurne, chaussure haute qui donnoit à l'acteur une taille à-peu-près héroïque.

Apre's avoir parlé des choſes & des mots, Horace parle des vers, & de leurs eſpèces; & il fait ſentir que chaque genre a ſes meſures particulières & ſes piés.

Le vers hexamètre eſt pour les ſujets héroïques: Homère nous en a donné l'exemple: *Quo numero.* Les Latins entendent par nombre, ou ce que nous appellons *pié*, ou ce que nous appellons *meſures*, ou enfin ce que nous appellons *chûtes* de phraſes. Ce mot a ici ces trois ſens. Le ſpondée eſt le plus grave de tous les piés: mais il eſt lent & lourd. Le dactyle eſt plus leger à cauſe de ſes deux brèves. Il n'entre dans le vers héroïque que ces deux ſortes de piés; parce que, ſi on y eût fait entrer l'anapeſte, par exemple, il eût pu arriver qu'on eût trouvé de ſuite dans un vers quatre brèves, les deux dernières du dactyle & les deux prémières de l'anapeſte. Ainſi le choix des piés eſt important pour la dignité du vers. *Numerus* ſignifie auſſi l'étenduë du vers ou la meſure. Elle eſt de douze tems dans le vers hexamètre: on a obſervé que cette étenduë étoit noble & majeſtueuſe: nous en parlerons dans le volume ſuivant.

Enfin

Hunc ſocci cepere pedem, grandeſque cothurni;
Alternis aptum ſermonibus, & populares
Vincentem ſtrepitus, & natum rebus agendis.
Muſa dedit fidibus divos, pueroſque deorum,
Et pugilem victorem, & equum certamine primum,
Et juvenum curas, & libera vina referre.

Enfin la chûte du vers hexamètre se faisant par le spondée, a tout ce qu'il faut pour être grave, & en même tems vigoureuse. Le dactyle l'anime, le spondée la soutient & l'appuie par ses deux longues.

LES *distiques inégaux: versus impariter juncti.* Ce sont les vers pentamètres qu'on entrelasse avec l'hexamètre. Horace les appelle *exiguos elegos*, ou parce qu'ils sont plus petits, ou parce qu'ils ont plus de légéreté & moins de noblesse que l'hexamètre. Chez les Latins le sens de la phrase se termine avec le second vers: mais chez les Grecs ce n'étoit pas une règle.

LE *brodequin & le cotburne adoptèrent l'iambe*; c'est-à-dire, la comédie & la tragédie. L'iambe est composé d'une brève & d'une longue. Il va fort vîte; parce que la brève chasse la longue. Il se fait entendre; parce que la brève a de l'éclat & frappe brusquement l'oreille par le contraste du bref & du long. Il est né pour l'action; parce qu'il est aisé, que ses nombres sont peu sensibles, & qu'il se trouve à tout moment dans le style familier.

LA *Lyre chante les Dieux*, &c. Les sentimens sont sa matière, nous l'avons dit dans l'article de l'Ode.

DE-là il faut conclure que chaque genre a sa forme de versification. Mais Horace va plus loin, & à propos des différentes formes & des couleurs que la versification héroïque, ou lyrique, ou dramatique donnent à

à un poème, il passe à la couleur du style, qui a aussi ses différences. Il y a le style simple, ou familier, le médiocre, & le haut. Ces trois étages ont outre cela chacun plusieurs dégrés. Et ce qui fait le vrai poète est de saisir dans le point juste ces dégrés; de dire chaque chose du ton qui lui convient précisément. C'est sur quoi Horace donne des leçons dans les vers qui suivent.

VI.

„ SI je ne connois les couleurs & les „ tons de chaque ouvrage, & que je ne „ puisse les saisir, je ne mérite point le „ nom de poète. Pourquoi par une mau„ vaise honte l'ignoré-je, plutôt que de „ m'en instruire ?

„ UN sujet comique ne doit pas être „ traité en vers tragiques ; & réciproque„ ment, on ne pourroit soutenir le festin „ de Thyeste (*a*) en vers familiers, & „ presque dignes du brodequin. Chaque „ genre doit garder son rang.

„ QUEL-

Descriptas servare vices, operumque colores,
Cur ego, si nequeo, ignoróque, poëta salutor?
Cur nescire, pudens pravè, quàm discere malo?
Versibus exponi tragicis res comica non vult.
Indignatur item privatis, ac prope socco
Dignis carminibus narrari cœna Thyestæ.
Singula quæque locum teneant sortita decenter.

(*a*) Thyeste fils de Pelops, mangea les membres de son fils, lesquels lui furent servis par son frère Atrée.

„ QUELQUEFOIS pourtant la comédie
„ élève aussi le ton. Chremès en colère (*a*)
„ gourmande son fils avec un style vigou-
„ reux.* Et de même la tragédie s'abbaisse
„ dans la douleur. Quand Telephe & Pe-
„ lée (*b*) sont tous deux bannis, & réduits
„ à une extrême indigence, & qu'ils veu-
„ lent nous toucher par le récit de leurs
„ maux, ils n'usent point de phrases pom-
„ peuses, ni de grands termes.

CONNOITRE *les tons & les couleurs de chaque ouvrage.* Il y a, 1°. le ton du genre: c'est par exemple du comique, ou du tragique: 2°. le ton du sujet dans le genre: le sujet peut être comique plus ou moins: 3°. le ton des parties; chaque partie du sujet a, outre le ton général, son ton particulier: une scène est plus fière & plus vigoureuse qu'une autre: celle-ci est plus molle, plus douce: 4°. le ton de chaque pen-

---

Interdum tamen & vocem comœdia tollit:
Iratusque Chremes tumido delitigat ore.
Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri.
Telephus, & Peleus, cum pauper, & exul uterque,
Projicit ampullas, & sesquipedalia verba;
Si curat cor spectantis tetigisse querelâ.

(*a*) Chremès personnage des comédies de Térence.

(*b*) Telephe & Pelée sont deux Princes qui aïant été chassés de leurs Etats furent obligés d'aller eux-mêmes demander du secours chez les différens peuples de la Grèce.

penſée, de chaque idée: toutes les parties, quelque petites qu'elles ſoient, ont un caractère de propriété qu'il faut leur donner, & c'eſt ce qui fait le poète: ſans cela, *cur ego poëta ſalutor.* On bat ſouvent des mains quand, dans une comédie on voit un vers tragique, ou un lyrique dans une tragédie. C'eſt un beau vers: mais il n'eſt point où il devroit être.

LA *Comédie élève quelquefois le ton, & la Tragédie l'abbaiſſe.* Cela eſt juſte. Cependant il faut obſerver que quelque eſſor que prenne la comédie, elle ne devient jamais héroïque. On n'en verra point d'exemple dans Molière. Il y a toujours quelque nuance du genre, qui l'empêche d'être tragique. De même quand la tragédie s'abbaiſſe, elle ne deſcend pas juſqu'au comique. Qu'on liſe la belle ſcène où Phèdre paroit déſolée: le ſtyle eſt rompu, abbattu, ſi j'oſe m'exprimer ainſi; mais c'eſt toujours une Reine qui gémit.

VII.

„ Ce n'eſt pas aſſez que les poèmes ſoient
„ dans leur couleur, il faut encore qu'ils
„ ſoient touchans, & qu'ils mènent le cœur
„ à leur but. Le viſage de l'homme de-
„ vient triſte, ou riant, à la vuë de ceux
„ qui pleurent, ou qui rient. Si donc vous
„ voulez

Non ſatis eſt pulchra eſſe poëmata; dulcia ſunto,

„ voulez que je pleure, il faut d'abord que
„ vous pleuriez vous-même. Ce sera alors,
„ Telephe & Pelée, que je serai touché de
„ vos disgraces. Si vous rendez mal votre
„ rôle, vos malheurs me feront bâiller, ou rire.

La beauté des poèmes & des vers consiste dans leur convenance parfaite avec le sujet & l'objet qu'ils expriment, c'est ce qu'Horace appelle *descriptæ vices*; des modèles retracés dans leurs copies, le coloris vrai de chaque objet. Mais ce n'est pas assez que la figure soit bien dessinée, bien peinte; il faut qu'elle soit animée par le sentiment: *Non satis est pulchra esse poëmata, dulcia sunto.* C'est une loi; & qui aussi est prononcée d'un ton de législateur, *sunto.*

Comment rendre le poème touchant? Il y a deux moyens: le prémier est, que l'acteur qui jouë un rôle exprime en lui-même, par ses gestes & par ses tons, les sentimens qu'il veut imprimer dans les autres; qu'il paroisse être réellement dans la disgrace, dont il représente l'image. Cela est si nécessaire que sans cela le spectateur s'endort, si vous n'exprimez que foiblement; & que si vous exprimez faussement, la contra-

Et quocunque volent, animum auditoris agunto.
Ut ridentibus arrident; ita flentibus adsunt
Humani vultus. Si vis me flere, dolendum est
Primum ipsi tibi: tunc tua me infortunia lædent,
Telephe, vel Peleu: malè si mandata loqueris,
Aut dormitabo, aut ridebo....

tradiction qui ſe trouve entre vos paroles & vos geſtes, & vos tons, préſente une difformité qui fait rire.

QUEL eſt le ſecond moyen? C'eſt que le ſtyle ſoit conforme à la ſituation de celui qui parle, & qu'il annonce lui-même par ſon extérieur.

VIII.

„ SI l'extérieur eſt triſte & grave, le
„ ſtyle ſera de même ſérieux & triſte. S'il
„ annonce la colère, ou la gaieté, le ſtyle
„ ſera ménaçant, ou enjoué. Car la natu-
„ re a rendu notre extérieur capable de tou-
„ tes ſortes de formes, ſelon les différentes
„ ſituations où le ſort peut nous mettre.
„ Elle nous porte, nous pouſſe à la colère.
„ Elle nous retrécit l'ame, nous abbat dans
„ la douleur; & enſuite elle ſe ſert de la
„ langue, comme d'un interprète, pour
„ faire ſortir les ſentimens.

VOICI quelle eſt la génération du touchant dans un diſcours, ſelon Horace. La nature a placé en nous un certain ſentiment qui veille à la conſervation de notre être. C'eſt

. . . . . Triſtia mœſtum
Vultum verba decent: iratum, plena minarum;
Ludentem, laſciva: ſeverum, ſeria dictu.
Format enim natura priùs nos intus ad omnem
Fortunarum habitum: juvat aut impellit ad iram:
Aut ad humum mœrore gravi deducit, & angit;
Poſt effert animi motus interprete lingua.

C'eſt lui qui nous fait connoître ce qui peut nous nuire, ou nous ſervir; & qui nous pouſſe à l'éloigner, ou à l'approcher de nous. Ce ſentiment ſort d'abord par les geſtes, *vultu.* (Ce mot ſignifie la même choſe ici que l'extérieur, ce qu'on appelle l'air, ſoit triſte, ſoit gai.) Enſuite il ſort auſſi par le moyen de la langue qui en eſt l'interprète. Le ſtyle doit prendre la couleur du ſentiment, & avoir le même air que celui qui eſt dans le maintien de l'acteur. *Triſtia mœſtum vultum verba decent.* Cette couleur du ſtyle conſiſte dans le choix de certains tours de phraſes, de certaines figures, comme l'apoſtrophe, l'interrogation, l'exclamation, &c. C'eſt par ces figures que le ſtyle eſt touchant.

La *nature a rendu notre extérieur capable de différentes formes, ſelon les différens états où le ſort peut nous mettre.* C'eſt ce qui rend ſi important l'art de la déclamation. Il y a des expreſſions naturelles du ton de voix & du geſte pour toutes les ſituations poſſibles. Il n'y a point d'homme qui n'en ait les modèles en ſoi. Et ſi l'acteur ne ſuit pas ces modèles; il n'y a perſonne qui ne ſente ſes fautes. Si au contraire il en remplit toute l'étenduë; il n'y a perſonne auſſi qui n'applaudiſſe. Horace l'a dit lui-même.

IX.

„ Si vos diſcours n'ont pas le ton qui „ con-

Si dicentis erunt fortunis abſona dicta;

„ convient à votre ſituation, tous les Ro-
„ mains, le peuple auſſi-bien que les grands,
„ ſe moqueront de vous.

„ Il y a une grande différence entre le discours d'un valet & celui d'un héros. Le vieillard grave & le jeune homme dans le feu de l'âge, une dame de qualité & une tendre nourrice, ont une manière de parler très-différente. Il y a la même différence dans le marchand qui parcourt le monde, & le laboureur qui cultive en paix ſon champ; dans ceux qui ſont nés en Colchide, ou en Aſſyrie, qui ont été élevés à Thèbes, ou à Argos (a).

Aprè's avoir poſé le principe, que chaque acteur doit parler ſelon ſon état, le poète fait voir combien cet état peut avoir de différences ſelon les conditions, les âges, les qualités, le ſexe, la profeſſion, les païs, l'éducation. Il ne donne que quelques branches de cette diviſion, & laiſſe à entendre le reſte.

Mais

Romani tollent equites, peditesque cachinnum.
Intererit multum Davusne loquatur, an heros;
Maturusne ſenex, an adhuc florente juventa
Fervidus; an matrona potens, an ſedula nutrix;
Mercatorne vagus, cultorne virentis agelli;
Colchus, an Aſſyrius; Thebis nutritus, an Argis.

(*) Les peuples de la Colchide étoient cruels & ſauvages: ceux d'Aſſyrie moux & efféminés: les Thébains ignorans & groſſiers: ceux d'Argos polis, fiers.

MAIS si je peins les mœurs d'un païs que je n'ai point vu, que je ne connois pas par moi-même, comment faudra-t-il que je m'y prenne? Ecoutez Horace.

X.

„ PEIGNEZ d'après la Renommée: ou, „ si vous créez, que toutes les parties se „ conviennent. Si par hazard vous remon- „ trez Achille vengé (*a*); qu'il soit actif, „ emporté, inflexible, ardent; qu'il se „ croie au-dessus des loix, qu'il s'arroge „ tout par les armes. Medée (*b*) sera fière, in-

Aut famam sequere: aut sibi convenientia finge.
Scriptor honoratum si fortè reponis Achillem;
Impiger, iracundus, inexorabilis, acer,
Jura neget sibi nata; nihil non arroget armis.
Sit Medea ferox, invictáque; flebilis Ino
Perfidus Ixion; Io vaga; tristis Orestes.

(*a*) Le mot *honoratum* a un sens qui tient du grec: *venger* & *honorer*, dans cette langue, signifient presque la même chose, parce que la vengeance tirée rétablit l'honneur.

(*b*) Médée est une magicienne qui épousa Jason, qu'elle suivit en Grèce. Pour retarder son père, qui la poursuivoit, elle sema le long du chemin les membres de son frère Absyrthe: elle empoisonna le père & la fille de Jason, & deux enfans qu'elle avoit eus de lui, & se sauva ensuite par les airs à Colchos, sur un char traîné par deux dragons.

„ inébranlable; Ino gémissante (a), Ixion „ perfide (b), Io errante (c), Oreste mé- „ lancolique (d).

„ Si vous osez donner au théatre un su- „ jet entièrement neuf, & créer un caractè- „ re, qu'il soit à la fin tel que vous l'aurez „ montré au commencement; qu'il ne se „ démente nulle part. Il est bien difficile „ de

Si quid inexpertum scenæ committis; & audes
Personam formare novam: servetur ad imum,
Qualis ab incœpto processerit: & sibi constet.

(a) Ino étoit fille de Cadmus & d'Hermione, & troisième femme d'Athamas. S'étant imaginée qu'elle étoit lionne, elle tua ses deux enfans qu'elle croyoit être des lionceaux. Elle se précipita de desespoir dans la mer. Euripide avoit traité ce sujet.

(b) Ixion est le prémier meurtrier qu'on eut vu dans la Grèce. Il tua son beau-père le jour de ses nôces. Jupiter l'aïant retiré dans le ciel, il eut l'audace d'aimer Junon. Il fut précipit dans les enfers, & attaché à une rouë qui tournoit sans cesse. Eschyle & Euripide avoient traité ce sujet.

(c) Io fille d'Inachus, Jupiter la métamorphosa en vache. Junon de jalousie lui envoya un taon qui la fit errer dans différens pays. Eschyle a traité ce sujet.

(d) Oreste fils d'Agamemnon, tua sa mère pour venger son père qu'elle avoit tué. Il fut livré aux Furies. Il est célèbre sur tous les théatres: *Scenis agitatus Orestes.*

„ de donner des traits propres & indivi-
„ duels, à ce qui n'a rien que de généri-
„ que. Il vaut mieux mettre ſur le théatre
„ quelque ſujet tiré de l'Iliade, que de don-
„ ner des choſes inconnuës, & dont per-
„ ſonne n'ait jamais parlé.

„ C'est une matière qui appartient à tout
„ le monde: oui: mais elle deviendra vo-
„ tre bien propre, ſi vous ne vous atta-
„ chez pas à la lettre, ni à rendre trait pour
„ trait. Vous n'irez point, par une imita-
„ tion ſcrupuleuſe, vous jetter à l'étroit,
„ tellement que vous ne puiſſiez vous reti-
„ rer de là, qu'en vous deshonorant, ni
„ avancer, qu'en bleſſant les règles.

Ce morceau eſt rempli de difficultés, & demande une aſſez longue diſcuſſion.

Peignez *d'après la Renommée, ou, ſi vous créez, que toutes les parties ſe conviennent.* Voilà le principe, la règle que donne Horace par rapport aux caractères poétiques.

Il n'y a que deux moyens: le prémier eſt de peindre d'après les idées du public: le

---

Difficile eſt propriè communia dicere: tuque
Rectiùs Iliacum carmen deducis in actus,
Quàm ſi proferres ignota, indictáque primus.
Publica materies privati juris erit, ſi
Nec circa vilem, patulumque moraberis orbem,
Nec verbum verbo curabis reddere, fidus
Interpres: nec deſilies imitator in arctum,
Unde pedem proferre pudor vetet, aut operis lex.

le ſecond eſt de peindre d'après ſes propres idées.

Pour expliquer ceci nettement, on peut diſtinguer en quelque ſorte quatre mondes: le monde exiſtant, c'eſt la ſociété de laquelle nous faiſons partie: le monde hiſtorique, qui eſt peuplé de grands noms & rempli de faits célèbres: le monde fabuleux, qui eſt rempli de héros & de Dieux imaginaires: & enfin le monde poſſible, où tous les êtres exiſtent dans les généralités ſeulement, & où l'imagination peut créer des individus caractériſés par tous les traits d'exiſtence & de propriété. Ainſi Ariſtophane peignoit Socrate, ſujet tiré de la ſociété alors actuellement exiſtante. Les Horaces ſont tirés de l'hiſtoire, Médée eſt tirée de la fable, & Tartuffe du monde poſſible. Dans les trois prémiers mondes, le poète peint d'après la renommée. Dans le quatrième, il ne peint que d'après ſes idées.

Peignez *d'après la Renommée.* Les choſes fuſſent-elles fauſſes, pourvu que la peinture ſoit conforme à l'opinion qu'on en a, le public ſaiſira la reſſemblance, & il dira que vous avez bien peint. Horace dit, *d'après la Renommée*, & non d'après la vérité. La vérité, quoique vérité, ne peut flatter dans la copie qu'on en fait, qu'autant qu'elle eſt connuë elle-même; parce que, ſans cela, la copie & le modèle ne peuvent avoir le rapport de reſſemblance pour les ſpectateurs. On ne peut pas dire

que

que ce portrait d'un homme qu'on ne connoit nullement, lui ressemble, quoiqu'il lui ressemble en effet. Ainsi le poète doit s'embarrasser moins de la réalité des choses, que de l'opinion de ceux qui les croient réelles. Voilà ce que le poète doit faire touchant les caractères tirés de la société actuelle, ou de l'histoire, ou de la fable.

Quant aux caractères de pure création, & dont les spectateurs n'ont d'eux-mêmes aucune idée, voici ce que Horace veut qu'on pratique: Etablissez-les une bonne fois par des traits frappants, & qu'ils se montrent toujours conformes à ce qu'ils ont paru être la prémière fois. C'est de-là que partira le spectateur pour vous juger: & le caractère sera vrai, non par sa ressemblance avec un modèle, puisqu'il n'en a de connu, ni par l'histoire, ni par la fable, mais par celle qu'il a avec lui-même; de sorte que, pris dans différentes scènes, il sera modèle dans les prémières, & copie fidèle dans les autres.

De ces deux manières, la prémière, au jugement d'Horace, est bien plus aisée que la seconde; parce que *difficile est propriè communia dicere*, il est difficile de donner un caractère *individuel* à ce qui n'a rien que de générique. Comment donner à l'homme A, ou B, un caractère qui lui soit propre? Le connoit-on? Dès que vous dites que c'est un homme, je conçois qu'il a les par-

es essentielles de l'homme, que c'est un
nimal doué de raison: il a l'essence *com-
unia*, ce qui est commun à tous les indi-
.dus de l'espèce. Mais n'aïant jamais exi-
é, ni dans la fable, ni dans l'histoire, il
'a aucun caractère propre par où je puisse
: distinguer de la masse commune : *difficile
l propriè dicere.* Qu'on me nomme Né-
m, Achille, aussitôt je vois non seule-
:ent les qualités qui leur sont communes,
:ais leurs qualités caractéristiques & person-
elles, *la cruauté & la valeur.* Si au con-
aire on eût nommé, il y a deux cens ans,
'artuffe; on auroit dit, c'est un nom
'homme; mais, n'annonçant rien de pro-
:e à caractériser la personne, on l'eût re-
ırdé comme un être imaginaire, & qui n'a
oint de forme propre. Qu'on le nomme
ıjourd'hui, depuis que Molière lui a don-
é une existence poétique sur son théatre,
a un caractère individuel, on dit : *Tar-
tuffe est un homme hypocrite*, de même qu'on
it: *Néron est un homme cruel.*

IL semble que ce passage ne peut point
voir d'autre signification. *Communia* en
on latin signifie choses génériques, sur-tout
ıand il est opposé à *propriè*, qui signifie
ıoses particulières, personnelles, &, com-
e nous avons dit, individuelles. *Ferè*, dit
uintilien, *communia generalia sunt.* Et une
gne au-dessus: *à communibus ad propria
eniamus.* D'ailleurs ce qui précède & ce
i suit le prouve suffisamment. Tout ce

mor-

morceau étant un, une partie doit expliquer l'autre. Il vaut bien mieux, dit Horace, mettre sur le théatre quelque personnage connu, que d'y montrer des choses dont personne n'ait parlé, *indicta*; & qu'on ne connoisse en aucune manière, *ignota*: tels sont les êtres qui ne sont que possibles, & qui n'ont jamais eu aucune sorte d'existence.

HORACE aïant conséillé de prendre des héros déjà connus par la fable, se fait une objection. Mais, dira-t-on, cette matière est publique, tout le monde la sait, je ne donnerai rien qui soit à moi. Horace répond:

IL y a deux moyens de vous l'approprier: le prémier, de ne point suivre exactement le tissu des choses: le second, de donner d'autres pensées & une élocution toute nouvelle.

Nec circa vilem patulumve moraberis orbem,
Nec verbum verbo curabis reddere, fidus
Interpres. . . .

HORACE parle ici allégoriquement. Homère a peint la querelle d'Achille & ses suites, avec toutes ses circonstances. Un tragique qui voudra travailler le même sujet, ne suivra point Homère scrupuleusement dans tous ses points. Ce seroit se renfermer dans un cercle tracé: rien ne seroit si aisé que de traiter ainsi une matière déjà traitée par un autre, tout le monde pourroit le faire. Il faut donc vous rendre maître de votre sujet, ajouter, retrancher, transposer,

bâtir à votre gré. Et par ce moyen vous vous rendrez propre un ſujet qui a déjà été traité. Corneille a uſé de ce droit dans ſes Horaces, en inventant pluſieurs circonſtances qui ne ſont point de l'hiſtoire ; il l'a fait dans Héraclius, dans Rodogune, & dans la plûpart de ſes pièces. Racine l'a fait dans Phèdre, dans Alexandre. Tous les poètes le font.

CETTE liberté même eſt néceſſaire, parce que le genre dramatique a ſes règles, ſur leſquelles les ſujets doivent ſe figurer. Il faut qu'ils s'étendent, ſe rétréciſſent, ſe compoſent de manière qu'ils rempliſſent exactement la forme preſcrite par la loi. Et ſi un poète ſuivoit l'hiſtoire ou la fable de point en point, il s'avanceroit dans ſon ouvrage, & ſeroit obligé enſuite de l'abandonner à ſa honte. Il ſe trouveroit engagé de manière qu'il ſeroit honteux de rebrouſſer, & cependant impoſſible d'avancer, parce que les règles du genre s'y oppoſeroient. *Proferre pedem ex arcto*, ſignifie, ſe tirer d'un mauvais pas. Ce fut ainſi que le Bouc pour imiter le Renard, ſauta dans un puits d'où il ne put ſe tirer: car c'eſt de cette fable qu'eſt tirée l'allégorie: *nec deſilies imitator in arctum.* Mais ce n'eſt pas tout: *proferre pedem* ſignifie encore *avancer*; ces deux ſens du même mot tiennent l'un à l'autre, & ſont ſuffiſamment déſignés par les deux nominatifs *pudor* & *operis lex*. *Pudor vetat proferre pe-*

dem inde: la honte vous empêche de vous tirer du mauvais pas où vous êtes, vous n'oseriez reculer. *Operis lex vetat proferre inde pedem.* Les règles de l'ouvrage vous empêchent d'aller en avant. Ainsi vous êtes dans une situation où vous ne pouvez ni avancer, ni reculer.

LA seconde manière de se rendre propre un sujet déjà traité par un autre, n'est nullement difficile à expliquer. Vous ne vous mettrez pas en peine de rendre les paroles mot à mot. Supposons un sujet de tragédie, tout taillé dans l'histoire, de sorte que le poète n'ait pas le moindre changement à faire ni dans l'action, ni dans ses circonstances, ni dans ses progressions. Si le poète fournit de son fonds les discours, les pensées, les termes, le sujet est à lui. Racine s'est fait un point de religion de suivre exactement l'histoire d'Esther. Sa tragédie lui appartient-elle moins pour cela? Est-il moins l'auteur d'Esther, qu'il ne l'est de Phèdre, ou d'Alexandre? La partie oratoire d'un poème est d'une si grande étenduë, elle contient tant de choses, qu'un poète qui la fournit de son crû, quoiqu'il n'ait pas fourni les situations, est cependant poète, créateur, inventeur. Ce n'est que la seconde invention, il est vrai, mais elle suffit pour rendre neuf ce qui étoit vieux, & propre à l'auteur ce qui a déjà été traité par un autre écrivain.

XI.

X I.

„ Vous ne commencerez pas comme „ fit autrefois un poète cyclique (*a*): *Je* „ *chante les fortunes de Priam & cette fa-* *meuse guerre.* La suite répondra-t-elle à un début si pompeux? La montagne en „ travail accouche d'une souris. Que j'ai- „ me bien mieux celui qui commence sans „ appareil: *Muse, entretenez-moi de ce hé-* „ *ros qui, après la prise de Troie, vit les mœurs* „ *des hommes & parcourut leurs villes.* La „ fumée ne viendra pas après la flamme, „ mais une vive lumière suivra ce dé- „ but modeste. Bientôt on verra paroi- „ tre des merveilles. Il nous peindra An- „ ti-

Nec sic incipies, ut scriptor cyclicus olim:
Fortunam Priami cantabo, & nobile bellum.
Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu?
Parturient montes; nascetur ridiculus mus.
Quantò rectiùs hic, qui nil molitur ineptè;
Dic mihi Musa virum, capta post tempora Troja,
Qui mores hominum multorum vidit, & urbes.
Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem
Cogitat: ut speciosa dehinc miracula promat,
Antiphatem, Scillamque, & cum Cyclope Charybdim.

(*a*) Un poète cyclique est selon quelques interprêtes, celui qui met en vers toute la vie d'un héros, comme l'a fait Nonnus dans ses Dionysiaques. L'explication de ce terme ne fait rien au texte d'Horace. Il suffit de savoir que c'étoit un poète qui avoit fait des vers héroïques, & dont le début étoit inepte.

„ tiphate, Scylla, Charybde, le Cy-
„ clope (*a*).

„ Il ne remontera pas jusqu'à la mort
„ de Méléagre pour raconter le retour
„ de Diomède (*b*), ni jusqu'aux deux
„ œufs de Léda (*c*) pour en venir à la
„ guerre de Troie. Il court toujours à
„ l'évènement & emporte ses lecteurs au
„ milieu des choses, comme si tout le
„ reste leur étoit connu. Il abandonne
„ tout ce que l'art ne peut présenter heu-
„ reusement; & dans ses mensonges il a
„ soin de mêler tellement le faux avec le
„ vrai, que le commencement, le mi-
„ lieu, la fin, tout paroisse de la même
„ nature.

Il

Nec reditum Diomedis ab interitu Meleagri,
Nec gemino bellum Trojanum orditur ab ovo.

(*a* Antiphate, Roi des Lestrigons, qui mangeoit des hommes: voyez Homère, liv. 10. de l'Odyssée.

Scylla & Charybde, deux monstres horribles. Voyez le liv. 2. de l'Odyssée.

L'histoire de Polyphème est racontée par Homère, liv. 11, de l'Odyssée, par Euripide dans la satyre du Cyclope, & dans le troisième livre de l'Enéide de Virgile.

(*b*) C'est une critique du poëte Antimachus, qui dans son poème sur Diomède commence à la mort de Méléagre oncle de ce héros. Homère n'a pas commencé ainsi le retour d'Ulysse.

(*c*) L'Auteur de la petite Iliade commence

Il ne s'agit toujours que de la poésie dramatique dans ces vers : les loix que donne ici le poète, ont toujours le même objet. Mais, par l'addresse du législateur, ce qu'on fait dans le poème épique devient le modèle de ce qu'on doit faire dans le poème dramatique; &, en traçant la manière d'Homère dans ses ouvrages, il donne l'idée du parfait pour tous les ouvrages de goût. Homère ne pouvoit être mieux loué, & l'exemple de l'art heureusement exécuté, ne pouvoit être plus clair & plus instructif. Voyons donc ce que fait Homère.

Il commence comme il convient, *aptè non ineptè*. Il n'y a point, dit Ciceron, de terme latin qui soit plus énergique que celui d'*ineptus*. Un homme inepte est celui qui ne voit pas ce que demande de lui la circonstance où il est; qui en dit plus qu'il ne faut; qui affecte de se montrer; qui n'a pas tous les égards dûs aux personnes; ou enfin qui, en quelque genre que ce soit, reste en-deçà du point exquis, ou va trop loin;

Semper ad eventum festinat : & in medias res
Non secus, ac notas, auditorem rapit : & quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit.
Atque ita mentitur, sic veris falsa remiscet,
Primo ne medium, medio ne discrepet imum.

ce son poème par ces deux œufs de Léda, dont l'un contenoit Hélène & Clytemnestre, & l'autre Castor & Pollux.

loin ; voilà ce qu'on appelle un homme inepte en latin : en françois, c'est ce que nous nommons un sot. Or il est d'un sot de commencer avec emphase un ouvrage où il est difficile de se soutenir ; & s'il est facile de s'y soutenir, il est d'un sot encore d'y entrer avec appareil. C'étoit donc un sot cet écrivain cyclique, qui ouvroit une grande bouche en commençant son poème, & qui disoit: *Je chante les fortunes de Priam & cette guerre fameuse.* Il vaut mieux promettre moins & donner plus, que de promettre beaucoup & donner peu. Ainsi la modestie doit regner dans tout début: modestie dans les choses, modestie dans les tours, dans les chûtes, enfin modestie dans la manière de dire.

IL *ne remontera pas jusqu'à la mort de Méléagre.* Il a donné plus haut la manière de commencer: *Dites en commençant ce qui est de l'instant où la scène s'ouvre* : ici il marque le lieu où il faut commencer. On peut remonter jusqu'au prémier germe de l'évènement, & aller jusqu'aux deux œufs que Léda eut de Jupiter métamorphosé en cigne, & d'un desquels sortit la belle Hélène, dont l'enlèvement causa la guerre de Troie. L'histoire peut aller jusques-là. Mais la poésie a une autre marche. Elle se jette tout d'un coup au milieu des choses, elle dit en commençant: *Trois & deux font cinq, & cinq font dix.... A peine nous quittions les côtes de Sicile, lorsqu'une tempête.*

Le

Le poète emporté par le Dieu qui l'inspire, se trouve où il le met. Il oublie que ses lecteurs ne savent point ce qui précède. S'il se présente quelque occasion où ils puissent être instruits, (elle ne manque pas de se présenter) ils croiront n'en être redevables qu'au hazard.

IL *abandonne tout ce que l'art ne peut présenter heureusement.* Il n'y a point d'objet que l'art ne puisse rendre avec succès. Mais il y en a beaucoup, que tel ou tel artiste ne sauroit rendre, parce que son talent n'est pas aussi étendu que l'art. Quand le talent se refuse, il faut abandonner l'objet.

DANS *ses mensonges il mêle tellement le vrai avec le faux, &c.* Il l'a déjà dit plus haut : bâtissez, renversez, faites à votre gré; mais que les parties soient si bien d'accord qu'elles paroissent faire un tout naturel. Quand Molière faisoit ses pièces, il y avoit nombre de gens officieux qui lui portoient des traits réels & arrivés dans le monde. Le poète les mettoit en œuvre; & il les y mettoit si bien, que tout paroissoit dans le même dégré de vérité. L'histoire peut entrer dans un poème. Elle peut même en fournir toutes les choses; comme dans l'Esther de Racine. Mais s'il y a des irrégularités, des endroits secs qui ne produisent rien; il est permis de les remplacer par des fictions qui fassent un plus bel effet. L'essentiel est que la partie créée soit de même na-

nature & de même couleur que le reste.

XII.

„ VOICI ce que je veux de vous, aussi
„ bien que le peuple : écoutez : Si vous
„ voulez que le spectateur charmé attende
„ tous les renouvellemens de scène (*a*),
„ & qu'il demeure assis jusqu'à ce que le
„ chœur dise, *Battez des mains*, il faut que
„ vous aïez soin de bien marquer les
„ mœurs de chaque âge. Elles changent
„ avec les années. Il faut leur donner leur
„ nuance juste.

„ L'ENFANT qui commence à rendre
„ les mots & à former des pas assurés, aime
„ à jouër avec ses pareils : il se fâche pour
„ rien, & s'appaise de même : il varie à cha-
„ que instant.

„ LE Jeune homme qui se voit enfin
„ délivré de son gouverneur, veut avoir
„ des

Tu quid ego, & populus mecum desideret, audi.
Si plausoris eges aulæa manentis, & usque
Sessuri, donec cantor, vos plaudite, dicat :
Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores :
Mobilibusque decor naturis dandus, & annis.
Reddere qui voces jam scit puer, & pede certo
Signat humum, gestit paribus colludere : & iram
Colligit, ac ponit temerè : & mutatur in horas.
Imberbis juvenis, tandem custode remoto,

(*a*) *Aulæa manere*, signifie atteindre toutes les renovations de scène qui se faisoient, surtout dans les pièces à machines.

„ des chevaux, des chiens: il va s'exer-
„ cer dans le champ de Mars: il prend
„ comme une cire les impreſſions du vice:
„ il ſe cabre contre les avis: il ne prévoit
„ point les beſoins: il prodigue l'argent:
„ il eſt vain, il déſire tout, & un mo-
„ ment après il ne veut plus de ce qu'il a
„ déſiré.

„ L'AGE viril a d'autres mœurs. Un
„ homme fait ſonge à amaſſer, à ſe faire
„ des amis, à s'élever aux honneurs; il
„ prend garde de ne rien faire dont il faille
„ bientôt ſe repentir.

„ LE Vieillard eſt aſſiégé d'une infi-
„ nité de maux. N'y eut-il que l'avarice?
„ Il entaſſe des biens, & le malheureux
„ n'oſe en Jouïr. Toujours timide, glacé
„ dans tout ce qu'il entreprend, tempori-
„ ſeur éternel, eſpérant ſans fin, incapable
„ d'entreprendre, tremblant pour l'avenir,
„ quinteux, plaintif; il vante le tems paſ-
„ ſé,

Gaudet equis, canibuſque, & aprici gramine campi,
Cereus in vitium flecti, monitoribus aſper,
Utilium tardus proviſor, prodigus æris,
Sublimis, cupiduſque & amata relinquere pernix.
Converſis ſtudiis, ætas, animuſque virilis
Quærit opes, & amicitias: inſervit honori:
Commiſiſſe cavet, quod mox mutare laboret.
Multa ſenem circumveniunt incommoda: vel quod
Quærit & inventis miſer abſtinet, ac timet uti:
Vel quod res omnes timidè, gelidéque miniſtrat,
Dilator, ſpe longus, iners, paviduſque futuri,
Difficilis, querulus, laudator temporis acti

„ sé, lorsqu'il étoit jeune; il prêche, & „ reprimande sans cesse ceux qui sont moins „ agés que lui.

„ Les années croissant jusqu'à un cer„ tain point apportent à l'homme plusieurs „ avantages, qu'il perd ensuite à mesure „ qu'il s'éloigne de ce même point. Ne „ donnez pas à un jeune homme les mœurs „ d'un vieillard, ni à un enfant celles d'un „ homme fait. Attachons-nous aux traits „ qui caractérisent chaque saison.

Ce morceau sur les caractères de chaque âge est tiré en partie d'Aristote, & il est rendu avec toute la force & toute la justesse possible. Il s'agit d'en reprendre les traits, au moins ceux qui ont besoin de quelque explication.

Ecoutez *ce que je veux de vous aussi bien que le peuple.* Horace pouvoit sans orgueil se regarder & se donner comme connoisseur en fait de poésie, puisqu'il avoit entrepris d'en tracer les règles. Cette phrase signifie donc: Ecoutez ce que demandent de vous les gens de goût, qui savent l'art, & le peuple qui ne le sait pas. Savans & ignorans, tout le monde veut que les caractères de chaque âge soient bien mar-

---

Se puero, censor: castigatorque minorum.
Multa ferunt anni venientes commoda secum:
Multa recedentes adimunt. Ne fortè seniles
Mandentur juveni partes, pueróque viriles:
Semper in adjunctis, ævóque morabimur aptis.

marqués: *notandi*: que non ſeulement ils ſoient vrais en eux-mêmes, mais qu'ils paroiſſent l'être, & qu'ils le ſoient d'une manière nette & frappante. Il n'y a rien qui retienne plus les ſpectateurs que la peinture des mœurs. Ils reſtent tranquilles, aſſis, *ſeſſuri*, tant qu'on leur préſente des tableaux dans ce genre.

CHAQUE âge a ſon caractère; & ce caractère a ſes variations, ſes progrès, ſa décadence, ſelon les années: c'eſt ce que ſignifie *mobilibus naturis*, des natures qui s'altèrent, s'augmentent, ſe changent avec les années: *mobilibus* convient également à *naturis* & à *annis*.

L'ENFANT *qui ſait rendre les mots*: rendre eſt un terme propre. L'enfant ne répéte que ce qu'il entend. *Pede certo ſignat humum*, ſignifie *faire dans la terre humide la trace d'un pas.*

DANS la deſcription des mœurs du jeune homme, *enfin* eſt très-énergique. il y avoit longtems que ce gouverneur l'incommodoit. *Cereus in vitium flecti*: il eſt de cire pour prendre l'impreſſion du vice. Le vice prend chez les jeunes gens plutôt que la vertu, parce qu'ils ſe fient aux apparences, & qu'ils voient dans le vice une apparance de liberté. *Sublimis*, vain, plein de confiance, ne doutant de rien; & le tout faute d'expérience.

LES goûts changent. Dans l'âge mur, trois objets occupent l'homme, les riches-

ſes, les honneurs, les amis. A cet âge on eſt attentif à ſes démarches, on craint de s'avancer trop, de ſe compromettre.

Le vieillard eſt aſſiégé de maux. *Dilator*, il n'eſt jamais prêt à agir : il n'a jamais aſſez délibéré. *Spe longus*, il eſpère ſans fin, il croit que le tems amène tout, & il attend tout de lui. *Iners, ſine arte*, il ne ſait pas ſe remuër, ſe retourner, il a peine à ſe mettre en action. *Pavidusque futuri*, il eſt prévoyant juſqu'à l'excès, il tremble que le néceſſaire ne lui manque, parce qu'il ſent ſa foibleſſe.

Aristote fonde preſque tous ces traits des différens âges ſur ce principe : Les jeunes gens qui n'ont point encore été trompés, ſe fient à tout le monde. Les vieillards qui l'ont été ſouvent & preſque toujours, ne ſe fient à qui que ce ſoit. Ceux du moyen âge tiennent entre les deux excès un juſte milieu, parce que leur expérience eſt elle-même dans le milieu.

Les *années croiſſant* ... Il y a en latin : *Les années qui arrivent nous apportent plusieurs avantages, & quand elles s'en vont, elles nous en enlèvent pluſieurs.* On n'entend pas en françois les années qui viennent & les années qui s'en vont. Cela doit s'expliquer ici par la manière dont les Anciens comptoient les années. Le plus haut période de la vie humaine eſt environ l'âge de cinquante ans. Juſqu'à trente, c'eſt l'âge croiſſant, *ætas creſcens* ; de trente à cinquan-

quante, c'eſt l'âge d'un homme fait, *ætas conſtans*; & au-delà de cinquante, c'eſt *ætas declivis.* En trois mots ſelon Ariſtote, *juventus*, *vigor*, *ſenectus:* la jeuneſſe, l'âge fait, la vieilleſſe. Ainſi l'homme acquiert des avantages juſqu'à cinquante ans; mais enſuite il les perd peu à peu. Le poète doit ſaiſir tous les dégrés de différence, & prendre garde que Neſtor ne parle point en jeune homme, ni Ulyſſe en enfant. Il y a les propriétés de chaque âge: c'eſt à quoi les poètes doivent s'attacher, *Semper in adjunctis ævoque morabimur aptis.*

XIII.

„LA choſe qui paroit ſur la ſcène eſt en „ action ou en récit. Ce qu'on voit par les „ yeux agit plus fortement ſur l'ame, que „ ce qui n'entre que par les oreilles; le „ ſpectateur y ajoute plus de foi: il s'in- „ ſtruit lui-même. Cependant il ne faut „ point mettre ſur la ſcène ce qui doit ſe „ paſſer derrière la toile. Il y a bien des „ choſes qu'on ôte de devant les yeux, & „ dont un acteur vient rendre compte un „ moment après. Medée n'égorgera point „ ſes enfans aux yeux du parterre. L'hor- „ rible Atrée ne fera point cuire des en- „ trailles humaines devant tout le monde. „ Progné ne ſe changera point en oiſeau, „ ni

Aut agitur res in ſcenis, aut acta refertur.

„ ni Cadmus en ſerpent. Cette manière de les „ préſenter détruiroit l'illuſion & déplairoit.

La *choſe eſt en action ou en récit.* Tout ce qui ſe préſente au théatre ne peut ſe préſenter que ſous deux formes: ou en montrant la choſe elle-même, & alors ce ſont les yeux qui inſtruiſent l'eſprit; ou en diſant ce qu'eſt la choſe ſans la montrer, & c'eſt l'oreille qui inſtruit. La prémière forme eſt *dramatique*, c'eſt-à-dire, *active.* La ſeconde forme ſe nomme *épique* ou *narrative.*

De ces deux formes, la dramatique eſt la plus vive & celle qui frappe le plus; pour deux raiſons: parce qu'on ſe fie plus à ſes yeux, qu'au récit d'un autre: *oculis fidelibus*, c'eſt-a dire, *quibus fides habetur*; enſuite parce que les yeux entrent dans un plus grand détail, & que l'imagination a tout d'un coup ſon objet, ſans avoir à faire aucun effort.

Mais d'un autre côté, il y a des choſes que l'art ne peut contrefaire aſſez bien pour tromper les ſpectateurs. Alors il faut prendre la

Segniùs irritant animos demiſſa per aurem,
Quàm quæ ſunt oculis ſubjecta fidelibus, & quæ
Ipſe ſibi tradit ſpectator. Non tamen intùs
Digna geri, promes in ſcenam: multáque tolles
Ex oculis, quæ mox narret facundia præſens.
Nec pueros coram populo Medea trucidet:
Aut humana palam coquat exta nefarius Atreus:
Aut in avem Progne vertatur, Cadmus in anguem.
Quodcunque oſtendis mihi ſic, incredulus odi.

a forme épique ou narrative, & dire, par
:xemple, que les Horaces se sont battus
lans la plaine, ou qu'Hippolyte a été em-
ɔorté par ses chevaux & déchiré en pièces.
Ainsi la forme épique se trouve quelquefois
iécessairement dans le dramatique. Mais
.ussi réciproquement, la forme dramatique
e trouvera dans les récits de l'Epopée, pour
r jetter plus de force & de feu. Nous l'a-
'ons dit (*a*).

CEPENDANT (pour expliquer une fois
lairement les dégrés de l'épique & du dra-
natique on peut dire que le dramatique
u théâtre est beaucoup plus complet que
elui de l'épopée. Sur le théatre on en-
end parler Enée: on l'entend de mê-
ne, il est vrai, dans le poème épique
le Virgile: mais, sur le théatre, on voit
ɔutre cela la personne d'Enée, on voit ses
;estes, ses mouvemens, on entend sa voix;
lans l'épopée on lit seulement ses paroles.
Le récit dans le dramatique a de quoi occu-
er en même tems les yeux & les oreilles;
e dramatique dans l'épopée n'occupe que
'imagination, laquelle ne travaille que d'après
es signes artificiels qu'on lui donne, c'est-
.-dire, d'après des mots. Ainsi le récit
les drames est en partie dramatique; par-
e que si on ne voit pas Hippolyte tombant
.e son char, on voit du moins Théramène
leurant, on l'entend, & son récit est une
sorte

(*a*) Tome 1. pag. 89.

forte de ſpectacle : dans le dramatique de l'épopée, il n'y a du drame que la forme du diſcours de l'acteur, laquelle eſt directe. En un mot dans les drames tout eſt dramatique juſqu'aux récits mêmes; & dans l'épopée, ce qui eſt dramatique l'eſt tout au plus à demi, puiſque de trois expreſſions directes, qui ſont le geſte, le ton de voix, la parole, il n'y a que cette dernière qui le ſoit.

On *déplait quand on détruit l'illuſion.* On ne veut point être trompé à demi. Il ſemble qu'alors on mépriſe notre intelligence. C'eſt pour cela que Simon dans Térence reproche à Dave de prendre mal ſes meſures pour le dupper: *O Dave, ita ne contemnor abs te*? Pour qui nous prenez-vous? Le piége eſt trop groſſier. On ſe fâche, & on ne croit rien. *Incredulus odi.*

XIV.

„ La pièce aura cinq actes, ni plus ni
„ moins, ſi on veut qu'elle ſoit redeman-
„ dée pluſieurs fois. On n'y fera point in-
„ tervenir de Divinités, à moins que le dé-
„ nouëment n'ait beſoin d'un pouvoir ſur-
„ naturel; & il n'y aura pas plus de trois
„ interlocuteurs.

La *pièce aura cinq actes.* Cinq actes ren-

Ne ve minor, neu ſit quinto productior actu
Fabula quæ poſci vult, & ſpectata reponi.
Nec Deus interſit; niſi dignus vindice nodus
Inciderit: nec quarta loqui perſona laboret.

renferment quatre repos pour le ſpectateur, dans une durée à-peu-près de trois heures. C'eſt une obſervation faite ſur la portée de l'eſprit humain. Une attention d'une heure, de deux heures, ne l'exerce pas aſſez longtems. Si elle paſſe trois heures, elle devient un travail. De ces cinq actes, le prémier contient l'expoſition du ſujet & forme le nœud: les trois du milieu contiennent les efforts pour rompre le nœud & le dernier amène le dénouëment. Il étoit juſte de donner plus d'étenduë à la partie qui contient l'effort. Le nœud ne nous intéreſſe que parce qu'il demande de l'effort pour le réſoudre; & quand il eſt une fois réſolu, l'intérêt ceſſe. Ainſi le drame conſiſte proprement dans l'effort qui ſe fait pour exécuter une entrepriſe difficile.

ON *n'y fera point intervenir de Divinités.* L'intervention des Dieux ne doit point ſe mettre dans une entrepriſe: ou, ſi on l'y met, elle doit y régner d'un bout à l'autre. Et en ce cas le drame devient ce qu'on appelle *merveilleux.* Si la Divinité ne ſe préſente qu'à la fin pour dénouër la difficulté; elle marque l'impuiſſance du poète, ou celle du héros, dont l'effort a cédé aux obſtacles. Le ſpectateur n'eſt jamais plus ſatisfait que quand on lui montre une entrepriſe difficile, & qui pourtant s'exécute par les ſeules forces humaines. Cependant, ſi le merveilleux eſt regardé comme certain par les ſpectateurs, on peut le montrer tel qu'il

eſt dans l'opinion reçuë ; & c'eſt par là qu'Euripide a pu, ſans aller contre les règles, faire enlever par Diane, Iphigénie qu'on alloit immoler. Quoique, s'il y eût eu un autre moyen à-peu-près auſſi hardi de la ſauver, je ſuis perſuadé que les Grecs en euſſent encore été plus contens.

Il *n'y aura pas plus de trois interlocuteurs.* On peut mettre vingt acteurs ſur le théatre; mais il ſuffit que trois parlent: les autres feront des perſonnages muets. Le monologue eſt ennuyeux, & peu vraiſemblable, ſurtout s'il eſt long. Le dialogue entre deux eſt un peu monotone; entre trois, il eſt varié; entre quatre, il commence à être rompu. Deux interlocuteurs parlent ; ils ont chacun leur avis: un troiſième vient qui tient le milieu pour les concilier. Que peut dire un quatrième? Rien qui ne puiſſe être mis dans la bouche des trois autres. Par conſéquent on pouvoit ſe paſſer de ſes diſcours. S'il parle, que ce ſoit par des monoſyllabes, & ſeulement pour donner ſon approbation à ce qui a été dit: qu'il ne ſe fatigue point à nous faire de longs diſcours, *ne loqui laboret.*

XV.

„ Le Chœur doit faire l'office d'un ac-
„ teur.

Actoris partes Chorus, officiúmque virile
Defendat: neu quid medios intercinat actus,
Quod non propoſito conducat, & hæreat aptè.
Ille bonis faveatque, & conſilietur amicis,

„ teur. Jamais il ne chantera rien dans les
„ entre-actes, qui n'aide à l'action & qui
„ ne soit lié avec elle. Il donnera aux gens
„ de bien sa faveur, ses conseils. Il tâche-
„ ra d'appaiser la colère, d'adoucir la fier-
„ té. Il louëra les mets d'une table fruga-
„ le, les heureux effets de la justice, des
„ loix, de la paix qui laisse ouvertes les
„ portes des villes. Il gardera scrupuleuse-
„ ment un dépôt confié. Il sera religieux,
„ & priera les Dieux de rendre leur protec-
„ tion à l'innocent qui souffre, & de l'ôter
„ au coupable orgueilleux.

LES Anciens avoient des chœurs, c'est à-dire, un certain nombre de personnes qui se tenoient à côté des acteurs sur le théatre, & qui représentoient les témoins spectateurs de l'action. C'étoient des vieillards, des femmes, des guerriers, des bergers, des Satyres, des Divinités, selon le genre & le caractère de la pièce. Ces chœurs chantoient dans les entr'actes des morceaux lyriques. Quelquefois même ils parloient dans les scènes, un seul, qu'on nommoit coryphée, au nom de tous: c'est ce que signifie le mot *virile*. Après avoir dit qu'un quatrième acteur ne devoit point parler longtems,

---

Et regat iratos, & amet pacare tumentes.
Ille dapes laudet mensæ brevis: ille salubrem
Justitiam, legesque, & apertis otia portis.
Ille tegat commissa: Deosque precetur, & oret,
Ut redeat miseris, abeat fortuna superbis.

tems, Horace ajoute que si le chœur parle, il sera compté pour un acteur.

QU'IL *ne chante rien dans les entr'actes, qui n'ait rapport au sujet.* Au commencement les chœurs n'étoient point liés avec l'action. C'étoit une espèce d'hymne à la gloire du Dieu dont on célébroit la fête. Mais ensuite le dramatique étant devenu un spectacle plus profane que religieux, le bon goût l'emporta sur l'usage; & on voulut que le lyrique des entr'actes ne fût que l'expression du sentiment que les scènes précedentes pouvoient avoir produit.

QU'IL *donne sa faveur aux gens de bien.* C'est le caractère du chœur. Le considérant comme personnage, il falloit qu'il en eût un; & c'est la probité, l'amour de la vertu, de la justice, de la paix. Les hommes en général aiment la justice. Ils veulent bien être vicieux; mais ils aiment que les autres ne le soient pas. Ainsi quiconque représente le public assistant à une action juste ou injuste, il doit le peindre approuvant le juste, & blâmant l'injuste. Quand le cœur humain est desintéressé, il préfère le bien au mal.

XVI.

„ AUTREFOIS la flute n'étoit pas al-
„ lon-

Tibia non ut nunc orichalco vincta, tubæque
Æmula, sed tenuis, simplexque foramine pauco,

„ longée par le ſecours du léton, pour imiter la trompette guerrière. Douce, ſimple, elle n'avoit que peu de trous; autant qu'il en falloit pour accompagner le chœur, & remplir un théatre d'autant moins ſerré que le peuple qui s'y raſſembloit, n'étoit pas nombreux, & qu'il étoit ſage, modeſte & tranquille.

„ MAIS lorſque ce même peuple eut étendu ſon domaine, & élargi l'enceinte de ſes murs, lorſqu'il eut commencé à offrir pendant tout le jour des libations de vin pur au Dieu de la joie; il fallut marquer davantage le nombre & le chant. Sans cela ce citoyen ruſtique, qui n'avoit nulle idée de l'art, & qui venant à la ville, abuſoit ſouvent de la liberté des fêtes, n'en auroit pas ſenti l'impreſſion.

„ VOILA' ce qui fit ajouter au chant un certain éclat, & une eſpèce de luxe à l'art ancien.

„ BIENTÔT on vit ſur le théatre les robes traînantes. On ajouta à la flute des tons moins graves. Enfin l'élocution prit un eſſor extraordinaire, & un enthouſiaſme ſemblable à celui des oracles qui annoncent l'avenir. APRE'S

Aſpirare & adeſſe chorus erat utilis, atque
Nondum ſpiſſa nimis complere ſedilia flatu.
Quò ſanè populus numerabilis, ut pote parvus,
Et frugi, caſtuſque, verecunduſque coibat.
Poſtquam cœpit agros extendere victor; & urbem
Latior amplecti murus; vinóque diurno
Placari Genius feſtis impunè diebus:

APRÈS avoir parlé du chœur qui chantoit avec l'accompagnement de la flute, il étoit naturel de parler aussi de la flute & des progrès qu'elle avoit faits. *Tibia* signifie l'os de la jambe, parce que c'étoit avec cet os qu'on faisoit les flutes. On les faisoit aussi quelquefois de buis, de sureau, d'un simple roseau. Dans l'origine de la Poésie dramatique les flutes étoient fort douces, aïant un son grêle, *tenuis*. Il n'y en avoit qu'une, *simplex*: elle n'avoit que peu de trous, *foramine pauco*. Mais ensuite on l'allongea en la terminant en vase comme une trompette, *tubæ æmula*: au-lieu d'une, on en mit deux: l'une à droite, dont les sons étoient plus aigus; l'autre à gauche, dont les sons étoient plus graves: ainsi les flutes étant doublées, les trous furent doublés aussi. Pourquoi ces changemens?

AUTREFOIS le théâtre étoit petit, le peuple peu nombreux, sobre, par conséquent modeste & tranquille. Ainsi il n'étoit pas nécessaire que les flutes qui accompagnoient, eussent un son si perçant, *Tenuis*, *sim-*

Accessit numerisque, modisque licentia major.
Indoctus quid enim saperet, liberque laborum,
Rusticus, urbano confusus, turpis honesto?
Sic priscæ motumque, & luxuriam addidit arti
Tibicen: traxitque vagus per pulpita vestem.
Sic etiam fidibus voces crevere severis.
Et tulit eloquium insolitum facundia præceps;
Utiliumque sagax rerum, & divina futuri
Sortilegis non discrepuit sententia Delphis.

ſimplex, foramine pauco, aſpirare choris erat utilis. Mais enſuite le théatre étant devenu plus grand, les ſpectateurs plus nombreux, moins ſages & ſouvent ivres, il fallut que les ſons fuſſent plus élevés & la meſure plus marquée: *Acceſſit numeriſque modiſque licentia major.* Le nombre, ou ce qui eſt la même choſe, le mouvement, fut plus marqué, plus brillant, c'eſt *numerorum licentia.* Le chant fut plus hardi, plus vif, les intervalles plus éloignés, c'eſt *modorum licentia.* C'eſt ce qu'il appelle plus bas *motum & luxuriam.*

LE luxe ajouté à la muſique ſe communiqua aux décorations théatrales. Les perſonnages du chœur eurent des robes traînantes. Le ſtyle même du chœur tragique oublia ſa prémière ſimplicité. Les poètes ſe perdirent dans leur enthouſiaſme, & parlèrent le langage des oracles. En effet rien n'eſt ſi difficile que les chœurs des anciens tragiques ou comiques. Ils ſont ſi ſublimes, qu'il faut preſque être devins pour les comprendre.

XVII.

„ ON alla plus loin encore. Le poè-
„ te qui jadis avoit combattu pour un
„ bouc

Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum,
Mox etiam agreſtes ſatyros nudavit: & aſper
Incolumi gravitate jocum tentavit. Eo quòd
Illecebris erat, & grata novitate morandus
Spectator, functuſque ſacris, & potus, & exlex.

„ bouc (*a*), montra des Satyres nuds, & „ essaya de faire rire en conservant la gra- „ vité tragique, parce qu'il falloit retenir „ par le charme de quelque nouveauté un „ spectateur revenant des sacrifices, plein „ de vin & incapable de se tenir dans les „ bornes.

„ CEPENDANT„, quand on voudra in- „ troduire (*b*) des Satyres badins & mor- „ dans & allier la gravité avec la plaisante- „ rie, il faudra prendre garde que l'acteur „ tragique, soit Dieu, soit héros, qui fi- „ gure avec le Satyre, & qui un moment „ auparavant étaloit l'or & la pourpre des „ Rois, n'entre pas tout à coup dans les „ boutiques (*c*) par un style bas & igno- „ ble; ou que, voulant éviter la bassesse, „ il

Verum ita risores, ita commendare dicaces
Conveniet satyros, ita vertere seria ludo,
Ne, quicunque Deus, quicunque adhibebitur heros,
Regali conspectus in auro nuper, & ostro,
Migret in obscuras humili sermone tabernas:
Aut dum vitat humum, nubes, & inania captet.

(*a*) Celui qui avoit disputé le prix du bouc, en vers à l'honneur de Bacchus, fit bientôt paroitre des Satyres demi boucs.

(*b*) *Commendare*, ne pourroit-il pas signifier *faire figurer avec quelque chose: mandare cum*, de même qu'*adhibere* le signifie? En ce sens, *commendare* reviendroit à-peu-près à *committere*.

(*c*) *Tabernas*, les pièces tavernières ou des boutiques; c'étoit du plus bas comique.

„ il ne se perde dans les nuës. La Tragé-
„ die ne doit jamais s'avilir. Quand elle se
„ trouve avec les Satyres, elle doit être
„ dans le même embarras qu'une dame de
„ qualité qui est obligée de danser dans les
„ fêtes des Dieux.

„ POUR moi, si je faisois des Satyres (a),
„ je ne me contenterois pas de faire tenir
„ à ces acteurs sauvages des discours brus-
„ ques & grossiers (b). Je m'éloignerois tel-
„ lement du ton tragique, qu'il y eût pour-
„ tant quelque différence entre le ton de
„ Dave, ou de l'effrontée Pithias qui ex-
„ croque à Simon un talent, & celui d'un
„ Silène serviteur & nourricier de Bacchus.
„ Je formerois mes dialogues sur le modèle
„ du

Effutire leves indigna tragœdia versus.
Ut festis matrona moveri jussa diebus,
Intererit satyris paulùm pudibunda protervis.
Non ego inornata, & dominantia nomina solùm,
Verbáque, Pisones, satyrorum scriptor amabo:
Nec sic enitar tragico differre colori,
Ut nihil intersit Davusne loquatur, an audax
Pithias, emuncto lucrata Simone talentum,

(a) *Dominantia verba*, c'est ce qu'on appelle nommer chaque chose par son nom. Les Satyres étoient grossiers, ils vomissoient des ordures, ce qu'Horace désigne plus bas par les mots *immunda ignominiosaque dicta*.

(b) *Satyrorum scriptor*, ces Satyres dramatiques se nommoient en latin, *Satyrus*, *Satyri*, au-lieu que les Satires telles que celles d'Horace & de Juvenal se nommoient *Saturæ*.

„ du familier. Chacun croiroit pouvoir faire la même chose; & s'il osoit l'entreprendre, il sueroit longtèms & peut-être sans succès: tant la suite & la liaison ont de force pour relever ce qu'il y a de plus commun.

„ ENFIN, selon moi, les Satyres, qui sortent des forêts, ne doivent point dire des vers trop fins, trop délicats, comme s'ils étoient nés au milieu d'une ville, ou presque dans le barreau. Ils ne doivent point non plus vomir des ordures, ni des grossiéretés. Et si la canaille, qui se nourrit de poix chiches & de noix, les approuve; le sénateur, le chevalier, le citoyen qui vit noblement, s'en offense & ne leur donne pas le prix.

ON a cherché bien loin l'explication de ce morceau d'Horace; & je crois que nous l'avons chez nous dans certaines pièces Italiennes; puisqu'à peu de choses près, on retrouve

---

An custos, famulusque Dei Silenus alumni.
Ex noto fictum carmen sequar: ut sibi quivis
Speret idem: sudet multum, frustráque laboret
Ausus idem: tantum series, juncturáque pollet:
Tantum de medio sumptis accedit honoris,
Sylvis deducti caveant, me judice, Fauni
Ne velut innati triviis, ac pene forenses
Aut nimiùm teneris juvenentur versibus unquam;
Aut immunda crepent, ignominiosáque dicta.
Offenduntur enim, quibus est equus, & pater, & res:
Nec, si quid fricti ciceris probat, & nucis emptor,
Æquis accipiunt animis, donantve coronâ.

ve dans Arlequin les caractères d'un Satyre. Qu'on fasse attention à son masque, à sa ceinture, à son habit collant, qui le fait paroitre presque comme s'il étoit nud, à ses genoux couverts, & qu'on peut supposer rentrants ; il ne lui manque qu'un soulier fourchu. Ajoutez à cela sa façon mièvre & déliée, son style, ses pointes souvent mauvaises, son ton de voix. Tout cela fait assurément une manière de Satyre. Le Satyre des Anciens approchoit du bouc: l'Arlequin d'aujourd'hui approche du chat: c'est toujours l'homme déguisé en bête. Comment les Satyres jouoient-ils selon Horace? Avec un Dieu, un héros qui parloit du haut ton. Arlequin de même paroit vis-à-vis Samson: il figure en grotesque avec un héros: il fait le héros lui-même: il représente Thésée, &c.

NOUS avons heureusement une de ces pièces de l'antiquité, qui justifie ce que j'avance: c'est le Cyclope d'Euripide. Les personnages de cette pièce sont Polyphème, Ulysse, un Silène, & un chœur de Satyres. L'action est le danger que court Ulysse dans l'antre du Cyclope, & la manière dont il s'en tire. Le caractère du Cyclope est l'insolence, & une cruauté digne des bêtes féroces. Le Silène est badin à sa manière, mauvais plaisant, quelquefois ordurier. Ulysse est grave & sérieux, de manière cependant qu'il y a quelques endroits où il paroit se prêter un peu à l'humeur boufon-

ne

ne des Silènes. Le chœur des Satyres a une gravité burlesque, quelquefois il devient aussi mauvais plaisant que le Silène. Ce que le père Brumoi en a traduit, suffit pour convaincre ceux qui auront quelque doute.

PEU importe, après cela, de remonter à l'origine de ce spectacle, qui fut, dit-on, d'abord très-sérieux. Il est certain que du tems d'Euripide, c'étoit un mélange du haut & du bas, du sérieux & du bouffon. Les Romains aïant connu le théatre grec, introduisirent chez eux cette espèce de spectacle pour réjouïr non seulement le peuple & les acheteurs de noix; mais quelquefois même les philosophes, à qui le contraste, quoiqu'outré, peut fournir matière à réflexions. C'est dans ce système que je vais expliquer Horace; & j'ose dire que tout sera clair.

LE *poète tragique montra des Satyres nuds, & essaya de faire rire, sans quitter la gravité de son genre.* C'est-à-dire, qu'un héros tragique, tel qu'Ulysse, par exemple, conserva sa gravité, *incolumi gravitate*; &, que vis-à-vis de lui on mit, en pendant, un Satire nud, avec son masque & ses piés fourchus: ce qui devoit faire rire beaucoup de spectateurs demi-ivres, & qui ne demandoient que du licentieux: *Eo quod illecebris, &c.*

LES *Satyres badins & mordans... Risores & dicaces*: c'est leur caractère: portés

tés à rire de tout, même d'une platitude; & outre cela méchans & mordans, mais avec groſſiéreté.

ALLIER *la gravité avec la plaiſanterie. Vertere ſeria ludo.* Ulyſſe parle gravement; Silène lui répond par une boufonnerie: c'eſt renverſer le ſérieux pour le remplacer par un jeu, *vertere.*

IL *faudra prendre garde que l'acteur tragique....* Après avoir défini le ſpectacle ſatyrique, il donne les règles pour les deux parties qui figurent enſemble.

L'ACTEUR tragique, ſoit Dieu, ſoit héros, qui figure, *quicumque adhibebitur*, & qui, ſoit dans la pièce toute tragique qui a précédé, ou dans quelque autre ſcène de la même pièce, a parlé d'un ton haut & grave, *Regali conſpectus in auro nuper & oſtro*, ne doit point deſcendre au ſtyle bas & rampant, ni auſſi ſe perdre dans les nuës. La raiſon de ce précepte eſt que, le contraſte du ſérieux & du badin étant le fond de la ſatyre, ſi le héros qui repréſentoit le ſérieux eût pris un ſtyle bas, le contraſte auroit diſparu. D'un autre côté, un ſtyle d'une élévation outrée auroit été inintelligible. Quel ſera donc le ton de la partie tragique? Horace le montre dans un exemple: Une dame de qualité qui danſe publiquement dans les fêtes, a un extérieur décent, mais un peu embarraſſé, de voir les yeux de tout un peuple attachés ſur elle, & d'entendre les réflexions de toutes eſpèces qu'on fait ſur

ſur ſon compte. Voilà le modèle de la partie tragique.

QUELLES ſont les règles de la partie ſatyrique? Les Satyres ſortent des bois, *ſylvis deducti.* Ainſi ils n'auront pas la fineſſe de ceux qui ſont nés dans les villes: *Ne velut innati triviis ac penè forenſes.* D'un autre côté ils ſont rieurs & mordans, *riſores & dicaces:* cependant ils ne vomiront point d'ordures, ni de groſſiéretés: *Ne immunda crepent ignominioſaque dicta:* les honnêtes gens s'en offenſeroient. Quel ſera donc leur ſtyle?

SI je faiſois des drames ſatyriques, je ne prendrois pas dans la partie que ſont les Satyres, la couleur ni le ton de la Tragédie, parce que, ſans cela, il n'y auroit plus de contraſte. Je ne prendrois pas non plus le ton de la Comédie: Davus eſt trop ruſé: une Courtiſanne, qui excroque un talent à un vieil avare, tout fin qu'il eſt, eſt trop ſubtile. Ce caractère de fineſſe ne peut convenir à un Silène, qui ſort des forêts, qui n'a jamais été que le ſerviteur & le gardien d'un Dieu en nourrice. Il doit être naïf, ſimple; & ce ſera préciſément le ton que je prendrai, le familier le plus commun. Tout le monde croira pouvoir faire parler de même les Satyres; parce que leur élocution ſemblera entièrement négligée; cependant il y aura un mérite ſecret, & que peu de gens pourront attraper, ce ſera la ſuite & la liaiſon même des choſes: *Tantùm ſeries junctu-*

junEturaque pollet. Il eſt aiſé de dire quelques mots avec naïveté; mais de ſoutenir longtems ce ton, ſans être plat, ſans laiſſer de vuide, ſans faire d'écart, ſans liaiſons forcées, c'eſt peut-être le chef-d'œuvre du goût & du génie.

XVIII.

„ UNE ſyllabe brève ſuivie d'une longue
„ eſt ce qu'on appelle ïambe. Ce pié eſt
„ rapide. C'eſt ce qui a fait ſurnommer
„ trimètres les vers ïambiques, quoiqu'ils
„ aient ſix meſures. Autrefois ce vers étoit
„ tout compoſé d'ïambes. Mais depuis quel-
„ que tems pour lui donner un peu plus de
„ conſiſtence & de gravité, l'ïambe a fait
„ part de ſes droits naturels aux graves
„ ſpondées; à condition cependant qu'il ne
„ leur céderoit jamais ni la ſeconde, ni la
„ quatrième place. Cet ïambique moderne
„ ne ſe trouve même que rarement dans les
„ trimètres ſi connus d'Ennius, & d'At-
„ tius. Un vers qui paroit ſur la ſcène
„ avec trop de ſpondées, prouve que l'ou-
„ vra-

Syllaba longa brevi ſubjecta, vocatur iambus,
Pes citus, unde etiam trimetris accreſcere juſſit
Nomen iambeis: cum ſenos redderet ictus:
Primus ad extremum ſimilis ſibi. Non ita pridem,
Tardior ut paulò, graviorque veniret ad aures,
Spondeos ſtabiles in jura paterna recepit
Commodus, & patiens: non ut de ſede ſecunda
Cederet, aut quarta ſocialiter. Hic & in Acci
Nobilibus trimetris apparet rarus, & Enni.

„ vrage a été fait trop vîte, & avec peu „ de ſoin, ou même que l'Auteur ne ſait „ pas ſon art. Il n'eſt pas donné à tout „ le monde de ſentir le défaut de modula- „ tion dans les vers. Et nous avons là-deſ- „ ſus pour nos poëtes une indulgence qui „ va trop loin. Sera-ce pour moi une rai- „ ſon de me laiſſer aller au hazard, & d'é- „ crire ſans m'embarraſſer des règles? Ou „ plutôt ne dois-je point me perſuader que „ tout le monde verra mes fautes, & par là „ être toujours ſur mes gardes, comme ſi „ je n'avois nulle grace à eſpérer? Et en- „ core avec ce ſoin, je n'ai pas droit aux „ louanges; je n'ai fait que me mettre à „ couvert du reproche. Liſez les modèles „ que nous ont laiſſé les Grecs, & liſez-les „ jour & nuit.

„ MAIS dira-t-on, nos aïeux ont „ beaucoup vanté les vers & les bons mots „ de Plaute. Ils étoient trop bons, pour „ ne rien dire de plus: du moins, ſi vous „ & moi, nous ſavons faire la différence „ d'un bon mot & d'une mauvaiſe plaiſan- „ terie, & juger par le doigt, & par l'o- „ reil-

In ſcenam miſſus magno cum pondere verſus,
Aut operæ celeris nimium, curáque carentis,
Aut ignoratæ premit artis crimine turpi.
Non quivis videt immodulata poëmata judex:
Et data romanis venia eſt indigna poëtis.
Idcirco ne vager: ſcribamque licenter? an omnes
Viſuros peccata putem mea? tutus, & intra
Spem veniæ cautus. Vitavi denique culpam;
Non laudem merui. Vos exemplaria Græca
Noctúrna verſate manu, verſate diurna.

reille, de la régularité des sons.

UNE *syllabe brève suivie*, &c. Le poète dit ailleurs que chaque genre a son style, on harmonie; ses nombres, par conséquent, : versification. Le vers ïambique est celui ui convient aux drames :

Hunc socci cepere pedem grandesque cothurni.

IAIS quelles sont les règles particulières i vers dramatique? Quelles qualités doit- avoir pour être parfait? C'est ce qu'Ho- ce explique dans cet endroit. L'ïambe va ès - vîte, *pes citus*. Il est composé d'une ·ève & d'une longue. La brève chasse la ongue à tout moment; ce qui donne au ers ïambique une vîtesse brusque & préci- itée. C'est pour cette raison que ceux de uatre mesures ont été appellés dimètres; ceux e six, trimètres; & ceux de huit, tétramètres; arce que la mesure étant fort courte, & d'un ems & demi seulement, on en a joint deux en- emble; de sorte que le frappé contient la pré- ière mesure, & le levé la seconde, & ainsi i suivant: par exemple, au-lieu de battre ainsi,

ea | *tus il* | *le qui* | *procul* | *nego* | *tiis.*

oilà six mesures; on a battu ainsi:

eatus il | *le qui procul* | *negotiis.*

Par

At nostri proavi Plautinos & numeros, &
Laudavere sales: nimiùm patienter utrumque,
Ne dicam stultè, mirati; si modò ego, & vos
Scimus inurbanum lepido seponere dicto,
Legitimumque sonum digitis callemus, & aure.

Par conſéquent, quoique ces vers euſſent ſix meſures, & qu'on eût pu les appeller hexamètres, on ne les a appellés que trimètres.

CEETE eſpèce de vers étoit excellente pour le dialogue; mais il a paru difficile de la pratiquer toujours & à la rigueur. On a donc cherché des moyens d'adoucir la difficulté, en y faiſant entrer le ſpondée, qui a deux tems, ou même le dactyle, quoiqu'Horace n'en parle point; à condition cependant que l'ïambe ſeroit toujours aux piés pairs, 2. 4. 6. 8. Mais comme ce n'a été qu'un relâchement de la règle, un poète, qui ſavoit le principe de ſon art ne devoit en uſer que rarement & avec réſerve. La raiſon eſt que les ſpondées dérangent les nombres, & gâtent l'harmonie. Ils dérangent les nombres: l'ïambe pur de ſix piés n'a que neuf tems: l'ïambe mêlé de trois ſpondées a dix tems & demi: par conſéquent les intervalles ſont plus longs, & la meſure ceſſe d'être exacte. Ils gâtent l'harmonie; parce qu'au-lieu du mélange exact des brèves & des longues, qui s'entrelacent dans l'ïambique pur; il y a deux fois trois longues de ſuite au troiſième & au cinquième pié, & une fois deux au prémier pié. Ce qui donne du poids & de la maſſe au vers ïambique, lequel alors eſt lourd plutôt que leger. C'eſt ce qu'Horace appelle, *verſus miſſus magno cum pondere.*

IL

IL eſt vrai que peu de gens s'en apperçoivent: mais ce n'eſt pas une raiſon pour être moins ſur ſes gardes. Ceux qui écrivent pour l'immortalité, ne doivent ſe rien paſſer à eux-mêmes. Lindulgence, ou l'incompétence des juges de leur ſiècle, ne doit point les raſſurer. Tôt ou tard il ſe trouve quelqu'un, *naris acutæ*, qui voit les fautes, & les fait voir aux autres.

UN *auteur qui a évité les fautes ne mérite pas encore d'être loué.* Ce n'eſt pas tout d'être ſans vice: il faut avoir des vertus.

MAIS *on approuve les bons mots & les vers de Plaute. Je l'avouë: mais c'eſt par un excès de bonté; peut-être même que c'eſt par ſotiſe.* Horace ne blâme ici ni l'élocution de Plaute, ni ſon comique. Il ne cenſure que ſes bons mots, qui ſouvent n'étoient que de mauvaiſes plaiſanteries, des turlupinades; & ſa verſification, où le nombre des ſpondées & des dactyles gâtoit le mouvement & l'harmonie : le mouvement, qui ſe meſure en levant & abbaiſſant le pouce ſucceſſivement, *digito :* l'harmonie, dont on juge par l'oreille, *aure.*

LISEZ *les modèles des Grecs.* C'eſt à propos du ſtyle & de la verſification qu'Horace exhorte les auteurs à feuilleter jour & nuit les modèles grecs. C'eſt ſans exclure le fond des choſes, & la manière de mettre en œuvre. Il n'y a jamais eu de nation qui ait travaillé avec plus de ſoin la partie

de l'élocution. Ils burinoient, dit Denys d'Halicarnaſſe, plutôt qu'ils ne peignoient. On ſait les efforts prodigieux de Demoſthène, lequel s'enterroit des mois entiers, pour forger ces foudres, qui n'avoient tant de force, ſelon Ciceron, que parce qu'ils avoient la mélodie & la cadence: *Non enim tanto impetu vibrarent fulmina illa, niſi numeris ferrentur.* Iſocrate, philoſophe autant qu'orateur, a été, ſelon les uns, dix ans, ſelon d'autres, quatorze, à polir un ſeul diſcours. Platon à quatre-vingts ans poliſſoit encore ſes dialogues. On trouva des corrections ſur ſes tablettes après ſa mort. Ils écrivoient cependant en proſe, où les loix laiſſent une certaine liberté. Quelle idée doit-on avoir d'un auteur tel qu'Homère, qui réunit dans la partie de l'élocution tous les ſuffrages, & de tous les tems? Si un diſcours en proſe demandoit dix ans pour être parfait; quel tems n'a-t-il point fallu pour mettre tant de perfection dans deux poèmes qui contiennent près de trente mille vers? Mais plutôt quelle force & quelle richeſſe de génie, quel goût, pour avoir achevé des choſes ſi admirables, dans un eſpace auſſi court que celui de la vie humaine?

XIX.

„ On dit que Theſpis fut le prémier „ in-

Ignotum tragicæ genus inveniſſe camœnæ

„ inventeur du genre tragique, & qu'il traî„ na dans des chars, des acteurs barbouil„ lés de lie, qui repréſentoient ſes pièces. „ Après lui Eſchyle inventa les maſques „ plus honnêtes (*a*), & les robes traînan„ tes. Il éleva un théatre ſur des trétaux, „ & apprit aux acteurs à parler avec empha„ ſe, & à ſe tenir fermes ſur le cothurne. „ Vint enſuite la vieille comédie qui ſe fit „ beaucoup de réputation. Mais la liberté „ aïant dégénéré en licence, il fallut une „ loi pour la réprimer. La loi fut reçue, & „ cette ſorte de ſpectacle fut abolie, par„ ce que la comédie n'eut plus le droit de „ nuire.

„ NOS poètes ont travaillé dans tous „ les genres. Ils ont même oſé abandon„ ner les traces des Grecs, & prendre des „ ſu-

Dicitur & plauſtris vexiſſe poemata Theſpis,
Quæ canerent, agerentque peruncti fæcibus ora.
Poſt hunc perſonæ, pallæque repertor honeſtæ
Æſchylus, & modicis inſtravit pulpita tignis:
Et docuit, magnumque loqui, nitique cothurno.
Succeſſit vetus his comœdia, non ſine multa
Laude: ſed in vitium libertas excidit, & vim
Dignam lege regi. Lex eſt accepta: chorusque
Turpiter obticuit, ſublato jure nocendi.
Nil intentatum noſtri liquere poetæ:
Nec minimum meruere decus, veſtigia Græca
Auſi deſerere, & celebrare domeſtica facta,

(*a*) *Perſona* eſt un maſque. Ces maſques étoient faits comme des caſques, & le viſage en étoit peint ſelon l'âge, le caractère & le rôle de celui qui les portoit.

„ ſujets tout Romains, qui leur ont fait „ beaucoup d'honneur, tant dans le tragique que dans le comique. On peut „ dire même que le Latium ne feroit pas „ moins célèbre par les ouvrages d'eſprit, „ qu'il ne l'eſt par ſa valeur & par ſes armes, s'il y avoit aucun de nos poëtes „ qui pût ſe donner la peine & le tems de „ limer. Illuſtres enfans de Pompilius, „ défiez-vous d'un poëme qui n'a pas été „ corrigé ſouvent & longtems, & repoli „ dix fois avec ſcrupule.

ACTEURS *qui repréſentoient les pièces de Theſpis.* Le texte latin porte, *canerent agerentque.* Les tragédies ſe chantoient chez les Anciens: c'étoit une déclamation notée, à-peu-près comme les récitatifs de nos opéras. Quand la matière devenoit lyrique, comme dans les chœurs; alors la muſique s'élevoit & devenoit plus hardie. *Agerent*, eſt ce que nous appellons jouër, imiter par les geſtes, contrefaire.

LA *vieille Comédie ſe fit beaucoup de réputation.* La *vieille* comédie étoit comme la tragédie, une imitation de quelque action vraie

---

Vel qui prætextas, vel qui docuere togatas.
Nec virtute foret, clariſve potentius armis,
Quàm linguâ, Latium, ſi non offenderet unum
Quemque poetarum limæ labor, & mora. Vos, ô
Pompilius ſanguis, carmen reprehendite, quod non
Multa dies, & multa litura coercuit; atque
Perfectum, decies non caſtigavit ad unguem.

vraie ou fausse ; à cette différence près, que l'action tragique se prenoit dans l'ordre des choses élevées, au-lieu que la comique se prenoit dans les conditions médiocres de la société (*a*).

LES *Romains se sont fait bonneur dans le tragique & dans le comique.* C'est ce que signifient les deux mots *Prætextas* & *togatas. Prætexta* étoit la robe des Seigneurs de Rome ; elle désigne la Tragédie romaine. *Toga* étoit la robe du peuple, elle signifie la Comédie romaine. *Docuere* veut dire simplement, donner des pièces de théatre.

SE *donner la peine & le tems de limer. Labor & mora.* Deux choses essentielles : limer avec soin, se donner beaucoup de peine, revenir sur son ouvrage, jusqu'à s'en dégoûter soi-même, *labor.* Ce n'est pas tout, il faut le tems. Il y a des momens, où ce qu'on avoit cherché longtems se présente de soi-même. L'occasion, le lieu, un trait qui passe, un livre ouvert par hazard, donne des idées. D'ailleurs tant qu'il reste dans l'imagination quelque partie de la chaleur qu'il falloit pour produire, le goût est moins éclairé & moins libre. L'amour d'auteur, comme celui de mère, est encore trop tendre pour savoir estimer ; il ne sait qu'aimer. Il faut donc se donner le soin & le tems, *limæ labor & mora.*

CE

(*a*) Voyez l'histoire abrégée de la Comédie, tom. I. p. 282.

Ce morceau hiſtorique tient à ce qu'il a dit plus haut touchant la verſification, & il eſt ici une eſpèce d'épiſode pour repoſer le lecteur.

Un *ouvrage doit être repoli dix fois avec ſcrupule.* Le latin eſt beaucoup plus fort que la traduction. L'ouvrage étant fini, achevé, *perfectum*; il faut encore paſſer dix fois l'ongle ſur la ſurface, pour voir s'il n'y a point d'inégalités. C'eſt une comparaiſon tirée de ceux qui poliſſoient le marbre du tems d'Horace. Ce précepte eſt d'un grand ſens. Ce ſont les beautés fines qui font la perfection d'un ouvrage. Les yeux ordinaires ne les diſtinguent point. Cependant les ignorans même en ſentent l'effet. Tel ouvrage, ſoit en vers, ſoit en proſe n'aura coûté qu'un mois à faire, lequel a beſoin d'un an pour être poli. Il y a pourtant des bornes: il faut ſavoir finir. La lime uſe: Horace en a averti ailleurs: *Sectantem lævia nervi deficiunt animique.*

XX.

„ Parce que Démocrite a dit qu'un gé-
„ nie heureux valoit mieux que les efforts
„ de

Ingenium miſera quià fortunatius arte
Credit, & excludit ſanos Helicone poëtas
Democritus, bona pars non ungues ponere curat,
Non barbam: ſecreta petit loca, balnea vitat.
Nanciſcetur enim pretium, nomenque poëtæ,
Si tribus Anticyris caput inſanabile, nunquam
Tonſori Licino commiſerit. O ego lævus
Qui purgor bilem ſub verni temporis horam!

„ de l'art, & qu'il chaſſe de l'Helicon les
„ poètes qui ont les ſens raſſis (a); on voit
„ une infinité de gens qui ont ſoin de ne
„ point ſe faire les ongles, de ne point
„ ſe raſer. Ils ſe retirent dans des lieux
„ écartés, ne vont jamais au bain. Vrai-
„ ment, le moyen de ſe faire donner
„ le nom de poète, & d'en avoir les hon-
„ neurs, eſt de ne confier jamais au barbier
„ Licinus une tête que trois Anticyres ne
„ guériroient pas. Que j'ai grand tort de
„ me purger tous les printems! Perſonne ne
„ feroit de meilleurs vers que moi. Mais
„ je renonce à cette gloire. Je ferai l'office
„ de la pierre à aiguiſer, qui ne coupant
„ point, met le fer en état de couper. Sans
„ écrire moi-même, je dirai à ceux qui
„ écrivent, ce qu'ils doivent faire. Je leur
„ indiquerai les ſources. Je leur apprendrai
„ ce qui forme & nourrit un poète: ce qui
„ convient ou ne convient pas: quelles ſont
„ les vraies beautés & les fauſſes.

C'EST une ſorte de prélude aux précep-
tes généraux qui vont ſuivre. Les idées en
ſont

Non alius faceret meliora poemata. Verùm
Nil tanti eſt. Ergo fungar vice cotis: acutum
Reddere quæ ferrum valet, exors ipſa ſecandi.
Munus, & officium, nil ſcribens ipſe, docebo:
Unde parentur opes: quid alat, formetque poëtam:
Quid deceat, quid non: quò virtus, quò ferat error.

(a) *Negat enim ſine furore Democritus quem-
quam Poetam magnum eſſe poſſe.* Cic.

ſont gaies, & aſſaiſonnées d'une ſatire legère ſur certaines gens qui affectent d'être craſſeux, ſinguliers, ſauvages, & qui prétendent réuſſir par-là.

INGENIUM: *Génie heureux*. C'eſt-à-dire une facilité naturelle, qui produit ſans peine, & dont les productions ont cet air de liberté qui ſe trouve dans tout ce qui s'eſt fait aiſément. *Ars miſera*, ſignifie un effort douloureux, dans lequel il y a plus de volonté que de talent, plus d'art que de naturel. *Sanos poëtas*, les poètes qui ont l'ame raiſonnable, l'imagination réglée, qui ne connoiſſent pas les ſecouſſes périlleuſes de Pégaſe.

XXI.

„ POUR bien écrire il faut d'abord un „ ſens droit. On trouve les choſes dans les „ ouvrages des philoſophes; & quand on „ s'en eſt bien rempli, les mots ſe pré„ ſentent d'eux-mêmes pour les exprimer.

„ QUAND on ſait ce qu'on doit à ſa pa„ trie, à ſes amis; comment on doit ai„ mer un père, un frère, un étranger qu'on „ reçoit; quels ſont les devoirs d'un „ ſé-

---

Scribendi rectè, ſapere eſt, & principium, & fons.
Rem tibi Socraticæ poterunt oſtendere chartæ:
Verbaque proviſam rem non invita ſequentur.
Qui didicit; patriæ quid debeat, & quid amicis;
Quo ſit amore parens, quo frater amandus, & hoſpes:
Quod ſit conſcripti, quod judicis officium: quæ
Partes in bellum miſſi ducis: ille profectò

„ sénateur (*a*) d'un juge, les fonctions
„ d'un militaire qu'on envoie commander;
„ on fait donner à chaque personnage ce
„ qui lui convient.

„ LE savant imitateur doit souvent jetter
„ les yeux sur les modèles vivans de la socié-
„ té, & tirer de-là les vrais tons de la nature.

„ QUELQUEFOIS une pièce qui aura
„ des caractères frappans & des mœurs
„ exactes, quoique d'ailleurs écrite sans gra-
„ ce, sans force, sans art, fait plus de
„ plaisir au public, & attire plus de mon-
„ de, que des riens bien écrits & de beaux
„ vers vuides de choses.

„ LES Grecs avoient l'un & l'autre:
„ beaucoup de génie, & tous les charmes
„ de l'élocution. Aussi n'étoient-ils avides
„ que de la gloire. Nos jeunes gens ap-
„ prennent par de longs calculs à partager
„ un sol en cent parties. Fils d'Albinus
„ parlez: Qui de cinq onces ôte une,
„ que reste-t-il? parlez donc: un tiers: à
„ mer-

Reddere personæ scit convenientia cuique.
Respicere exemplar vitæ, morumque jubebo.
Doctum imitatorem: & veras hinc ducere voces.
Interdum speciosa locis, moratáque rectè
Fabula, nullius veneris, sine pondere, & arte,
Valdiùs oblectat populum, meliusque moratur,
Quàm versus inopes rerum, nugæque canoræ.
Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo
Musa loqui, præter laudem nullius avaris.
Romani pueri longis rationibus assem

(*a*) *Conscripti*, Sénateur: père conscrit.

„ merveille : vous ſaurez conſerver votre
„ bien. Ajoutez une once, combien cela
„ fait-il ? une demi livre (*a*). Quand une
„ fois cette rouille, cette avidité du gain
„ a infeſté les eſprits, peut-on eſpérer
„ des vers dignes d'être trempés d'huile de
„ cèdre, ou ſerrés dans des boëtes de cy-
„ près (*b*) ?

POUR *bien écrire il faut d'abord un ſens droit. Sapere* ſignifie-t-il *bon ſens* ou *bon goût* ? En général c'eſt la faculté de goûter, de ſentir la vraie ſaveur de chaque choſe. Je crois que ce mot déſigne en même tems *le bon ſens* & *le bon goût* ; d'autant plus que le bon ſens & le bon goût ne ſont qu'une même choſe, à les conſidérer du côté de la faculté. Le bon ſens eſt une certaine droiture de l'ame qui voit le vrai, le juſte, & qui s'y attache. Le bon goût eſt cette même droiture, par laquelle l'ame voit le bon,

Diſcunt in partes centum diducere. Dicat
Filius Albini, ſi de quincunce remota eſt
Uncia, quid ſuperat ? poteras dixiſſe : triens : heus
Rem poteris ſervare tuam. Redit uncia, quid fit ?
Semis. An hæc animos ærugo, & cura peculi
Cum ſemel imbuerit, ſperamus carmina fingi
Poſſe linenda cedro, & levi ſervanda cupreſſo ?

(*a*) La livre romaine étoit de douze onces.

(*b*) On frottoit les livres avec de l'huile de cèdre pour les préſerver des vers, & on les ſerroit dans des tablettes de bois de cyprès, qui a la même vertu.

son, & l'approuve. L'homme de bon ſens a le bon goût: l'homme de bon goût a néceſſairement le bon ſens: la différence ne ſe tient que du côté des objets. On reſtraint ordinairement le bon ſens aux choſes plus ſenſibles; & le bon goût à des objets plus fins & plus relevés. Ainſi le bon goût, pris dans ce ſens, n'eſt autre choſe que le bon ſens raffiné & exercé ſur des objets délicats & relevés; & le bon ſens n'eſt que le bon goût reſtraint aux objets plus ſenſibles & plus matériels. Le vrai eſt l'objet du goût auſſi bien que le bon, & l'eſprit a ſon goût auſſi bien que le cœur.

On *trouve les choſes dans les ouvrages philoſophiques; & quand on s'en eſt bien rempli, les mots arrivent aiſément.* Cette propoſition a deux branches: la prémière regarde le fond des choſes, & la ſeconde l'élocution. Quant aux choſes, on les trouve dans les philoſophes, dans les ouvrages ſocratiques, où on apprend les devoirs des hommes dans les différentes conditions, Quand un poète a appris à les connoitre, il ſait les préſenter tels qu'ils ſont, & qu'il convient de les préſenter. On peut dire du poète ce que Ciceron diſoit de lui-même, en ſe conſidérant comme orateur: qu'il doit plus à la Philoſophie qu'à la Poétique: *Fateor me oratorem, ſi modo ſim, non ex officinis Rhetorum, ſed ex Academiæ ſpatiis extitiſſe.* Orat. cap. 3.

Quant à l'élocution, je veux, dit Horace,

race, que le ſavant imitateur étudie les hommes, qu'il prenne d'après nature des expreſſions, qui ſoient non ſeulement vraies, comme dans un portrait qui reſſemble, mais vivantes & animées comme le modèle même du portrait. Cette diviſion explique les vers ſuivans.

UNE *fable*, c'eſt-à-dire, une action, qui aura des caractères bien peints & bien marqués en quelques endroits, *ſpecioſa locis*: quoiqu'écrite ſans grace, *nullius veneris*: ſans penſées fortes, *ſine pondere*: avec peu de ſoin & d'art pour le choix & l'arrangement des mots & des ſyllabes, *ſine arte*: fait plus de plaiſir que de beaux vers, bien ſonores, de belle ſentences qui ne portent point ſur les caractères des acteurs, & qui ne ſont que du vent, que du bruit qui ſe perd, *nugæ canoræ*.

LES *Grecs avoient l'un & l'autre*: le génie pour les choſes, *ingenium*; & l'art, le ſoin, le goût pour l'expreſſion, *ore rotundo loqui*. Auſſi n'avoient-ils en vuë que la gloire. C'eſt elle ſeule qui peut animer, élever les talens. La conſidération fait naître, ou au moins ſortir le génie. Et ſi on dit qu'il ne faut eſtimer les hommes que ce qu'ils valent; on peut dire auſſi que les hommes ne valent que ce qu'on les eſtime.

XXII.

„ LES poètes écrivent pour plaire, ou
„ pour

„ pour instruire, ou même pour faire l'un
„ & l'autre en même tems.

„ Si vous donnez des préceptes, en
„ quelque genre que ce soit, soyez court;
„ afin que l'esprit les saisisse vîte, & qu'il
„ les apprenne, & les retienne fidèlement.
„ Il ne prend que le nécessaire: le superflu se
„ répand hors du vase.

„ Les fictions faites pour le plaisir doi-
„ vent approcher de la vérité. La fable n'a
„ pas droit de nous faire accroire tout ce
„ qu'elle veut; & si on fait manger un en-
„ fant à une magicienne, il ne faut pas
„ qu'un moment après, on le retire encore
„ vivant de son estomac.

„ Nos sénateurs rejettent les pièces qui
„ ne sont pas instructives (*a*). Nos jeunes
„ chevaliers (*b*) ne s'arrêtent pas à celles
„ qui

Aut prodesse volunt, aut delectare poetæ:
Aut simul & jucunda, & idonea dicere vitæ.
Quidquid præcipies, esto brevis; ut citò dicta
Percipiant animi dociles, teneantque fideles.
Omne supervacuum pleno de pectore manat.
Ficta voluptatis causâ, sint proxima veris.
Nec quodcunque volet, poscat sibi fabula credi:
Neu pransæ Lamiæ vivum puerum extrahat alvo.
Centuriæ seniorum agitant expertia frugis.
Celsi prætereunt austera poëmata Rhamnes.
Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci,
Lectorem delectando, pariterque monendo.

(*a*) Le peuple Romain étoit distribué par classes & par centuries.

(*b*) Rhamnès est le nom d'une des trois anciennes tribus qui parta-

„ qui ſont trop ſérieuſes. Le point de perfection eſt de mêler l'utile à l'agréable, „ de réjouïr le lecteur, & de l'inſtruire en „ même tems. C'eſt alors qu'un ouvrage „ enrichit les frères Soſies (*a*); qu'il paſſe „ les mers, & qu'il immortaliſe ſon célèbre „ auteur.

Il s'agit ici de l'objet que doivent ſe propoſer les poètes dans leurs ouvrages. C'eſt l'agréable ou l'utile, ou plutôt l'un & l'autre. Car, comme le dit Phèdre, il n'y a qu'un ſot qui puiſſe ſe glorifier d'avoir fait un ouvrage inutile, *Niſi utile eſt quod facimus, ſtulta eſt gloria.* Il y a deux ſortes de poèmes, les uns deſtinés à inſtruire, les autres à plaire; c'eſt-à-dire, que dans les uns l'auteur ſe propoſe principalement d'inſtruire, & dans les autres de plaire, ſans qu'un objet excluë l'autre. L'utile domine dans le prémier genre, l'agrément dans le ſecond. Mais dans l'un, l'utile a beſoin d'être paré de quelque agrément; & dans l'autre, l'agrément doit être ſoutenu par l'utile; ſans quoi, le prémier paroit dur, ſec, triſte; & l'autre fade & vuide.

„ La

Hic meret æra liber Soſiis: hic & mare tranſit;
Et longum noto ſcriptori prorogat ævum.

tageoient le peuple Romain, les deux autres s'appelloient les Tatiens & les Lucères. *Voy. Tite-Live, lib.* 1. 1. *Decad.*

(*a*) Les Soſies Libraires fameux de ce tems là.

LA *fable n'a pas droit*, *&c.* Le mot de *fable* ne ſignifie pas ici l'hiſtoire des Dieux & des héros poétiques; mais l'action même qui fait le fond, le ſujet du poème. Tous les traits de la mythologie ont droit d'entrer dans la poéſie, & ils y ont une vérité de ſuppoſition que perſonne ne s'aviſe de leur conteſter. Mais des traits de l'invention même du poète, qui n'auroient aucune vraiſemblance, déplaiſent, & ne doivent jamais entrer dans un ouvrage fait pour l'agrément. Il y a pourtant dans les grands poètes, dans Homère, dans Virgile, quelques endroits où il ſemble qu'ils aient porté trop loin la fiction : que faut-il en penſer? Ecoutons Horace.

XXIII.

„ CEPENDANT il y a des fautes qu'il „ faut pardonner. La corde de l'inſtrument „ ne rend pas toujours le ſon que l'eſprit „ & le doigt lui demandent. Souvent pour „ un ſon grave, elle rend un ſon aigu. La „ flèche qui part, ne frappe pas toujours „ ſon but. Quand, dans un poème, le „ grand nombre eſt celui des beautés, je ne „ m'offenſe pas de quelques tâches échap- „ pées

---

Sunt delicta tamen, quibus ignoviſſe velimus :
Nam neque chorda ſonum reddit, quem vult manus & mens,
Poſcentique gravem perſæpè remittit acutum :

„ pées par négligence, & dont la foibleſſe
„ humaine n'a pu ſe garantir. Mais de mê-
„ me qu'un copiſte ne mérite point de gra-
„ ce, ſi quoiqu'averti, il fait toujours la
„ même faute, & qu'on ſe moque d'un jou-
„ eur d'inſtrument qui ſe trompe toujours
„ au même endroit: de même un auteur
„ qui ſe trouve ſouvent en défaut, devient
„ pour moi un autre Chérile, ce poète qui
„ a deux ou trois endroits où je l'admire,
„ en riant; au-lieu que je ſouffre, quand
„ il arrive au bon Homère de ſommeiller.
„ Mais dans un ouvrage de longue ha-
„ leine, il eſt permis de s'oublier un
„ moment.

HORACE demande grace ici pour les grands écrivains. Mais il marque en même tems les bornes de l'indulgence. Un auteur qui fait beaucoup de fautes, mérite d'être comparé à Chérile, ce mauvais poète qu'Alexandre payoit ſi bien pour chanter ſes exploits. Il y a deux ou trois endroits

---

Nec ſemper feriet quodcunque minabitur arcus.
Verum ubi plura nitent in carmine: non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura. Quid ergo?
Ut ſcriptor ſi peccat idem librarius uſque,
Quamvis eſt monitus, veniâ caret; & citharœdus
Ridetur, chordâ qui ſemper oberrat eadem;
Sic mihi, qui multùm ceſſat, fit Chœrilus ille,
Quem bis, terve bonum, cum riſu miror: & idem
Indignor quandoque bonus dormitat Homerus.
Verùm opere in longo fas eſt obrepere ſomnum.

droits où il eſt beau. On rit d'étonnement: il eſt ſingulier, ſe dit-on, qu'un ſi méchant auteur ait fait une choſe ſi belle; & on le dit en riant. Au-lieu qu'on ſent du dépit, quand il arrive à Homère de ſommeiller un inſtant. *Quandoque* eſt le même que *quando-cumque*, *ſi quando*; *Quand*, *S'il arrive que.* Horace a tant de reſpect pour Homère qu'il n'oſe rien aſſurer ſur ſes défauts. Il ſe contente de jetter un leger ſoupçon, pour avertir ſes lecteurs que tout n'eſt point parfait dans les plus grands hommes; & auſſitôt il excuſe ſa foibleſſe. *Verum opere in longo, &c... Bonus*, doit, ce ſemble, être traduit tout ſimplement; ce n'eſt pas une épithète pour ajouter au nom propre. *Homère* dit plus que *l'excellent Homère*, & Céſar ſeul, plus que *l'illuſtre Céſar.* Le terme *bon* n'a rien de mépriſant dans cette occaſion. Il exprime bien l'amour tendre, le reſpect que ſes lecteurs ont pour lui. Cet auteur eſt par-tout ſi vrai, ſi ſimple, ſi naïf, ſi modeſte, que ſon caractère ſemble être la bonté. Quand on dit, *Le bon la Fontaine*, eſt-ce une critique? Ou plutôt n'eſt-ce pas une expreſſion du cœur, qui marque qu'on aime autant la ſimplicité du poète, qu'on admire ſon eſprit?

XXIV.

„ IL en eſt de la Poéſie comme de la
„ Pein-

Ut pictura, poeſis erit quæ, ſi propiùs ſtes,

„ Peinture (*a*). Il y a des morceaux qu'il „ faut voir de près, d'autres de loin. Ceux-„ ci ne veulent qu'un demi-jour; ceux-là „ s'exposent à la plus vive lumière, & ne „ craignent point les yeux du plus subtil „ critique. Il y en a qui sont faits pour ê-„ tre vus une fois; d'autres sont redeman-„ dés dix fois, & ils sont toujours plaisir.

Il en est de la Poésie comme de la Peinture. Il n'y a de différence entre ces deux arts qu'en ce que l'un s'exprime par les couleurs & les traits, & l'autre par la parole & l'harmonie. C'est dans l'un & dans l'autre même invention, même disposition, même génie, même goût.

Il y a des morceaux..... Je ne sens la justesse de la comparaison d'Horace que supposé qu'on explique le mot *poësis*, par un morceau de quelque poème. Car je ne vois point de poème, qui pris dans sa totalité, soit fait pour être vu seulement de loin, dans un demi-jour, & une seule fois. Ne

Te capiet magis; & quædam, si longiùs abstes.
Hæc amat obscurum: volet hæc sub luce videri,
Judicis argutum quæ non formidat acumen.
Hæc placuit semel: hæc decies repetita placebit.

(*a*) Il me semble qu'il faut lire comme autrefois: *Ut pictura, poësis erit quæ*, &c. Le tour est plus latin, plus Horatien, & l'expression plus juste: *Ut pictura, sic quædam erit poësis quæ*. . . .

Ne fût-ce qu'une épigramme, quand elle est bien faite, elle plait toujours. L'idée d'Horace est donc, que de même que dans la peinture il y a des tableaux qui sont faits pour être vus de loin, & pour l'effet, comme disent les peintres; il y a aussi des peintures dans un poème, qui ne doivent pas être considérées avec tant de soin, qui ne sont que d'un gros dessein plutôt que d'une peinture finie. Il y en a qui sont seulemen: variété, & qui n'intéressent point par elles-mêmes, qui ne se montrent que dans le lointain. C'est M. Dacier qui donne cette explication. J'aime mieux la donner, que de dire qu'il me semble qu'on ne retrouve pas dans cet endroit toute la netteté d'Horace.

IL y a des tableaux qui sont faits pour être vus de loin, dans un demi-jour, une fois, on le conçoit; mais on ne voit point de poésie, ni de morceau de poésie, qui soit fait pour n'être vu que de loin, qu'une fois, & qu'à demi, ou bien ces morceaux seront mauvais ou médiocres. Il est vrai que les poèmes ont leurs points de vuë aussi bien que les tableaux; qu'il y a des morceaux de poèmes qui ne peuvent être détachés des autres morceaux qui les accompagnent. Il auroit donc fallu se contenter de dire: Il en est des peintures comme des tableaux: il faut les voir dans leurs points de vuës. Ainsi il faut voir un drame sur le théatre, & non sur le papier; une scène avec

vec celles qui la précèdent, ou qui la suivent, & non isolée, & dénuée de tous ses rapports. Si on y regarde de près, on verra que c'est le sens de la pensée d'Horace. C'est un avis qu'il donne à ceux qui veulent juger des poèmes, & qui ne se mettent pas toujours dans la situation où il faut être pour en bien juger.

XXV.

„ AÎNE' des Pisons, quoique vous soyez
„ né avec un sens droit, & cultivé outre
„ cela par les leçons de votre père, écou-
„ tez bien ce que je vais vous dire, & ne
„ l'oubliez jamais.

„ IL y a des genres où il est permis d'ê-
„ tre médiocre: un Jurisconsulte, un Avo-
„ cat, n'a pas le talent du célèbre Messala,
„ ni la profondeur de Cassélius; cependant
„ ils ont leur prix. Mais un Poète qui n'est
„ que médiocre, ni les Dieux, ni les Hom-
„ mes, ni même les colomnes, qui reten-
„ tissent de ses vers (*a*), ne lui pardon-
„ nent.

O major juvenum, quamvis & voce paternâ
Fingeris ad rectum, & per te sapis, hoc tibi dictum
Tolle memor: certis medium & tolerabile rebus
Rectè concedi. Consultus juris, & actor
Causarum mediocris, abest virtute diserti
Messalæ, nec scit qnantum Cassellius Aulus;
Sed tamen in pretio est. Mediocribus esse poëtis
Non homines, non dî, non concessere columnæ.

(*a*) Ce sont les colomnes qui retentissoient, lorsque les Poètes récitoient leurs vers,

„ nent. Dans un repas de plaisir, une mau„ vaise symphonie, des parfums grossiers, „ les pavots mêlés avec le miel de Sardai„ gne (*a*) font un mauvais effet. Pour„ quoi? Parce que le repas pouvoit s'en „ passer. De même la poésie étant née „ pour produire le plaisir, si elle ne mon„ te au plus haut point, elle tombe au plus „ bas dégré. Celui qui ne sait point s'escri„ mer, ne manie point le fleuret. Quand „ on n'a point appris à lancer la balle, le „ palet, le cercle; on se tient en repos, „ de crainte d'être la risée des spectateurs; „ &, sans être Poète, on veut faire des „ vers. Pourquoi non? Ne suis-je pas de „ bonne famille? N'ai-je pas les rentes „ qu'il

Ut gratas inter mensas symphonia discors,
Et crassum unguentum, & Sardo cum melle papaver,
Offendunt; poterat duci (*) quia cœna sine istis:
Sic animis natum, inventumque poëma juvandis,
Si paulùm summo discessit, vergit ad imum.
Ludere qui nescit, campestribus abstinet armis:
Indoctusque pilæ, discive, trochive quiescit,
Ne spissæ risum tollant impune coronæ.
Qui nescit; versus tamen audet fingere. Quid ni?
Liber & ingenuus, præsertim census equestrem

vers, & qui gémissoient quand les vers étoient mauvais; *ruptæ lectore columnæ*. Il peut signifier aussi les colomnes revêtues d'affiches.

(*a*) Le miel de Sardaigne étoit fort mauvais: *Sardois videar tibi amarior herbis.*

(*) *Duci*, durer longtems.

„ qu'il faut avoir pour être Chevalier (*a*)?
„ D'ailleurs je ſuis honnête homme.

„ POUR vous, Piſon, vous êtes trop „ ſage, & trop ſenſé pour faire aucune en„ trepriſe, ſans avoir le talent qu'elle de„ mande. Si cependant vous faiſiez jamais „ quelque ouvrage, ne manquez pas de le „ ſoumettre à la critique de Metius (*b*), à „ celle de votre père, à la mienne-même, „ ſi vous le voulez; & gardez-le longtems „ dans vos tablettes. On peut faire des „ changemens dans un manuſcrit qu'on n'a „ pas publié. Mais quand une fois il a pris „ ſon eſſor, il ne revient plus.

UN homme qui donne des vers au public eſt préciſément dans le cas du conteur qui dit, *Oyez une merveille.* S'il s'agit de nous inſtruire d'une choſe qui nous importe; qu'on parle en proſe, la choſe ſera plus claire, & l'intérêt ſuffira pour nous rendre at-

---

Summam nummorum, vitioque remotus ab omni.
Tu nihil invitâ dices, faciesque Minervâ:
Id tibi judicium eſt, ea mens. Si quid tamen olim
Scripſeris, in Meti deſcendat judicis aures,
Et patris, & noſtras; nonumque prematur in annum.
Membranis intus poſitis delere licebit
Quod non edideris. Neſcit vox miſſa reverti.

(*a*) Il falloit environ 30000. livres de rente pour être Chevalier.

(*b*) Spurius Metius Tarpa, grand critique & juge établi pour examiner les ouvrages qui concouroient pour les prix.

attentifs. Mais vous nous parlez en vers; c'eſt donc que vous voulez nous réjouïr? Nous le voulons bien; mais tenez parole; & ſouvenez-vous que nous voulons du beau. *Itaque in iis artibus in quibus non utilitas quæritur neceſſaria, ſed animi libera quædam oblectatio, quàm diligenter & quàm propè faſtidiosè judicamus! Neque enim lites, neque controverſiæ ſunt quæ cogant homines ſicut in foro, non bonos oratores, item in theatro actores malos perpeti.* Cic. de Or. l. 1. c. 26.

HORACE paſſe à l'éloge de la poéſie, & fait voir qu'elle ne peut deshonorer un Seigneur, un homme ſage qui s'y applique.

XXVI.

„ LES hommes vivoient dans les forêts.
„ Orphée, cet interprête des Dieux, leur
„ apprit à reſpecter le ſang (*a*), & à ſe
„ refuſer une nourriture indigne de l'hom-
„ me. Ce fut pour cela qu'on dit qu'il
„ avoit apprivoiſé les tigres & les lions
„ cruels.

Sylveſtres homines ſacer, interpresque deorum
Cædibus & victu fœdo deterruit Orpheus.
Dictus ob hoc lenire tigres, rabidosque leones.

(*a*) *Victu fœdo*, les hommes ſauvages ſe nouriſſoient de viandes cruës, & buvoient le ſang.

„ cruels. On a dit de même d'Amphion, „ qui fonda la ville de Thèbes (*a*), qu'il „ attiroit les pierres par les doux sons de „ sa lyre, & qu'il les menoit où il vou„ loit. La Poésie étoit autrefois l'organe „ de la sagesse. Ce fut elle qui distingua „ entre le bien public & l'intérêt particu„ lier, entre le sacré & le prophane; qui „ arrêta le brigandage des mœurs, & fixa „ les gens mariés; qui bâtit les villes, & „ grava les loix sur le bois. C'est ainsi que „ les vers & les Poètes ont été mis en hon„ neur. Ensuite parut Homère, qui sur„ passa tous les autres, & Tyrtée (*b*), „ dont

---

Dictus & Amphion Thebanæ conditor arcis
Saxa movere sono testudinis, & prece blandâ
Ducere quò vellet. Fuit hæc sapientia quondam,
Publica privatis secernere, sacra profanis;
Concubitu prohibere vago; dare jura maritis;
Oppida moliri; leges incidere ligno.
Sic honor: & nomen divinis vatibus, atque
Carminibus venit. Post hos insignis Homerus,
Tyrtæusque mares animos in Martia bella

(*a*) Cadmus bâtit Thèbes 1400. ans avant J. C. Amphion l'environna de murs & y bâtit une citadelle.

(*b*) Tyrtée fut donné par dérision aux Lacédémoniens, qui sur un oracle d'Apollon vouloient avoir un Athénien pour les commander dans la guerre contre les Messéniens. Cet homme les anima tellement par ses vers, qu'ils remportèrent la victoire.

„ dont les vers animoient au combat les
„ cœurs guerriers. Les Oracles ne répondirent qu'en vers. La morale prit le même langage. On employa la douce voix des Muſes pour gagner la faveur des Rois. Enfin on inventa les jeux, qu'on célébra à la fin des longs travaux. Pourroit-on rougir après cela de toucher la lyre, & de chanter avec Apollon?

RIEN n'eſt plus beau que la Poéſie, quand elle ſe conſacre à la vérité & à la vertu. Comme elle exprime parfaitement l'ivreſſe de l'ame, elle rend bien les ſentimens de reſpect, d'admiration, de reconnoiſſance qui ſont dûs à l'Etre ſuprème, & à tous les hommes qui ont porté en eux-mêmes l'image de ſa juſtice & de ſa bonté. Mais elle ſe proſtituë au vice, elle commet une ſorte de profanation qui la dégrade, & la deshonore. Les Poètes licencieux ne méritent aucune grace. S'ils ont des beautés d'élocution, il ne faut pas les blâmer, de peur d'être injuſte; mais il faut ſe garder de les louër, de peur de donner du crédit au vice.

XXVII.

Verſibus exacuit. Dictæ per carmina ſortes:
Et vitæ monſtrata via eſt: & gratia regum
Pieriis tentata modis: ludusque repertus,
Et longorum operum finis: ne fortè pudori
Sit tibi muſa lyræ ſolers, & cantor Apollo.

XXVII.

„ ON a mis en queſtion, ſi un bon poè-
„ me étoit l'ouvrage de la nature, ou ce-
„ lui de l'art. Pour moi je ne vois pas ce
„ que peut-faire le travail ſans le génie,
„ ou le génie ſans l'étude. Ils doivent s'en-
„ tre-aider mutuellement, & concourir au
„ même but.

„ L'ATHLE'TE qui ſouhaite ardemment
„ de remporter le prix de la courſe, a tra-
„ vaillé & ſouffert beaucoup dans ſa jeu-
„ neſſe. Il a ſupporté le chaud, le froid.
„ Il a renoncé aux plaiſirs.

„ LE flutteur qui jouë aux fêtes d'Apol-
„ lon, a appris longtems ſon art, & craint
„ les reprimandes d'un maître.

„ AUJOURD'HUI, c'eſt aſſez qu'on di-
„ ſe, je fais des vers admirables. Malheur
„ à celui qui ſera le dernier. Je ſerois hon-
„ teux de l'être, & d'avouër que j'ignore
„ ce que je n'ai jamais appris.

C'EST

Naturâ fieret laudabile carmen, an arte,
Quæſitum eſt. Ego nec ſtudium ſine divite vena,
Nec rude quid proſit video ingenium : alterius ſic
Altera poſcit opem res, & conjurat amicè.
Qui ſtudet optatam curſu contingere metam,
Multa tulit, fecitque puer : ſudavit, & alſit :
Abſtinuit Venere, & vino. Qui Pythia cantat
Tibicen, didicit priùs, extimuitque magiſtrum.
Nunc ſatis eſt dixiſſe, ego mira poëmata pango
Occupet extremum ſcabies: mihi turpe relinqui eſt,
Et quod non didici, ſanè neſcire fateri.

C'EST un avis important qu'Horace donne à ceux qui veulent se mettre sur les rangs pour être Poètes. Il faut être né avec du talent, *naturâ*, & l'avoir cultivé avec soin, *arte*. Il faut avoir une veine riche, qui coule avec abondance; mais ce n'est pas assez, il faut aller encore puiser aux sources célèbres.

XXVIII.

„ UN homme riche en fonds, & qui a
„ des rentes, quand il fait des vers, amas-
„ se autour de lui des flatteurs intéressés,
„ à-peu-près comme un huissier qui vend
„ des meubles à l'encan. Qu'outre cela,
„ il soit homme à donner des repas, à cau-
„ tionner celui qui n'a point de crédit, à
„ le tirer d'un mauvais procès, je serai bien
„ surpris s'il a le bonheur de distinguer le
„ flatteur de l'ami sincère.

„ SI vous avez fait, ou que vous veuil-
„ liez faire quelque présent; gardez-vous
„ de réciter vos vers tandis qu'on est enco-
„ re plein de joie. On s'écriera: cela est
„ beau,

Ut præco ad merces turbam qui cogit emendas,
Assentatores jubet ad lucrum ire poëta
Dives agris, dives positis in fœnore nummis.
Si vero est unctum qui rectè ponere possit;
Et spondere levi pro paupere, & eripere atris
Litibus implicitum: mirabor, si sciet inter
Noscere mendacem, verumque beatus amicum.
Tu seu donaris, seu quid donare voles cui,
Nolito ad versus tibi factos ducere plenum

„ beau, très-beau, admirable. On pleu-
„ rera de tendresse, on pâlira, on sautera
„ de joie, on frappera du pié. A-peu-près
„ comme ceux dont on paie les larmes aux
„ funérailles; ils montrent la douleur plus
„ que ceux qui la ressentent. De même un
„ flatteur qui se moque de nous, fait plus
„ de démonstrations qu'un approbateur sin-
„ cère. Quand les Rois veulent connoitre
„ un homme à fond, & savoir s'il est di-
„ gne de leur confiance, on dit qu'ils le
„ font boire. Le vin est une sorte de tor-
„ ture, qui fait sortir la vérité. Si vous
„ faites des vers, défiez-vous de ces renards
„ trompeurs qui s'enveloppent.

VOILA' les avis qu'on peut donner à tout auteur qui cherche un censeur. La prémière condition que doit avoir celui-ci, est d'être desintéressé: qu'il n'ait rien à espérer, ni à craindre. Viennent ensuite les qualités d'un bon censeur.

XXIX.

Lætitiæ. Clamabit enim, pulchrè, bene, rectè!
Pallescet super his; etiam stillabit amicis
Ex oculis rorem: saliet: tundet pede terram.
Ut qui conducti plorant in funere, dicunt
Et faciunt prope plura dolentibus ex animo: sic
Derisor vero plus laudatore movetur.
Reges dicuntur multis urgere culullis,
Et torquere mero, quem perspexisse laborent
An sit amicitiâ dignus. Si carmina condes.
Nunquam te fallant animi sub vulpe latentes.

XXIX.

„ QUAND on lisoit quelque morceau à
„ Quintilius, il disoit: corrigez ceci, &
„ cela encore. Si on disoit qu'on ne pou-
„ voit mieux faire, qu'on avoit essayé deux
„ fois, trois fois, il faisoit effacer, & re-
„ fondre de nouveau la matière, pour es-
„ sayer une quatrième fois. Si, au-lieu de
„ changer ce qu'il avoit blâmé, on entre-
„ prenoit de le défendre; il ne répliquoit
„ plus, & ne se fatiguoit pas mal-à-propos,
„ pour empêcher un auteur de s'aimer lui-
„ même & ses ouvrages, tout seul, & sans
„ rival.

„ UN critique qui a la droiture & les
„ lumières, blâme un vers lâche, un autre
„ qui est dur. Il crayonne celui qui est ra-
„ boteux: il retranche les ornemens affe-
„ ctés, fait éclaircir ce qui est obscur, vous
„ arrête sur un mot équivoque, marque ce
„ qu'il faut changer: enfin il fait le devoir
„ d'un

Quintilio si quid recitares, corrige sodes
Hoc, aiebat, & hoc. Melius te posse negares,
Bis, terque expertum frustrà; delere jubebat,
Et malè tornatos incudi reddere versus.
Si defendere delictum, quàm vertere, malles;
Nullum ultra verbum, aut operam sumebat inanem,
Quin sine rivali teque & tua solus amares.
Vir bonus & prudens versus reprehendet inertes:
Culpabit duros: incomptis allinet atrum
Transverso calamo signum: ambitiosa recidet
Ornamenta: parum claris lucem dare coget:
Arguet ambiguè dictum: mutanda notabit:

„ d'un Ariſtarque (*a*). Il ne dira point,
„ pourquoi faire peine à un ami pour des
„ riens? Ces riens peuvent avoir des ſuites
„ fâcheuſes, ſi votre ami eſt ſifflé & mal
„ reçu du public.

On dira, ſi on veut, *tornatos* ou *ter natos*, l'un & l'autre ſont à-peu-près le même ſens. On tourne le fer auſſi bien que le bois; & avant que de le tourner, il faut qu'il ait été ébauché ſur l'enclume. Ainſi un vers a été trois fois au tour, & trois fois il en eſt ſorti imparfait; il faut remettre la penſée au feu, la refondre, ou du moins la réformer, lui donner ſur l'enclume une autre configuration, qui peut-être ſe prêtera mieux à la verſification. Il eſt inutile de commenter ici Horace, il eſt clair par lui-même. Mais ce qui ſuit aura peut-être beſoin de commentaire. On y verra les leçons de docilité dont la plupart des auteurs, & ſur-tout les Poètes, ont beſoin.

XXX.

Fiet Ariſtarchus : nec dicet, cur ego amicum
Offendam in nugis ? Hæ nugæ ſeria ducent
In mala deriſum ſemel, exceptumque ſiniſtrè.

(*a*) Ariſtarque a donné ſon nom à la Critique même. Il l'exerça avec une pénétration & une droiture admirable. Il vivoit du tems de Ptolomée Philadelphe. C'eſt lui qui a revu & corrigé Homère.

XXX.

„ De même qu'on évite un homme qui „ a quelque maladie contagieuſe, ou à qui „ le fanatisme, la colère de Diane ont „ troublé les ſens; de même un homme „ ſage évite un Poète qui eſt fou de lui- „ même. Il n'y a que les enfans qui l'ap- „ prochent, & qui le pouſſent, parce qu'ils „ ne connoiſſent pas le danger.

„ Si donc ce Poète, tandis qu'il en- „ fante (*a*) des vers ſublimes, & qu'il „ s'emporte au hazard, tombe dans un „ puits ou dans une foſſe, comme un oi- „ ſeleur qui guette les merles; & qu'il crie „ d'une voix plaintive: au ſecours, chers „ citoyens! qu'on ne s'aviſe point de l'en „ tirer. Si quelqu'un, par pitié, vouloit „ lui

---

Ut mala quem ſcabies, aut morbus regius urget,
Aut fanaticus error, & iracunda Diana:
Veſanum tetigiſſe timent, fugiuntque Poëtam,
Qui ſapiunt: agitant pueri: incautique ſequuntur.
Hic, dum ſublimes verſus ructatur, & errat,
Si, veluti merulis intentus decidit auceps,
In puteum, foveamve: licet, ſuccurrite, longùm
Clamet, io cives: non ſit, qui tollere curet.
Si quis curet opem ferre, & demittere funem;

(*a*) *Ructatur. Roter.* Le terme eſt ſingulier. Il y a des Poètes qui font des vers pour faire des vers, ſans s'embarraſſer de ce que demande leur genre, leur ſujet, & l'objet qu'ils expriment.

„ lui jetter une corde & le fécourir, que
„ savez-vous, lui dirois-je, s'il ne s'y est
„ point jetté de dessein formé, & s'il veut
„ qu'on le sauve? Et à ce propos je lui ra-
„ conterois l'avanture du Poète Empedo-
„ cles, qui, voulant passer pour un Dieu,
„ sauta de sang froid dans l'Ætna enflam-
„ mé. Qu'il soit permis à un Poète de se
„ détruire. Le sauver malgré lui, c'est lui
„ faire autant de peine que de lui ôter la
„ vie. Ce n'est point la prémière fois qu'il
„ l'a fait; & quand on l'en retireroit au-
„ jourd'hui, il n'en deviendra pas plus sa-
„ ge, ni moins avide d'un genre de mort
„ dont il soit parlé. On ne sait pas trop
„ pourquoi il fait des vers, s'il a deshono-
„ ré les cendres de son père, ou profané
„ quelque lieu saint; il est certain au moins
„ qu'il y a une Furie qui le tourmente. Il
„ est comme un ours, qui a forcé les bar-
„ reaux de sa loge. Armé de ses vers, il
„ met

Qui scis, an prudens huc se dejecerit, atque
Servari nolit? Dicam: Siculique Poëtæ
Narrabo interitum. Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Ætnam
Insiluit. Sit jus, liceatque perire Poëtis.
Invitum qui servat, idem facit occidenti.
Nec semel hoc fecit: nec si retractus erit, jam
Fiet homo, & ponet famosæ mortis amorem.
Nec satis apparet cur versus factitet: utrum
Minxerit in patrios cineres, an triste bidental
Moverit incestus. Certè furit: ac velut ursus,
Objectos caveæ valuit si frangere clathros,
Indoctum, doctumque fugat recitator acerbus.

„ met en fuite le ſavant & l'ignorant. Mal-
„ heur à celui qu'il a ſaiſi: il ne le lâche
„ pas: il faut qu'il expire. C'eſt une ſangſuë
„ qui ne quitte pas priſe, qu'elle ne ſoit
„ gonflée de ſang.

TOUT ce morceau, qui eſt fort gai, eſt en même tems allégorique. Horace peint un mauvais Poète, né ſans talent, qui fait des vers, qui les montre, & qui ne veut pas être cenſuré. S'il n'eût eu d'autre deſſein que de peindre un Poète extravagant, qui ſe jette réellement dans une foſſe; il auroit terminé ſon Art poétique, le plus grand de ſes ouvrages, en écolier plutôt qu'en maître.

LEVONS l'enveloppe allégorique. Après avoir marqué les qualités d'un bon critique, il s'addreſſe aux Poètes-mêmes, dont les ouvrages ſont ſoumis à la critique, & il leur peint leur indocilité, qui tient ſouvent de la folie. On diroit qu'ils ſont frénétiques. Auſſi un cenſeur prudent, *qui ſapiunt*, n'a-t-il garde de toucher à leurs ouvrages, *tetigiſſe timent*. Il n'y a que les ſots, les ſimples, *pueri*, qui n'ont pas d'expérience; qui ne ſont point ſur leurs gardes, *incauti*, qui les écoutent, *ſequuntur*, & qui les critiquent, *exagitant*. Si donc un Poète de cette eſpèce, tandis qu'il ſe croit un Phébus,

---

Quem verò arripuit, tenet, occiditque legendo,
Non miſſura cutem niſi plena cruoris hirudo.

bus, qu'il ſouffle avec emphaſe, *ructatur*, des vers qu'il croit ſublimes, s'égare, ſe perd, ſort de ſon ſujet, *errat*, & qu'il tombe dans une lourde faute, *in puteum*, il aura beau dire: „ Mes amis, aidez-moi de „ vos conſeils: je vous en prie: je vous en „ conjure," *Io cives, ſuccurrite*: gardez-vous bien de lui donner un bon avis pour lui faire corriger ſa ſotiſe, *non ſit qui tollere curet*: ne lui ouvrez point d'iſſuë. Peut-être même qu'il regarde ſa faute comme quelque choſe de beau, il l'a faite à tête repoſée, de ſang froid, *prudens*. Les Poètes ont des travers: témoin l'avanture d'Empédocles, qui pour ſe rendre celèbre, s'eſt jetté dans l'Æthna. Un Poète a donc le droit de faire des ſotiſes, de ſe noyer, de perdre ſa réputation, *liceat perire Poëtis*. Vous lui faites autant de tort en lui épargnant de faire mal, qu'en lui ôtant un beau morceau. Du moins il ſe l'imagine. D'ailleurs il eſt incorrigible. Vous le tirerez aujourd'hui d'un mauvais pas, il s'y rejettera demain: il veut faire parler de lui, fût-ce en mauvaiſe part, & à ſes dépens, *non ponet famoſæ mortis amorem*. Il veut de l'extraordinaire. Il a l'eſprit troublé. Il faut qu'il ait commis quelque grand crime; & que les Dieux, en punition, lui aient envoyé la fureur de faire des vers. Car il eſt furieux: voyez-le: on diroit une bête féroce qui a forcé ſa loge: il fait mourir les gens, en leur récitant ſes vers. Et il ne les

lit

lit point pour être critiqué, comme le font les auteurs ſages; mais pour ſe gonfler de loüanges; & quand il eſt plein, il tombe, & vous laiſſe aller.

RIEN n'eſt plus fort, plus riche, plus juſte, & par conſéquent plus beau que cette peinture d'un Poète orgueilleux, ſot, enthouſiaſte, entêté de tout ce qu'il fait. Il y a beaucoup d'auteurs qui pourroient profiter des leçons qu'elle renferme. Mais dans ce genre plus le beſoin eſt grand, moins on le ſent.

QUOIQUE cet ouvrage ait pour titre *l'Art poëtique*, il ne faut pas croire pour cela qu'il contienne les règles détaillées de tous les genres. L'Auteur a traité ſa matière en homme ſupérieur. S'élevant par des vuës philoſophiques au-deſſus des menues analyſes, il s'eſt porté tout d'un coup aux principes, & a laiſſé au lecteur intelligent à tirer les conſéquences. Il ne parle ni de l'Apologue, ni de l'Eglogue, ni de l'Epopée, ni même de la Comédie; ou, s'il en parle, ce n'eſt que par occaſion, & rélativement à la Tragédie, qu'il a choiſie pour en faire l'objet de ſes règles. Aïant étudié ſa matière à fond, il avoit compris qu'un ſeul genre renfermoit à-peu-près tous les autres; que le vraiſemblable ſeul contenoit l'Univers poétique, & toutes les loix qui le règlent; & qu'ainſi en traitant bien cet objet, quoique ſur un ſeul genre, il expliqueroit aſſez les autres, ſur-tout ſi ce

gen-

genre étoit de nature à les renfermer presque tous: c'eſt ce qu'il a trouvé dans la Tragédie. Héroïque comme l'Epopée, dramatique comme la Comédie, en vers comme tous les autres poèmes, formant tous ſes caractères d'après nature, & prenant un ſtyle décent ſelon les caractères, elle a toutes les parties qui font l'objet de la poétique: par conſéquent elle ſuffiſoit pour en porter toutes les règles.

QUANT à l'ordre de cet ouvrage, Horace n'a point voulu le partager par chapitres pour n'avoir point cet air magiſtral & trop philoſophique, qui eſt ordinairement à charge à ceux qu'on inſtruit. Cependant s'il eût traité cette matière ſans méthode, il eût fait un cahos plutôt qu'un art, & brouillé les idées de ſes lecteurs plutôt que de les éclairer. L'ordre y eſt, mais il faut le chercher avec un peu d'attention. Il ſera préſenté clairement dans la table de ce volume, où on verra les règles qui regardent l'Art; enſuite celles qui ſont faites pour l'Artiſte.

DANIEL Heinſius prétend qu'il y a pluſieurs morceaux qui ne ſont point à leur place. Mais ce déplacement eſt ſi peu de choſe en lui-même, que quand il ſeroit démontré, ce qui n'eſt pas, & qu'au-lieu de l'attribuër à l'incapacité des copiſtes, on l'attribueroit à Horace même; il ne feroit pas le moindre tort, ni au bon goût du Poète, ni à la droiture de ſon jugement.

Ainſi

Ainſi on peut prendre ſur ce point l'un ou l'autre parti, ſans courir aucun risque.

XXXI.

Idée de la poétique de Vida.

Marc-Je'rôme Vida nâquit à Crémone, ville d'Italie, l'an de Jéſus-Chriſt 1507. Il fut Evêque d'Albe, & mourut en 1566. Il vivoit dans le beau ſiècle de Leon X. qui avoit pour les Lettres tous les ſentimens qui étoient héréditaires dans la Maiſon des Médicis. Et ce fut à la ſollicitation de ce Pontife, & de Clément VII. qu'il entreprit d'écrire un Art poétique.

Il a fait auſſi des Hymnes ſacrés, un poème ſur la paſſion de notre Seigneur; un autre ſur les vers à ſoie, & un ſur les échets.

On reconnoit dans ſes ouvrages un eſprit aiſé, une imagination riante, une élocution légère, facile, mais quelquefois trop délayée, peut-être même trop nourrie de la lecture de Virgile: ce qui donne à quelques endroits de ſes pièces une apparence de centons.

Son Art poétique eſt agréable par ſa verſification; mais il ſemble fait pour les maîtres moins que pour les commençans. Il prend au berceau l'élève des Muſes; il lui forme l'oreille, lui montre des modèles, & l'abandonne enſuite à ſon propre génie. Horace a fait beaucoup mieux; il rémonte

te juſqu'aux principes, & ſe place dans un point ſi élevé, qu'il peut donner la loi à tous les Artiſtes, quelque grands qu'ils ſoient: il donne les règles mêmes de l'art, au-lieu que Vida n'offre que la pratique des artiſtes. Cependant on ne laiſſe pas de trouver chez ce dernier des préceptes & des conſeils, qui ſont très-bons. Ce qu'il dit ſur l'élocution poétique, eſt rendu avec une netteté & une évidence, qu'on ne trouve nulle part ailleurs; & nous eſpérons que les jeunes gens, ſur-tout, nous ſauront gré de leur avoir fait connoitre cet élégant verſificateur.

IL a pris le ton de la haute poéſie. Il invoque les Muſes. Il eſt, par conſéquent, en droit d'employer leur langage, & d'être, dans ſon ſtyle, Poète autant qu'il peut l'être.

XXXII.

„ QU'IL me ſoit permis, Vierges du
„ Pinde, de révéler vos myſtères, & d'ou-
„ vrir vos fontaines ſacrées. J'entreprends
„ de former, dès ſa tendre enfance, un
„ Poète digne de chanter les exploits des
„ Héros, & les loüanges des Dieux, & de
„ le

Ex Lib. I.

SIT fas veſtra mihi vulgare arcana per orbem,
Pierides, penitusque ſacros recludere fontes,
Dum vatem egregium teneris educere ab annis,
Heroum qui facta canat, laudesve Deorum,

„ le placer ſur la cime du mont que vous
„ habitez. Enfans généreux, qui de vous,
„ enflammé de l'amour de la gloire, & lais-
„ ſant ſous ſes piés le lâche vulgaire, ten-
„ tera avec moi de s'élever ſur ces roches
„ eſcarpées, qui retentiſſent des accords
„ d'Apollon, & où les Muſes toujours
„ riantes célèbrent des danſes & chantent
„ des vers?

„ VOUS paroiſſez le prémier, FRANÇOIS.
„ Ne mépriſez pas les Muſes, vous qui
„ êtes fils de Roi, le ſceptre de l'Empire
„ des Gaules vous attend, quand votre
„ main ſera affermie par les années. Re-
„ cevez ces légères conſolations que vous
„ offrent les Déeſſes du Pinde, aujourd'hui
„ qu'un ſort funeſte, ô douleur! vous a
„ arraché, vous & votre frère, aux em-
„ braſſemens d'un père, & qu'il vous re-
„ tient ſur les rives Eſpagnoles. Ainſi le
„ voulurent les deſtins de ce héros, quand
„ il

Mente agito, veſtrique in vertice ſiſtere montis.
Ecquis erit juvenum ſegni qui plebe relicta
Sub pedibus, pulchræ laudis ſuccenſus amore,
Auſit inacceſſæ mecum ſe credere rupi,
Lætæ ubi Pierides, cithara dum pulcher Apollo
Perſonat, indulgent choreis, & carmina dicunt?
Primus ades, FRANCISCE, ſacras ne deſpice Muſas,
Regia progenies, cui regum debita ſceptra
Gallorum, cum firma annis acceſſerit ætas.
Hæc tibi parva ferunt jam nunc ſolatia dulces:
Dum procul à patria raptum, amplexuque tuorum,
Ah dolor! Hiſpanis ſors impia detinet oris
Henrico cum fratre. Patris ſic fata tulerunt

„ il lutta contre ſes ennemis, malgré la
„ fortune. Retenez cependant vos larmes,
„ généreux Prince: peut-être que le ſort
„ cruël s'adoucira. Il viendra un jour heu-
„ reux où rendu à votre patrie, après un
„ triſte exil, vous entendrez les cris de
„ joie & les applaudiſſemens des peuples,
„ & où les mères attendries s'acquitteront
„ de leurs vœux. Cependant les Muſes
„ feront vos compagnes: oſez vous éle-
„ ver avec moi ſur ces côteaux revêtus de
„ forêts.

Voila' le tón de la vraie poéſie. Le Poète a invoqué les Muſes: il a annoncé, avec une confiance toute ſurnaturelle, ſon projet; il addreſſe ſon diſcours au Prince François, fils de François I. tandis qu'il étoit priſonnier en Eſpagne au-lieu de ſon père, après la fameuſe défaite de Pavie; c'eſt ſon élève: ce ſera celui des Muſes qui vont lui dicter leurs leçons.

„ Quel-

Magnanimi dum fortuna luctatur iniqua.
Parce tamen, puer, ô, lacrymis. Fata aſpera forſan
Miteſcent, aderitque dies lætiſſima tandem,
Poſt triſte exilium, patriis cùm redditus oris
Lætitiam ingentem populorum, omneſque per urbes
Accipies plauſus, & lætas undique voces,
Votaque pro reditu perſolvent debita matres.
Interea te Pierides comitentur. In altos
Jam te Parnaſſi mecum aude attollere lucos.

„ QUELQUE matière que vous entre-
„ preniez de traiter, qu'elle ſoit de votre
„ goût, & qu'elle vous ait plu. Ne chan-
„ tez pas un ſujet qu'on vous impoſe, à
„ moins que vous n'y ſoyez forcé par l'or-
„ dre de quelque grand Roi ; s'il en eſt
„ encore qui daignent prendre ce ſoin.
„ Dans un ſujet de notre choix tout coule
„ de ſource ; & à peine peut-on atteindre
„ aux autres par les plus grands efforts.
„ Cependant, dès qu'un ſujet vous aura
„ plu, & qu'un feu ſubit ſe ſera allumé
„ dans votre ame, ce ne ſera pas aſſez
„ pour entreprendre auſſitôt un grand ou-
„ vrage. Différez quelque tems, & con-
„ ſultez-vous en vous-même ; conſidérez
„ bien toutes les faces, juſqu'à ce que ce
„ prémier feu ſoit paſſé.

CES préceptes ſont ſi clairs, qu'ils n'ont pas beſoin d'être développés.

„ IL

Atque ideo quodcunque audes, quodcunque paratus
Aggrederis, tibi ſit placitum, atque arriſerit ultrò
Ante animo. Nec juſſa canas, ni fortè coactus
Magnorum imperio regum, ſi quis tamen uſquam eſt,
Primores inter noſtros qui talia curet.
Omnia ſponte ſua, quæ nos elegimus ipſi,
Proveniunt, duro aſſequimur vix juſſa labore.
Sed neque cùm primùm tibi mentem inopina cupido
Atque repens calor attigerit, ſubitò aggrediendum eſt
Magnum opus. Adde moram, tecumque impenſiùs antè
Conſule, quidquid id eſt, partesque expende per omnes
Mente diu verſans, donec nova cura ſeneſcat.

„ Il ne fera pas inutile d'en tracer en
„ profe une efquiffe, qui foit comme le
„ deffein de tout l'ouvrage; afin d'en affor-
„ tir les parties, de les lier, & de fixer
„ les bornes, de manière qu'il n'y ait plus
„ qu'à fuivre la route, fans crainte de s'é-
„ garer.

C'étoit la pratique de Defpréaux & de Racine. On a donné il y a quelque tems la neuvième Satyre du prémier, en profe, telle qu'il l'avoit crayonnée. Et on fait que, quand le fecond avoit écrit en profe une Tragédie, il difoit, *ma tragédie eft faite.* Si on ofoit citer Chapelain à côté de Racine & de Defpréaux, on diroit qu'il a fuivi la même méthode. Mais comme fon ouvrage étoit fort long; quand il commença à le rimer, le feu qui avoit produit l'ébauche en profe, étoit tellement éteint, qu'il n'en reftoit aucune étincelle. Il eût fallu faire comme faifoient Racine & Defpréaux: verfifier, tandis que l'imagination étoit encore échauffée ; par la raifon, que le génie même fournit beaucoup à l'élocution, puisque la verve du ftyle poétique n'eft autre chofe que l'invention-même, qui

---

Quin etiam prius effigiem formare folutis,
Totiusque operis fimulacrum fingere verbis
Proderit, atque omneis ex ordine nectere partes.
Et feriem rerum, & certos tibi ponere fines,
Per quos tuta regens veftigia tendere pergas.

qui ſe décharge avec feu & impétuoſité par l'expreſſion.

APRE'S avoir parlé des ſoins que demande l'enfance d'un Poète, pour ne point lui gâter l'oreille par de mauvais ſons; l'auteur introduit cet enfant dans les chœurs des Muſes. Tout ce qu'il dit à cette occaſion eſt gracieux.

„ QUE l'enfant qui eſt l'objet de mes
„ ſoins, faſſe ſon entrée dans les temples
„ des Poètes, & qu'il ſe baigne dans la
„ fontaine d'Aonie; qu'il ſache dès ſes
„ plus tendres années reſpecter le Poète
„ ſacré que les Muſes nourrirent elles-
„ mêmes dans les grottes verdoyantes du
„ Mincio; & qu'admirant ſon art, ſes in-
„ ventions merveilleuſes, il prie les Dieux
„ de lui accorder des vers qui reſſem-
„ blent aux ſiens. Bientôt il s'attachera à
„ Aſcagne; & touché de douleur, il lira
„ les jeunes guerriers que l'impitoyable
„ Mars a moiſſonnés avant le tems, &
„ plongés dans le tombeau. Déjà il fait
„ mil-

Jamque igitur mea cura puer penetralia vatum
Ingrediatur, & Aonia ſe proluat unda.
Jamque ſacrum teneris vatem veneretur ab annis,
Quem Muſæ Minci herboſis aluère ſub antris;
Atque olim ſimilem poſcat ſibi numina verſum,
Admirans artem, admirans præclara reperta.
Nec mora jam ſavet Aſcanio, tactuſque dolore
Impubes legit æquales, quos impius hauſit
Ante diem Mavors, & acerbo funere merſit.

„ mille queſtions ſur Lauſus, ſur Pallas,
„ qui vient d'être tué, il verſe des larmes
„ à chaque vers, quand il lit la malheureu-
„ ſe avanture d'Euryale, que la mort ravit
„ à une mère qui ſe deſeſpère. Ah! il le
„ voit qui ſe roule en mourant: ſon ſang
„ de pourpre a ſouillé ſon beau corps.

L'AUTEUR ne veut pas que ſon élève s'en tienne à Virgile; il lira Homère, & comparera les deux Poètes; & ſelon lui, ce ne ſera que chez Virgile, & chez les auteurs de ſon ſiècle, qu'il trouvera la pureté du langage. Les autres ſont pleins de défauts.

VOICI ce qu'il dit au ſujet du maître qu'on doit donner à ſon élève.

„ C'EST à vous, parens, que j'addreſſe
„ cette leçon. Vous devez chercher un pré-
„ cepteur, & le choiſir entre mille, s'il eſt
„ quelque homme ami des Muſes, & ſa-
„ vant dans l'art, qui veuille ſe charger de
„ ce ſoin, & prendre les ſentimens d'un
„ père tendre.

IL

Multa ſuper Lauſo, ſuper & Pallante perempto
Multa rogat: lacrymas inter quoque ſingula fundit
Carmina, crudeli cùm raptum morte parenti
Ah! miſeræ legit Euryalum pulchrosque per artus
Purpureum, letho dum volvitur, ire cruorem.
Interea moniti vos hîc audite, parentes.
Quærendus rector de millibus, èque legendus,
Sicubi Muſarum ſtudiis inſignis, & arte,
Qui curas dulces, carique parentis amorem
Induat, atque velit blandum perferre laborem.

Il y a encore d'excellens précepteurs; mais comme ils ſont ſenſés, & qu'ils connoiſſent tout le prix de leur liberté, ils ne peuvent ſe réſoudre à la ſacrifier, qu'on ne leur donne des dédomagemens convenables, c'eſt-à-dire, un peu de fortune, & beaucoup de conſidération : ſouvent ils ne trouvent ni l'un ni l'autre.

Tout ce prémier chant eſt employé à donner au jeune poète des avis pleins de ſageſſe, & de bon ſens; mais qui ſe trouvent par-tout: ce qu'ils ont de particulier ici, c'eſt d'être rendus clairement, & avec les ornemens du ſtyle poétique.

XXX.

Le ſecond chant renferme quelques règles ſur l'Epopée; mais comme nous en avons traité ci-deſſus, nous paſſons tout de ſuite au troiſième chant, qui eſt tout entier ſur l'élocution.

„ Généreux enfant, voilà les Mu-
„ ſes qui vous appellent du haut de leur ro-
„ cher, qui vous montrent la verdoyante
„ couronne des vainqueurs, qui vous aiguil-
„ lonnent & vous animent. Déja elles vous
„ jet-

Ex Lib. 3.

Jam te Pierides ſumma en de rupe propinquum
Voce vocant, viridique oſtentant fronde coronam
Victori, atque animo ſtimulos hortatibus addunt.
Jamque roſas calathis ſpargunt per nubila plenis

„ jettent des roſes à pleines corbeilles ; un
„ nuage de fleurs vous couvre, & répand
„ autour de vous les parfums de l'am-
„ broiſie. Sur-tout évitez l'obſcurité dans
„ les mots.

Il faut, dit Quintilien, non ſeulement qu'on puiſſe nous entendre, mais qu'on ne puiſſe pas ne pas nous entendre. La lumière dans un écrit doit être comme celle du ſoleil dans l'Univers, laquelle ne demande point d'attention pour être vuë : il ne faut qu'ouvrir les yeux.

Ce qu'il dit ſur la métaphore eſt très-heureuſement rendu.

„ Voyez-vous comme ils abandonnent
„ les termes naturels pour en prendre d'é-
„ trangers qu'ils empruntent d'ailleurs? Les
„ objets qu'ils en revêtent ſont ſurpris de
„ leus nouvelles décorations, & ne ſavent
„ d'où leur vient cet éclat nouveau, qu'ils
„ préfèrent à leur véritable nom ; ainſi
„ quand on chante les combats, on croit
„ voir

Deſuper, & florum placido te plurima nimbo
Tempeſtas operit, gratumque effuſus odórem
Ambroſiæ liquor aſpirat, divina voluptas.
Verbórum in primis tenebras fuge, nubilaque atra.
Nonne vides verbis ut veris ſæpe relictis
Accerſant ſimulata, aliundeque nomina porrò
Tranſportent, aptentque aliis ea rebus, ut ipſæ
Exuviasque novas, res, inſolitosque colores
Indutæ, ſæpe externi mirentur amictus
Unde illi, lætæque aliena luce fruantur,
Mutatoque habitu, nec jam ſua nomina mallent ?
Sæpe ideo cùm bella canunt, incendia credas

„ voir un incendie... Tel eſt le langage
„ des Dieux dans l'Olympe.

C'eſt ici ſur-tout qu'il va dévoiler tous les myſtères de la vraie verſification, de celle qui ne dépend point du méchaniſme de l'art métrique, mais de l'oreille ſeule, & de la délicateſſe du verſificateur.

„ APPROCHEZ: je vais vous ouvrir
„ tous les ſécrets de l'Hélicon. Les Mu-
„ ſes daignent vous admettre dans leur
„ ſanctuaire le plus intime; Apollon vous y
„ invite. De tous tems les Dieux ont ac-
„ cordé à l'homme amateur des vers, d'a-
„ voir commerce avec les Cieux: mais le
„ Père immortel ne voulut point que cet
„ art céleſte fût à la portée du vulgaire,
„ qui n'eſt pas digne de le poſſéder. Pour
„ l'écarter, il voulut que le chemin fût
„ étroit, & qu'un petit nombre pût y ar-
„ river.

„ IL y a donc beaucoup de choſes que
„ doi-

Cernere . . . . . .
Hunc fandi morem (ſi vera audivimus) ipſi
Cœlicolæ exercent cœli in penetralibus altis.
Hûc ades. Hîc penitùs tibi totum Helicona recludam.
Te Muſæ, puer, hîc faciles penetralibus imis
Admittunt, ſacriſque adytis invitat Apollo.
Principio, quoniam magni commercia cœli
Numina conceſſère homini cui carmina curæ,
Ipſe Deûm genitor divinam noluit artem
Omnibus expoſitam vulgò, immeritiſque patere.
Atque ideo, turbam quo longè arceret inertem,
Anguſtam eſſe viam voluit, pauciſque licere.
Multa adeò incumbunt doctis vigilanda poëtis.

„ doivent observer les vrais poëtes. Ce
„ n'est pas assez pour eux de mesurer un
„ vers exactement, & de rendre les idées
„ par des termes propres; il faut encore
„ qu'il y ait un certain accord entre les ex-
„ pressions & les choses. Il faut que cha-
„ que son, chaque mot, chaque vers, ait
„ une forme, un rapport de ressemblance
„ avec l'objet.

C'est-à-dire que pour les choses tristes, dures, traînantes, vives, il faut que les sons soient secs, sourds, ou légers, que les mots soient longs, courts, doux, ou chargés de consonnes, & que le vers ait plus ou moins de longues ou de brèves, des articulations plus ou moins dures ou douces, selon les objets. Il est certain que, sans cela, le vers n'est vers qu'à demi. Il ne doit pas y avoir deux vers dans tout un poème, dont l'harmonie se ressemble, parce qu'il n'y a pas deux fois dans tout un poème la même pensée précisément. Or, si les vers doivent avoir chacun une harmonie différente, cette différence doit sortir de la pensée, & de l'objet que le vers renferme. Ainsi il y a tel poème qu'on admire du côté de la versification, qui par-là même, pèche presque par-tout: *Non quivis videt.* Ce poè-

Haud satis est illis utcumque claudere versum,
Et res verborum propria vi reddere claras.
Omnia sed numeris vocum concordibus aptant,
Atque sono quæcunque canunt imitantur, & apta
Verborum facie, & quæsito carminis ore.

poète insensé, dont parle Horace, faisoit de beaux vers; mais ils lui sortoient de l'esprit comme les rapports indigestes sortent de l'estomac, par une secousse convulsive, *sublimes versus ructatur*, sans qu'il eût auparavant considéré ni le genre, ni le sujet, ni l'objet. Un bon vers se fait avec beaucoup de réflexions, & d'art: il faut le pétrir, & le pétrir avec effort, *operosa carmina fingo.* C'est Horace encore qui le dit. Nous avons cité la suite de ces vers dans les *Beaux Arts.*

S'IL est un poème françois qui ait droit d'entrer dans l'étude des Belles Lettres, c'est l'Art poétique de Despréaux. Horace n'a traité que la Tragédie; Vida, à proprement parler, ne traite que le style de l'Epopée; mais Despréaux fait connoitre en peu de mots, tous les genres séparément, & donne les règles générales qui leur sont communes. Il nous suffit de dire aux jeunes gens, qu'ils doivent non seulement le lire, mais l'apprendre par cœur comme le code, la règle, & le modèle du bon goût.

Fin du Tome second.

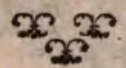
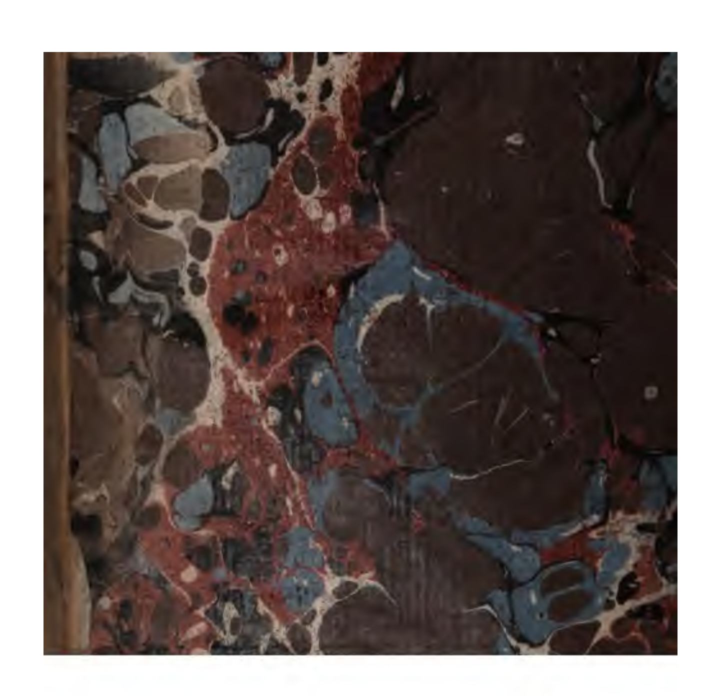
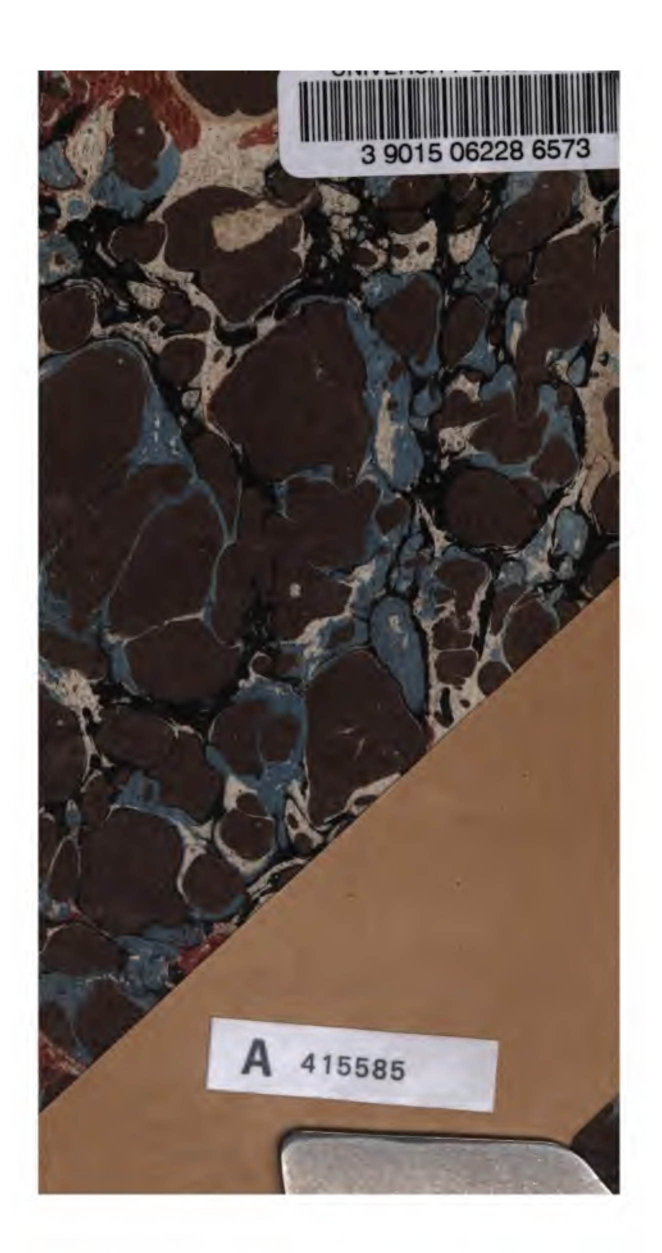


TABLE DES MATIERES du Tome second.

Ce

F I N.




3 9015 06228 6573
A 415585